a 306

UNE

E AGITÉE

PAR

QUES ARAGO

II

IMPRIMÉS POSTE
POUR
RUE
R

d un chêne, cette description est en-
ce'e aujourd'hui.

ucase est toujours à la même place;
p de Mars est la grande esplanade
où s'élève Poti; *la forêt* existe
aisse aujourd'hui que du temps de
ous avions traversé *le canal*, et nous
nous approchant de l'embouchure
, signalé le marais *rempli de joncs*
gonautes cachèrent leur vaisseau.
ient, comment Koutaïs peut-il être
se voyait à l'embouchure du Phase
inait?

cela ne me regarde pas, cher lecteur;
pas un *savant*, je suis un *sachant*,
lus.

ez-vous avec Danville.

notre cayouque, — c'est le nom que
e aux bateaux qui font la navigation
— notre cayouque aborda, un de
ers descendit à terre, tira le bateau,
uchâmes enfin cette presqu'île tant
Poti, dans laquelle nous commen-
entrer dans la vase jusqu'aux ge-

us informâmes immédiatement du

arrivé le 20 et reparti le 21, c'est-
ci le.

nt, le jour où nous quitterions
emis à la grâce de Dieu.
nçai, la tête basse, vers les dix ou
ques en bois qui constituent la

s pas regarder Moynet.

E ET PORT DE MER PAR UKASE
EMPEREUR ALEXANDRE II.

t point de mal, au reste, de mar-
asse, en marchant tête basse on
de regarder à ses pieds.
pas ce qu'était le champ de Mars
Jason, mais aujourd'hui c'est un
ne tremblante, où l'on risque-
raître tout entier, si l'on restait
e demi-heure à la même place.
s yeux pour sauter un fossé, je
-i, de l'autre coté du fossé, le
on monker et ses trois hommes.
! Dieu! dans quel état était la
sse blanche, toute bigarrée de
e!
lus notre beau prince rose d'un
c'était le prince léopard.
sième : le prince Bariatinsky
ur le bateau.

— Vous n'avez donc pas trouvé de che
vaux pour vos trois hommes? lui demandai-je

— Je ne sais pas s'il y en avait, me dit-il
mais y en eût-il eu, qu'ils n'eussent poi
voulu monter dessus.

— Et pourquoi n'eussent-ils pas voul
monter dessus? demandai-je.

— Parce que c'est *leur servitude* d'alle
pied, me répondit-il.

Je ne comprenais pas bien, je lui demand
en conséquence, l'explication de ce mot
vitude.

Les princes ont autour d'eux un cert
nombre de vassaux qui, outre les redevan
et les impôts, sont soumis à des servitu
personnelles.

Les uns doivent suivre le prince à che
c'est leur servitude.

Les autres doivent le suivre à pied, c
leur servitude.

Les autres doivent lui faire deux bottes
la jambe droite, c'est leur servitude.

Les autres doivent lui faire deux bottes
la jambe gauche, c'est leur servitude.

D'autres doivent chasser les mouches quan
ils mangent.

D'autres leur gratter les pieds quan
dorment.

Rien au monde ne forcera celui qui d
suivre le prince à cheval d'aller à pied.

Rien au monde ne forcera celui qui d
suivre le prince à pied d'aller à cheval.

Aucune puissance ne contraindra celui
doit faire une botte de la jambe droite d'
faire une de la jambe gauche.

Aucune puissance ne contraindra celui
doit faire une botte de la jambe gauche d'
faire une de la jambe droite.

Il n'y aura pas de menace ni de châtime
qui forcent le chasseur de mouches à gratte
les pieds, ni le gratteur de pieds à chasser le
mouches.

Le prince n'avait pas avec lui son chasseu
de mouches parce que c'était l'hiver.

Mais il avait son gratteur de pieds, attend
qu'il se faisait gratter les pieds en tout temp

En Mingrélie et en Imeritie, où il n'y a pa
de chemins praticables aux voitures, les fem
mes sortent à cheval comme les hommes
portent de grands manteaux qui indiquen
leur rang.

Le manteau de la reine Dadian, que j'ai e
l'honneur de voir à Petersbourg, était rouge

De même que les hommes ont leur suite
monk rs et fauconniers, hommes à cheval
fantassins, les femmes ont la leur.

Elle se compose d'un [illegible]

DeSb
R22
v.2
SMRS

PQ
2153
.A4
V64
185
v.2

UNE

VIE AGITÉE

PARIS. — TYP. GAITTET, RUE GIT-LE-CŒUR, 7.

UNE

VIE AGITÉE

PAR

JACQUES ARAGO

II

PARIS
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR
RUE DES BEAUX-ARTS, 5

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

XV

« Cent exemples pour un de tout temps l'ont appris :
» Les femmes n'ont de torts que ceux de leurs maris. »

Charles éprouvait un plaisir toujours nouveau à aller donner, chaque matin, une leçon de harpe à une jolie enfant, pleine d'intelligence et de bonne grâce. Loin d'élever ses espérances d'avenir jusqu'au cœur de la jeune Léocadie, il se serait maudit de l'aimer d'amour ; il s'en serait éloigné à l'instant même. Aussi marchait-il tête haute et parfaitement à l'aise avec ses amis. Rien ne rend heureux comme la paix de la conscience, comme l'absence du moindre tort.

Le vieux comte de Nerval, maire de la bonne ville, ne recevait pas Charles avec

moins de cordialité que ne faisait M. de Saint-Aubin, et il accordait aux artistes tous les priviléges pécuniaires et autres qui étaient en son pouvoir. Il se plaisait à aller causer littérature et théâtre avec eux dans les coulisses, parfois même aux répétitions.

Charles était de toutes les soirées de musique de la comtesse, jeune femme d'une extrême nonchalance et d'une santé fort délicate. La réserve parfaite, respectueuse, sans humilité aucune, de l'aimable garçon, l'avait fait adopter particulièrement de la grande dame.

Un mariage faisait un bruit infini à Nantes lors de l'arrivée de la petite troupe. Le vicomte de Lorville, le type du dandy, du fashionable, le membre le plus excentrique du jockey-club, l'amateur le plus passionné des chevaux de race, le plus magnifique des

gentlemen-riders de France, le singe le plus fou des modes anglaises, venait d'épouser la fille unique d'un négociant millionnaire.

La vicomtesse était charmante, et toutefois M. de Lorville se disait contraint à cette mésalliance par un de ses oncles de qui il ménageait fort la succession, et qui lui avait prouvé mathématiquement qu'il avait déjà dissipé, à vingt-quatre ans, la moitié de son patrimoine. Les chevaux arabes ou anglais coûtent cher, et il est très dispendieux de les transporter en poste sur les nombreux hippodromes.

Le noble époux protestait à tout venant qu'il entendait ne traiter qu'avec la dot de la petite marchande de vins. Il ne pardonnerait jamais, disait-il à son beau-père, d'avoir fait fortune dans le commerce de ce *liquide*, et là-dessus il se livrait à une foule

de plaisanteries que ses amis les plus extravagants lui disaient eux-mêmes être d'un autre siècle.

On s'étonnait, surtout à la Bourse, que M. Habert, l'homme sage et modeste, mariât ainsi sa fille; mais le vieux négociant était veuf, et sa chère Ernestine, à dix sept ans, était étourdie à désespérer la tendresse paternelle. On n'osa la faire sortir de pension que pour la présentation de son prétendu.

Elle le regarda à peine, le trouva *tout drôle, poupée*, suivant son expression, et, sans s'en occuper davantage, elle s'absorba dans la contemplation de sa corbeille de mariage et d'un superbe écrin.

Le vicomte, qui se disait la coqueluche des belles habituées de Chantilly, s'indigna une fois de plus et jura une mortelle indifférence *au commerce*.

Il y mit de l'amour-propre ou de l'entêtement paraît-il, et l'on répandit les bruits les plus extraordinaires, les plus incroyables, sur les circonstances de ce mariage.

Ernestine était trop jeune et ignorante du monde pour approfondir sa position, s'en inquiéter même, et son père se refusait à lui en parler. Occupé d'affaires commerciales, il professait que celles d'un intérieur conjugal s'arrangeaient, se réglaient entre époux, ne supportaient aucune intervention même de famille. Il avait dit une fois pour toutes à sa fille de se bien garder de traiter un sujet aussi délicat, fût-ce avec sa cousine, madame de Nerval. Toute confidence est à cet égard, assurait-il, un moyen sûr de faire rire à ses dépens. L'ami le plus intime n'est pas discret. Il devait sa fortune au si-

lence qu'il avait su garder avec sa femme elle-même.

Le naturel d'Ernestine était fort opposé à la morale paternelle ; elle n'était pas moins confiante que M. Habert était réservé. Elle ne pouvait manquer de s'échapper, de s'épancher à la première occasion. Il lui aurait fallu pour mari un guide amical, dévoué, un précepteur sans pédantisme aucun, s'il en est, et elle avait épousé un prodige de frivolité.

La position était trop anormale pour continuer ainsi. Une conversion devait s'opérer, le moyen fût-il violent, de côté ou d'autre.

Charles était allé porter à la mairie le répertoire de la semaine, et M. de Nerval l'avait invité à dîner en famille pour le jour même. « Il n'y aura que la comtesse et moi, dit l'honorable magistrat, et vous serez li-

bre pour votre répétition à sept heures; mais venez à quatre pour faire un peu de musique avec madame de Nerval : elle n'est pas bien aujourd'hui, je l'ai laissée souffrante. Je rentrerai au moment où l'on servira. »

Charles s'inclina, et promit d'être exact.

Il sonnait à la porte de l'hôtel à l'heure fixée. Le ciel était riant et pur comme aux plus beaux jours du printemps. Il y avait plaisir à vivre, à avoir vingt-cinq ans.

— Madame la comtesse vient de se mettre à sa toilette, lui dit le domestique. Monsieur veut-il attendre dans le salon ou au jardin ?

— Je vais au jardin, répondit Charles.

Une voiture entrait dans la cour, et une jeune femme en descendait.

C'était la vicomtesse.

— Prévenez ma cousine, dit-elle au la-

quais, que je viens dîner avec elle, M. de Lorville est parti ce matin pour les courses de Saint-Brieuc. Je vais attendre Caroline en jouant aux volants dans l'allée des lilas... Ah! voilà M. Charles! Je vous reconnais, monsieur. Mon Dieu! que vous avez bien chanté hier le quart-d'heure de la rose, du *Magnifique*. J'ai failli laisser tomber celle que je tenais à la main.... Voulez-vous faire ma partie de volants? Vous restez sans doute à dîner? Je le désire de tout mon cœur.

— Que vous êtes bonne, madame! Je serai trop heureux de faire votre partie; mais vous me gagnerez sans efforts: je ne pourrai que vous regarder.

— Vous me trouvez donc jolie avec cette petite robe rose?

— Moins rose que vous-même. Oui, vous êtes toute charmante. Voyez ces fleurs: elles sont moins fraîches que vous.

— J'ai plaisir à vous entendre. Ce sont, le croirez-vous! les premières paroles flatteuses qui m'aient été adressées. Ah! vous devriez chanter aujourd'hui pour moi seule.

— Tout ce qui vous plaira; mais je préfère vous parler, vous dire combien je me félicite de cette rencontre que je n'aurais osé espérer, quel que fût mon vif désir de vous connaître. Je vous avais parfaitement distinguée hier au théâtre, et, sans que vous puissiez vous en douter, je vous ai adressé ce grand air du *Magnifique*...

— J'avais cru, en effet, rencontrer vos yeux. Ma cousine m'avait bien dit que vous étiez aimable.

— Prenez garde, madame, vos paroles m'enivrent, et une déception de votre part me serait mortelle.

— Je dis tout ce que j'éprouve, tout ce que je sens. J'ai plaisir à vous voir, à vous

entendre, et je ne crains pas de vous l'exprimer. On ne m'a pas enseigné à mentir, on ne l'eût pas osé, et je préfère être trompée à déguiser ou trahir la vérité.

— Parlez, parlez, madame, et que je vous écoute à genoux. Vos accents sont une mélodie qu'on ne saurait dire, qu'on ne saurait rendre. On deviendrait meilleur à vous entendre; un trompeur, comme vous disiez, perdrait sa méchanceté. Il serait un ange de vérité comme vous-même; et s'il osait dire qu'il vous adore, c'est que toute sa vie serait garant de son amour et de son dévoûment.

— Vous m'aimez!... j'en suis heureuse : vos paroles me sont d'une douceur incomparable dont je n'avais pas idée. C'est bonheur, paraît-il, d'être adorée. Merci, ami....

Une heure s'écoula bien rapide, et Charles et Ernestine étaient à l'extrémité du jardin,

lorsque le comte et la comtesse vinrent au devant d'eux, en les appelant pour se mettre à table.

Les deux cousines s'embrassèrent avec tendresse; madame de Nerval rendait grâce à la jeune vicomtesse de l'agréable surprise qu'elle lui avait faite, et le comte prit le bras de Charles, en l'entretenant du répertoire qu'il lui avait remis.

— J'ai bien fait de venir, n'est-il pas vrai, Caroline? dit madame de Lorville. Mon père partait subitement pour Bordeaux, en même temps que le vicomte pour Saint-Brieuc. J'étais tout à fait orpheline, je suis venue chercher des amis chez toi. C'est une pensée du ciel : Charles est charmant; tu ne saurais croire comme il parle bien! C'est délice de l'entendre.

— Allons, la foudre a frappé, cela était inévitable. Je suis restée trop longtemps à

ma toilette, se dit à part la comtesse. J'atténuerai le mal, si je n'ai pu l'empêcher; mais la faute n'est-elle pas, en première ligne, à cet étourdi de Lorville?

Après dîner, Ernestine, éprise de toute la force d'un premier amour, mit M. et madame de Nerval et Charles lui-même dans un grand embarras.

— Je veux aller à la répétition, dit-elle. Je m'émancipe aujourd'hui.

« Je marche dans ma force et dans ma liberté. »

Et qui m'aime me suivra ou m'accompagnera. J'ai soif de musique.

— Votre désir m'effraie, sans que je tente de vous en détourner, dit Charles : il ne faut pas voir, prétend-on, les artistes en deshabillé.

— Vous êtes trop modeste, dit le comte.

Si je me rappelle bien, vous répétez *Maison à Vendre* et *le Trente et Quarante*. Cette petite musique me plaît; elle est facile pour des musiciens consommés comme vous, et la répétition même en sera intéressante. Allons-y tous, comtesse. Honneur à nos hôtes.

— Honneur, une fois de plus, à votre bonté infinie, dit Charles. Je vais m'efforcer que nos chants soient aussi sérieux que possible, afin d'être dignes de nos auditeurs.

— Vous avez raison, mon ami, dit la comtesse, répondant à M. de Nerval; oui, allons tous à la répétition.... Chère folle, ajouta-t-elle en se retournant vers Ernestine, tu te perdras toujours trop tôt.

Madame de Lorville n'entendit pas. Elle ajustait son chapeau devant une glace, et se disait presque qu'elle aurait préféré n'être acompagnée que de Charles.

M. le maire avait une clé de sa loge, et il y conduisit ces dames, en entrant par la porte du bureau de location.

Charles prévint ses amis, et tous répétèrent absolument, aux costumes près, comme s'ils avaient eu un millier de spectateurs. Les deux rôles de ténor étaient brillants, poëme et musique, et Charles les jouait et chantait avec bonheur. Ces dames s'amusèrent beaucoup, et Ernestine se promit encore plus de plaisir à voir le lendemain, en veste de hussard, l'heureux homme vers lequel elle courait de toute l'effervescence de son âge et de son inexpérience de la vie.

M. de Lorville ne revint à Nantes qu'après vingt jours, heureux et fier de ses succès hippiques, et annonçant déjà un autre prochain voyage. Sa petite jument *Césarine* avait gagné les deux premiers prix contre les meilleurs coureurs, et il ne tarissait pas sur

ses mérites. Il la promenait au milieu de son parterre : il la fit entrer un jour dans son salon pour lui donner des gâteaux, et offrit à sa femme de l'embrasser.

La vicomtesse partit d'un long éclat de rire, et, sans s'émouvoir le moins du monde, sans adresser un mot à son mari, elle demanda sa voiture et y monta.

M. de Lorville finit par remarquer un changement total dans les manières et dans les habitudes d'Ernestine : elle sortait à pied le plus souvent, de bonne heure ou fort tard; elle le regardait à peine, ne s'informait ni de ses projets ni de ses plaisirs, et se plaignait de n'avoir appris que le piano, lorsque M. Charles, le ténor, jouait si bien de la harpe et avait consenti à en donner des leçons à la jeune nièce de M. de Saint-Aubin. Elle pensait à lui en demander pour elle-même, et elle avait renoué ses rapports

d'enfance avec la petite Léocadie de Ruillé; elle ne manquait pas un spectacle et y restait attentive jusqu'à la dernière scène; elle dînait fréquemment à l'hôtel de Nerval. M. de Lorville savait que Charles était reçu dans les meilleures maisons de la ville de Nantes, chez M. Habert lui-même depuis quelque temps, par une exception inouie aux habitudes commerciales. Le père de la vicomtesse était prodigue pour l'artiste des vins réservés aux tables royales, et Ernestine avait eu le plaisir d'arriver assez à propos chez son père pour y dîner avec le jeune ténor.

Le vicomte se surprit à réfléchir. Fashionable par excellence, devait-il, comme toute l'aristocratie, fêter l'artiste à la mode, ou se fâcherait-il, au contraire, de ce que sa femme en parlait trop souvent.

Qui le croirait? Le dandy devint observa-

teur, et son oncle lui fit compliment de la maturité que son esprit acquérait.

Il fit plusieurs visites à madame de Nerval et rencontra une fois Charles, qui, plein de convenance, ne donna aucune prise à ses mauvaises pensées. Par un coup de fortune, Ernestine, indisposée, ne put aller ce soir-là chez sa cousine, car elle ne se serait pas possédée.

Le premier septembre approchait, et la vicomtesse avait défendu à Charles de le lui rappeler : elle ne voulait pas y penser, disait-elle, heureuse, trop heureuse du présent. Un directeur s'était présenté pour Nantes et avait offert d'excellentes conditions à ces messieurs. Charles avait vainement tenté de les faire accepter par Guébin. Le docteur craignait d'être appelé d'un jour à l'autre auprès de son oncle, à la clientèle de qui il s'était engagé à succéder à Montpellier.

Jules, Fouilleul et les quatre actrices étaient de l'avis de Charles, par différents motifs; ceux du jeune artiste partaient uniquement du cœur, de son amour pour la vicomtesse et de son tendre attachement pour M. de Saint-Aubin et sa famille.

Guébin avait traité pour le mois de septembre avec l'aristocratie d'une petite ville voisine, qui voulait jouer comédie et opéra, à l'aide des artistes par occasion. C'était pour ceux-ci terminer leur campagne en voyant le théâtre sous une face nouvelle et fort intéressante.

Peu de jours après le départ des sylphides et les explications si difficiles à cet égard avec MM. de Ruillé, vers la fin du mois d'août, M. de Lorville, cédant au vague de ses anxiétés, s'en alla faire visite à Charles. Était-ce pour l'inviter à quelque fête

musicale? était-ce pour lui faire querelle? Le vicomte n'en savait rien encore.

Charles montait en voiture pour se rendre chez le marquis, lorsque M. de Lorville descendit de cabriolet et s'avança vers l'artiste.

— Je ne suis pas heureux pour ma première visite, dit-il au ténor : je venais passer dix minutes avec vous, et j'ai follement oublié que vous alliez chaque matin, à cette heure, chez M. de Saint-Aubin.

— Oui, dit Charles, et ce m'est une bien douce sujétion, à laquelle je ne saurais manquer pour rien au monde; mais mettez le comble à votre extrême obligeance, puisque vous voulez bien m'accorder dix minutes; passez-les avec moi en voiture. La vôtre suivra celle que M. le marquis a bien voulu m'envoyer, et vous me laisserez à son hôtel au lieu de me laisser ici.

— Soit, répondit le vicomte.

Charles s'empressa de lui donner la droite de lui faire les honneurs.

L'heure pressait, le cocher partit un train d'enfer; le trajet ne prit pas cinq minutes, que Charles employa en lieux-communs, en politesses d'usage, sans le moindre mot qui eût trait à Ernestine. Le vicomte n'eut pas le temps de penser, surtout de prendre une résolution. La fortune épargna au jeune artiste jusqu'aux difficultés de la séparation.

L'hôtel de M. de Saint-Aubin, par son étendue et sa position, était aussi bien une campagne qu'une maison de ville. Il était précédé d'une longue avenue où MM. de Ruillé se plaisaient à se promener à cheval avec leur sœur.

Ils y étaient tous les trois ce jour-là avec le marquis lui-même, attendant Charles.

Ils l'aperçurent avec le vicomte.

— Eh! vous voilà, Théodore! dit M. de Saint-Aubin. Vous allez déjeûner avec nous.

— Oui, oui, dirent les jeunes gens, et tu es le bienvenu. Merci à Charles de t'avoir amené. Nous allons tout à l'heure cesser, à ce prix, de le bouder, et lui pardonner même, s'il est possible.

— Quoi donc? dit le vicomte.

— Ah! dit Alfred, c'est une vieille querelle qui date de huit jours, et notre ressentiment nous fatiguait déjà. On ne peut longtemps haïr ce méchant garçon-là. Il nous a enlevé les deux petites enchanteresses que tu as vues au théâtre, ajouta-t-il à l'oreille de M. de Lorville, en l'entraînant.

— L'aimaient-elles donc?

— Sans doute, et d'une affection bien partagée. Toi seul ignores ces choses-là.

Le vicomte releva la tête. Il semblait sou-

lagé d'un poids énorme, renaître à la vie. Ses yeux, son teint s'animaient, il n'était plus le même. Ernestine avait été parfois inquiète de la position de Charles avec les deux sœurs; M. de Lorville, au contraire, prenant au sérieux la plaisanterie d'Alfred, caressait la pensée que le jeune tuteur était aimé de ses pupilles. Il lui aurait volontiers pardonné un double amour : celui de sa femme lui seul était criminel à ses yeux. Égoïsme, toujours égoïsme.

Un dernier convive survint.

Ernestine, instinctivement inquiète de la sortie matinale de M. de Lorville et de la direction qu'elle avait vu prendre à son cabriolet, était sortie à sa suite, et elle arrivait devant l'hôtel.

Ce fut Léocadie qui reconnut l'équipage, la livrée.

— Quel bonheur! s'écria-t-elle. Moi aussi

j'invite ma compagnie à déjeûner. Oh! que nous chanterons bien tous ensuite!

— Je retiens mon tour, dit le vicomte, devenu excentrique : il est telle romance que ma femme chante tout le jour, et que j'ai apprise d'après elle. Je veux que vous ayez les prémices de mes talents lyriques. M. Charles aura, avec madame de Lorville, les honneurs de ma conversion. J'abandonne l'art hippique pour les délices de la musique. *Il faut toujours en venir là*, comme on dit dans *le Pré aux Clercs*, c'est à dire, il faut se ranger aux goûts de nos dames, afin qu'elles trouvent au logis le plaisir sous la main. Je conçois qu'un air de harpe soit plus agréable qu'une cavalcade ou une course au clocher. Je chanterai avec Ernestine au piano et laisserai promener mes chevaux par mes palfreniers.

La vicomtesse était étourdie du babil

anormal de son mari et s'en montrait inquiète. Elle reconnut avec surprise que M. de Lorville parlait en toute sincérité, et elle finit par l'écouter et le trouver aimable.

— Qu'y a-t-il donc? se disait Charles; ma position devient-elle mauvaise, de difficile seulement qu'elle était? Aurais-je amené le vicomte ici faire la conquête de sa femme!

En effet, pendant le déjeûner, M. de Lorville fut d'un entrain charmant, d'un gaîté parfaite, pleine de galanterie pour la vicomtesse. Il faisait amende honorable de sa sottise défunte, disait-il, et voulait boire désormais l'excellent vin de son beau-père, qu'il se reprochait d'avoir dédaigné jusque-là.

— Il est excellent, en effet, dit l'artiste.

— Je vous le disputerai à l'avenir, reprit M. de Lorville, je vous en préviens, et je suis franc buveur. Ah! ma conversion est

complète, si M. Habert veut bien m'admettre à récipiscence. C'est Alfred qui m'a ouvert les yeux; je vais lui faire élever une statue.

— Diable! se dit Charles, Alfred s'est-il donc vengé du départ d'Adèle ?

Au salon, Léocadie rappela au vicomte sa promesse de chanter une romance.

M. de Lorville offrit galamment la main à sa femme pour se placer au piano, la pria de l'accompagner, et chanta fort agréablement, d'une voix toute fraîche et mélodieuse, des couplets que Charles lui-même avait composés pour Ernestine.

Celle-ci se leva rouge comme une cerise, et ne tourna plus les yeux vers le malheureux poète.

Pendant que Charles faisait exécuter à Léocadie un morceau de harpe fort diffi-

cile, le vicomte s'excusa auprès de M. de Saint-Aubin.

— J'enlève Ernestine, lui dit-il; c'est aujourd'hui pour moi la journée aux aventures : j'emmène la vicomtesse dîner chez mon oncle à la campagne, et j'espère l'y retenir, ce soir, pour lui faire perdre ses mauvaises habitudes de spectacle. Il ne me suffit pas de posséder un trésor, je veux le mériter par mes soins, mon amour. Malheur à qui néglige le don qu'il tient du ciel ou de la fortune! Je vais faire rage, moi, pour réparer le temps follement perdu. J'étais vraiment absurde et vous ne pouviez manquer de le penser. Je n'avais pas, je crois, fixé ma femme; mais elle est aristocrate plus qu'aucune! Voyez cette adorable désinvolture! Mon oncle m'avait bien dit que M. Habert descendait du Beaumanoir *Bois ton sang*, le héros du combat des Trente.

Honneur à nos vieilles races bretonnes! Je me tiens flatté, heureux de cette alliance, et ma femme est bien le plus délicieux ornement de mon blason.

La vicomtesse, préoccupée, entendait les trois quarts de cet épanchement tardif d'amour conjugal, et, de plus en plus émue ou étonnée, elle se levait spontanément et allait à M. de Lorville pour sortir avec lui.

Charles oubliait de reprendre maintes fautes de mesure échappées à Léocadie; il ne perdait rien des mouvements de la maîtresse adorable qui lui échappait en ce moment. Jamais au théâtre un rôle ne lui avait été aussi pénible que celui de professeur qu'il remplissait auprès de la jolie enfant. Sa tête était en feu, et il lui fallut d'extrêmes efforts de raison et le souvenir de la bonté infinie du marquis pour qu'il pût se posséder.

Maître de lui, par l'empire suprême de la reconnaissance, il couronna son œuvre de fermeté : il s'imposa de rester une heure de plus à jouer de la harpe avec mademoiselle de Ruillé et d'être tout au métier. Il parla pour la première fois en musicien de profession. Léocadie le regarda surprise. Les larmes de Charles éclatèrent; la jeune fille s'émut, et la vieille anglaise, seule présente au salon, lui demanda avez empressement s'il se trouvait indisposé. Il saisit cette idée pour s'excuser.

— Mille pardons, mesdames, mille merci de votre obligeant intérêt. C'est la chaleur qui m'incommode... peut-être, dit l'artiste; le grand air va me remettre, et je vous demande la permission de prendre congé.

Il se retira en courant, heureux de ne rencontrer sur sa route ni M. de Saint-Aubin ni ses neveux.

— Me voilà donc seul et j'y peux penser uniquement, se dit-il. Y penser! mais c'est affreux, c'est la mort... Guébin prétend qu'on peut briser l'idée, tourner la page, la feuille de son cœur!... je ne saurais, moi. Quel moyen employer?... J'ai eu de véritables accès de rage tout à l'heure dans ce salon; j'étais tenté de sauter à la gorge de cet étourdi, qui s'avise de s'éveiller, d'ouvrir les yeux après quatre mois bientôt de cécité. Comment ce miracle s'est-il opéré? Il y a toujours de l'extraordinaire autour de moi; j'aime donc plus ou mieux, ou plus longtemps qu'aucun?... Combien me faudra-t-il de leçons! Ah! qu'une distraction m'advienne, dût-elle me tuer!

La fortune le prit au mot, à moitié fort heureusement, et, toutefois, peu s'en fallut plus tard...

Il s'était enfermé chez lui pour se déses-

pérer à son aise. On frappa à sa porte.

— Ouvrez, dit-il machinalement, oubliant qu'il avait voulu être seul, puis souhaité une distraction.

Madame de Luciennes entra, toujours riante, accompagnée de sa nièce, émue et les yeux baissés. Mathilde marchait évidemment sous les auspices et le patronage de sa tante. Celle-ci était, comme à Poitiers, l'agent, l'orateur de la famille.

— Oh! mon Dieu! s'écria Charles en les reconnaissant.

— Permettez-nous de nous asseoir, dit madame de Luciennes en se plaçant avec sa nièce sur le sopha... Je me flatte, monsieur, que vous éprouvez au moins autant de plaisir que de surprise. Le temps marche, et vous devez avoir acquis. Vous voyez que nous ne vous oublions pas. Vous aurez appris que le colonel comte de Norvil, l'époux

de ma nièce, commande le régiment arrivé ici, il y a trois jours, pour y tenir garnison.

— Je ne savais pas, je n'avais nulle envie de connaître le nom de l'époux de Mathilde.

— Mathilde!... Vous êtes incorrigible.

— Laissez dire, ma tante, interrompit Mathilde avec une extrême douceur, en levant ses beaux yeux nullement courroucés, laissez dire : *Charles* ne me blesse nullement.

— Au fait, reprit madame de Luciennes, ceci ne me regarde pas, et j'en viens au sujet de notre visite : la comtesse de Norvil donne demain une soirée, en raison du passage du lieutenant-général-inspecteur, et, comme on ne saurait faire de la musique sans vous à Nantes dans un certain monde, nous venons vous prier de chanter avec ma

nièce le duo final de *la Favorite*. Il faudrait le répéter dès aujourd'hui, et cela suffira, puisque vous l'avez chanté maintes fois tous les deux à Poitiers.

— Le duo de *la Favorite!*... dit Charles. Vous n'y pensez pas, madame!

— Vous ne parlez que par exclamations, monsieur, et cela est fatigant. Allez-vous me répéter, comme à Poitiers, votre éternel : *C'est impossible!*...

— Je désire chanter ce duo, Charles, dit Mathilde; c'est celui que je sais, que je sens le mieux.

— Je n'ai rien à.... refuser, dit l'artiste avec résignation, et s'il.... convient de répéter tout de suite, voilà ma harpe, un piano qui n'est pas mauvais...

— Soit, dit Mathilde, en lui tendant une main brûlante, et mille merci d'une complaisance obligeante et empressée.

La main de Charles était glacée, et il fit asseoir la comtesse au piano. — Elle me remercie! dit-il. Peut-être s'ennuie-t-on à Nantes comme à Poitiers, et la musique et le musicien sont une distraction.

La comtesse chantait avec la chaleur, l'action que madame Stolz et mademoiselle Masson ont rendues classiques pour ce duo Charles était bien froid et ne se laissait entraîner que par instants.

Madame de Luciennes avait pe ineà ne pas céder à une gaîté folle.

— Vous êtes de marbre, monsieur, dit-elle à Charles, vous ne dramatisez nullement cette musique si passionnée. N'êtes-vous donc comédien qu'au théâtre?

— Oui, madame, Dieu merci, répondi. l'artiste.

— Charles a sans doute raison, dit Mathilde, et je dois moi-même être en garde..t

On ne doit pas chanter dans un salon comme à l'Opéra; toutefois, à Poitiers, je crois que le mouvement était autre, plus brusqué, au moins lors de *la strette*.

— Je recevrai l'impulsion, reprit Charles. Aujourd'hui je suis souffrant, mal disposé, mais mon bon vouloir n'est pas à mettre en doute.

— Oui, j'en suis persuadée, dit Mathilde, j'y crois de cœur. Nous aurons été indiscrètes, et puis il y a spectacle ce soir.

— Oh! je suis libre jusqu'à six heures, et la solitude m'est aujourd'hui plus redoutable que.... tout au monde.

— Eh bien, dit en riant madame de Luciennes, puisque nous ne sommes pas encore ce que vous craignez le plus, au moins aujourd'hui, venez dîner avec nous seules. Le colonel dîne lui-même chez le général,

et vous serez libre à l'heure où le théâtre vous réclamera.

« Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ! »

ajouta-t-elle follement à l'oreille de l'artiste.

— Qu'on se haïsse !... répétait celui-ci en lui-même.

— Charles a dit ne pouvoir rien nous refuser, reprit Mathilde.

— Je suis aux ordres de ces dames.

La présence de madame de Luciennes, sa gaîté, son aplomb imperturbable, étaient une fortune pour Charles, et, toutefois, il ne put jamais oublier un seul instant ses griefs, et, plus encore, la perte d'Ernestine. Comblé de politesses, de prévenances, objet peut-être des regrets de Mathilde et des agaceries de la comtesse, il alla au théâtre

plus triste que s'il était resté seul tout le matin, depuis la leçon de harpe.

Il conta tout à Guébin, en s'habillant pour jouer *un Mariage sous Louis XV*, d'Alexandre Dumas.

— Oui, lui dit froidement le docteur, cela est classique, connu : il faut au moins vingt-quatre heures pour se distraire d'une peine d'amour par un autre amour, et je ne suis pas bien fixé d'ailleurs sur ce cas nouveau pour moi. Probablement la Poitevine est fort disposée à réparer ses premiers torts, mais elle ne saurait, le jour même, faire oublier des torts plus récents et de même nature. Le cœur voit en première ligne le côté fâcheux, et prend, comme toujours *parti* pour *la partie* absente. Cela est noble et généreux, mais non pas plus consolant.... J'y penserai et te dirai mon dernier mot, car enfin je te trouve fort à plain-

dre, jusqu'à demain à pareille heure.....

Là-dessus le gros garçon se prit à faire un discours si entortillé, si burlesque, que Charles ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Allons, profane, incline-toi, et dis : Honneur à la médecine! s'écria Guébin, triomphant, ou je te laisse mourir, lentement et de langueur, de ton centième désespoir d'amour.

— Je m'incline, en effet, je n'y comprends rien, répondit Charles.

Tous les deux descendirent gaîment au théâtre et jouèrent la comédie mieux qu'ils n'avaient jamais fait. Le rôle de Charles, celui du mari épris, jaloux de sa femme, et la disputant, l'enlevant au chevalier amoureux d'elle, avait beaucoup de rapport avec la conduite du vicomte à l'égard d'Ernestine et de son amant, et Guébin en prit texte

pour une mercuriale énergique à son ami.

— Vois, lui dit-il, combien le mariage est chose sainte et sacrée, combien un époux est dans son droit en défendant son bien, sa propriété, contre ces braconniers de galanterie, qui sont les frêlons, les pestes de l'état social : toute la salle a applaudi à l'expulsion du chevalier, de ce pauvre Jules, qui est sorti, l'oreille basse,

« Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. »

Et, tu le sais, Gresset le professe dans sa comédie du *Méchant*, c'est au parterre qu'on *entend le cri de la nature*. Ah! rien de moral comme le théâtre! L'homme vertueux y triomphe constamment au dénoûment. Ton cas amoureux était pendable, et, le jour même, tu trouves ta condamnation dans l'exercice de ton métier. C'est un coup émi-

nemment providentiel, et je regrette, pour rendre la leçon encore plus efficace, que tu n'aies pas joué le rôle du chevalier. Cette réprobation, cette rumeur de ces cœurs honnêtes et purs qui siégent au parterre et aux quatrièmes loges, au moment où le chevalier est congédié, auraient été pour toi la justice divine. Oh! l'hymen!...

— Tu prêches le mieux du monde, et je t'engage à te marier le plus tôt possible.

— Non, reprit le docteur, ma cousine et moi nous sommes convenus que ce nous serait folie.

— Plaisante conclusion de ton sermon!

— Le pécheur ne doit tenir compte que de la parole qui descend sur lui de la chaire de vérité, et nullement des faits et gestes personnels à l'orateur.

— C'est le plus sûr à ton égard.

Le lendemain, Charles chanta fort bien

avec Mathilde, et le colonel lui fit de grands compliments et lui exprima mille regrets de son prochain départ.

— Votre éloignement est un vrai malheur pour nous, monsieur, dit-il à Charles, et si vous pouviez rester à Nantes ou y revenir après votre séjour à Ancenis, nos dames et tant d'autres, qui se désolent de votre départ, s'empresseraient de vous assurer un traitement digne de vos talents, et vous êtes bien sûr à l'avance de l'article des procédés. Pensez-y : votre existence doit être douce et agréable à Nantes, et il faut rester ou revenir où l'on est bien. Vos leçons de harpe et de chant occuperaient, distrairaient madame de Norvil, et cela est sans prix pour un honnête mari, fort désireux, en rentrant au logis, de trouver sa femme de bonne humeur.

Charles protesta sincèrement de sa reconnaissance.

Il fallut jouer la comédie les cinq derniers jours du mois d'août pour compléter le nombre des représentations d'abonnement, et l'arrivée du directeur titulaire et de ses pensionnaires, fort mal disposés pour la petite troupe, rendaient la position de celle-ci difficile.

Charles, passant deux heures par jour chez le marquis, et obligé de jouer de grands rôles tels que celui du *Présomptueux*, de Fabre-d'Églantine, qui n'a pas moins de mille vers, Charles avait à peine le temps de penser, et il s'y efforçait d'ailleurs dans son ressentiment contre Mathilde et la vicomtesse. Une lettre de celle-ci ne le calma nullement.

« Mon ami, lui écrivait Ernestine, s'il me faut justifier ma conduite, tu ne pourras manquer de l'approuver : mon mari, bien fou, bien complètement indifférent et sotte-

ment fier de sa naissance, n'avait aucun droit à mes égards. Sans m'en douter, j'ai changé son cœur en l'inquiétant. Il m'a regardée lorsque je lui ai prouvé que je pouvais vivre sans son affection.

» Il m'aime, il s'est pris à m'aimer, à son retour de Saint-Brieuc, lorsqu'il a craint que je ne fusse ta maîtresse. Il a souffert, dit-il, tous les tourments de l'enfer.

» Un mot de M. de Ruillé à l'égard de tes petites pupilles, comme tu les nommais, l'a, dit-il, rassuré, et je m'efforce de le rassurer moi-même, au prix de mille serments, de mille blasphêmes, sans quoi, je crois, il se donnerait la mort.

» Fût-ce indiscrètement et sans savoir l'importance de l'engagement que je contractais, j'ai juré au pied des autels, et rien, paraît-il, n'est aussi saint et solennel, puisque ce souvenir domine en moi tout autre sen-

timent, quelque vif et doux que mon cœur l'éprouvât. Il peut y avoir bonheur, bonheur calme et pur comme le ciel, dans l'accomplissement du devoir et à devenir l'objet d'un amour que Dieu a consacré.

» Tu vas quitter prochainement, tu me l'as promis, la carrière brillante et frivole dont tu n'as voulu qu'essayer. Je me rappelle le mieux du monde ta profession de foi sur ce sujet : tu m'as pris à témoin qu'un artiste pouvait ne voir que les sommités sociales, et marcher de plain-pied avec elles dans les premiers salons; mais il t'est échappé aussi qu'un goujat pouvait aller le siffler au parterre, et qu'un coup de sifflet devait donner la mort....

» Mon ami, assez de philosophie pratique : rentre vîte dans la vie normale, ne fût-ce que pour ne pas craindre que le coup de sifflet ne tue pas aussi Ernestine.

» J'écris à un homme d'honneur : ma lettre ne saurait me compromettre. »

— Ce dernier point, dit Charles, est encore le plus incontestable de ce congé en bonne forme, contre lequel, chose singulière, je ne saurais protester, sans courir le risque de troubler ce qu'on appelle la lune de miel. Au feu donc la douce épître! Il y aurait eu plaisir à la faire commenter par l'ami Guébin, mais je ne le verrai que ce soir, et je ne dois rien conserver.... Ah! si jamais Mathilde et la vicomtesse causent un peu intimement, elles auront peine à ne pas faire mon éloge. Allons dire adieu au marquis. C'est ici le beau côté de la médaille : l'amour n'en est que le revers. A la vérité, madame de Luciennes, qui ne pérore pas moins que Guébin et à peu près dans le même esprit, m'affirme que je n'entends rien aux affaires de cœur. Cette grande

dame serait une maîtresse plus dangereuse qu'aucune malgré ses trente-deux ans. Elle est très belle et rit de maintes choses.....

Il versa des larmes en serrant la main de M. de Saint-Aubin, et celui-ci n'était pas moins ému. Charles protesta que les plus beaux moments de sa vie étaient ceux passés au sein de cette digne famille, et il s'engagea à revenir d'Ancenis donner encore quelques leçons de harpe à la jeune Léocadie, dût-il voyager à franc-étrier.

— Alors, dit mademoiselle de Ruillé, avec une grâce charmante, vous ne sauriez refuser un souvenir qui vous rappellera incessamment une promesse si chère. Acceptez cette montre...

— Je ne puis rien refuser de vous, répondit Charles, en effleurant de ses lèvres la jolie main; mais le meilleur, le plus ineffaçable souvenir est dans mon cœur.

— Mon cher Charles, dit le marquis, vous n'êtes pas quitte avec le théâtre : c'est un rude maître qui, vous l'avez vu, commande encore parfois à un sexagénaire. Comédien, avocat ou autre, rappelez-vous que vous avez à Nantes des amis dévoués. Au revoir, et ce ne sera jamais assez tôt.

Le soir, à sa clôture, toute la petite troupe fut redemandée à la chute du rideau, et littéralement couverte de fleurs.

— Guébin est un méchant garçon, dit Jules, nous devrions rester ici.

Charles en pensait de même ; il ne craignait plus madame de Luciennes : peut-être l'aimait-il !

XVI

« Pulchra Laverna,
» Da mihi fallere, da mihi justum, sanctum que videri.
» Noctem peccatis et fraudibus objice nubem.»
(Horace.)

Si l'amour de l'art pouvait être absolu et exclusif de toute autre passion, ces messieurs auraient été très heureux à Ancenis, tant ils étaient fêtés et occupés tout le jour de musique, au milieu d'une société intelligente et polie.

Les quarante maisons principales s'étaient entendues pour établir un petit théâtre, tout élégant et confortable, et les artistes y donnaient, dans le mois, douze représentations de pièces au choix des amateurs. Ceux-ci y prenaient des rôles à leur convenance et chantaient les chœurs. Fouilleul nageait en pleine eau de dilettantisme. Il lui fallut

monter de suite *les Mousquetaires de la Reine* et *les Diamants de la Couronne* avec une mise en scène digne de Paris, et il n'éprouvait pas même un moment d'impatience, les procédés étaient parfaits.

Le premier instigateur de cette partie de plaisir était un très aimable et riche propriétaire, M. Dalmon, qui, fort amoureux d'Hélène Duval, avait demandé sa main. Le mariage était fixé au vingt-neuf septembre.

Au milieu de cet adorable tohubohu artistique, le diable d'amour ne pouvait manquer de jouer son rôle, et Fouilleul prétendait ne savoir à qui entendre à cet égard. Il se refusait à entrer dans aucun détail, les enfants d'Apollon, selon lui, étant supérieurs en discrétion, comme en tout, aux simples mortels. Hélas! les enfants d'Apollon, discrets ou non, sont surtout sujets à des aventures telles, que par fois la cons-

cience s'en inquiète, mais trop tard, comme il arrive souvent.

Jules demeurait avec Florestine, toujours belle, bruyante, chez un honnête épicier nommé Laurent.

Celui-ci avait épousé, pour son malheur, la plus jolie petite poupée de dix-huit ans qui ait jamais trôné à un comptoir.

Lucette, c'était son nom, toute frivole en apparence et couverte de dentelles et de rubans, avait au cœur, avec un dégoût profond de sa position, le germe des passions les plus vives; son sang était méridional. Née au milieu des fleurs du jardin de son père, vieux soldat, chez qui logeait Charles lui-même, à l'extrémité d'un faubourg; fille unique, orpheline de mère, elle n'était encore qu'un adorable enfant gâté, menaçant vingt fois le jour, à la moindre

contrariété, son époux de retourner dans sa famille.

La jeune folle faisait à la fois la fortune et le désespoir du pauvre industriel. La clientèle abondait au magasin : il fallait travailler constamment, et de là une obligation d'assiduité fort antipathique à Lucette.

Jules, élégant, adorable causeur, et en possession des rôles d'amoureux, aussi bien à la ville qu'au théâtre, autant de fois qu'il pouvait s'échapper à faire pièce à Florestine, Jules ne pouvait manquer d'extravaguer à première vue de son hôtesse.

Florestine n'était pas moins agréable, mais Lucette jouissait de l'immense avantage d'être pour Jules le fruit défendu. Ah ! que jamais épicier, fût-ce le plus honorable, ne loue chambre garnie à un comédien aimable, bien élevé, plein d'esprit et de folie.

Chaque jour, Jules faisait visite à Charles et emportait pour Lucette les plus belles fleurs du jardin paternel. Moyen puissant de séduction! Les femmes raffolent de ce qui leur ressemble.

Lucette aimait-elle Jules? Pas le moins du monde; mais il l'occupait, l'amusait, lui disait de jolis riens, la comparait aux roses, aux camélias, chantait des romances au piano, dans sa chambre à l'entresol, des romances toutes sentimentales, que Lucette entendait le mieux du monde.

L'honnête mari ne parlait, lui, que de la hausse ou de la baisse du sucre et du café, et ne chantait pas du tout. Laurent devait succomber.

Mais au bénéfice de qui? Une chute, un malheur, un déshonneur peuvent donc constituer un bénéfice pour autrui. Que de mots sont de convention!

Charles avait bien remarqué lui-même la sylphide, à son comptoir, et lorsqu'elle s'échappait à venir arroser chez son père ses fleurs favorites; mais le vieux jardinier et Laurent lui-même faisaient à Charles un accueil exceptionnel, et l'artiste prétendait respecter ce qui, à des titres quelconques, imposait des droits à ses égards. En dernier lieu, il avait évité de revoir Mathilde, par procédés pour l'obligeant colonel. Femme, fille ou maîtresse d'un ami, d'un hôte, lui étaient sacrées. Parfois il jugeait ces obligations rigoureuses, mais il se promettait de les remplir coûte que coûte. Ses intentions étaient parfaites.

Hélas! il s'était habitué aux plaisanteries hasardées de madame de Luciennes, et la grande dame lui prouvait qu'il n'avait pas moins de laisser-aller que son ami Jules. Les leçons, bonnes ou mauvaises, vien-

nent ainsi de toutes parts, puis les occasions de les mettre en pratique, et l'honnête homme se pervertit, ou du moins fait comme ses devanciers, en dépit qu'il en ait : *Cereus invitium flecti.*

Par une magnifique soirée, Charles, après avoir soupé en belle compagnie, rentrait vers onze heures, marchant lentement, jouissant de la vie et en rendant grâces à Dieu, en homme qui pense, qui voit, qui croit.

En passant devant la porte de Jules, il aperçut un cabriolet dans lequel montait le bon Laurent, annonçant à sa femme son retour pour le lendemain à midi.

Tout entier à ses rêveries, Charles ne dit pas même un mot aux deux époux, et, arrivé à son pavillon, chez son hôte, il se promena longtemps dans le parterre. L'air

était pur et embaumé. Charles ne pouvait se décider à se mettre au lit.

Monté à sa chambre, à toute extrémité, il joua de la harpe avec délices; puis il s'appuya sur sa fenêtre, admirant le ciel tout étoilé. Les beaux vers de Byron lui revinrent à la mémoire. Il savait l'anglais, et les œuvres de ce prince des poètes lui étaient familières.

« Oh! I envy those,
» Whose hearts on hearts ass faithfull can repose!
» Who never feel the void, the wandering thought! »

— Oui, disait-il, c'est sotte chose de vivre seul. J'envie parfois le sort de Jules. Ils se querellent, mais ils s'aiment, Florestine et lui; et puis elle est charmante, Florestine, plus charmante encore, je crois, que cette petite Lucette. Parbleu! la jolie folle devrait

bien profiter de l'absence de Laurent pour venir arroser ses fleurs!... Allons, allons, elle n'est pas extravagante jusque-là, et puis c'est une mauvaise pensée. J'y vais mettre ordre en m'endormant.

Il allait fermer sa fenêtre, la rue était déserte, tout reposait.

L'ombre d'une femme se montre au carrefour. Cette femme s'avance, éperdue; elle aperçoit le rêveur.

— Est-ce vous, Charles? lui dit-elle.

— C'est moi.

— Ouvrez à Florestine.

La porte s'ouvre, et la pauvre femme entre, échevelée, furieuse.

— Vengeance! s'écrie-t-elle, vengeance!

— Et de quoi? répond Charles. Qui vous a fait injure?

— Jules m'est infidèle; il me trahit pour notre hôtesse, cette jeune écervelée que

l'on dit jolie, et qui n'est que coquette. Le croirez-vous! il est auprès d'elle!... Ah! si le mari pouvait revenir!... Vengeance!

Vengeance! vengeance!... Florestine était bien belle, et cependant le cœur du pauvre rêveur battait de force à l'étouffer, et murmurait haut : amitié, délicatesse, honneur.

Charles, fut toutefois, peu éloquent pour calmer Florestine et peu empressé de la reconduire.

Retard fatal! le départ de Laurent était un piége; il était revenu depuis quelques instants, et avait surpris les deux jeunes gens, seuls et parlant avec une animation qui ne pouvait manquer d'être suspecte à un mari, peu ou point aimé.

Furieux, menaçant, armé, il épanchait son indignation, sa douleur avec une amertume bien concevable.

Lucette et Jules étaient réciproquement

muets : Jules, plus embarrassé que tremblant; Lucette, le regard plutôt courroucé que repentant, fixé sur son mari.

Charles et Florestine entendaient la voix tonnante de Laurent. Charles comprit la position pénible de son ami, et, sans consulter Florestine, qui rentrait, stoïque, dans sa chambre, il enfonça la porte de celle de Laurent.

Celui-ci, étonné, dirigeait son fusil sur Charles, lorsqu'il le reconnut.

L'intervenant fut, cette fois, éloquent, et obtint que Jules pût se retirer. Ses efforts furent impuissants en faveur de Lucette, qui s'était assise, impassible, comme étrangère à cette scène émouvante. Il lui était seulement échappé un léger mouvement d'épaule, lors de la sortie empressée de Jules. « Le misérable! s'était-elle dit, il ne s'occupe pas de moi! »

Charles, dont les instances ajoutaient à la fureur du malheureux industriel, s'interposa fortement.

— Laissez, dit froidement Lucette, se dressant fière comme un spectre devant son mari.

— Emmenez-la donc de suite chez son père, dit Laurent, exaspéré, au jeune artiste.

Aussitôt Lucette, sans un mot de regret, sans une larme, se hâte de remplir plusieurs cartons de ses bonnets, de ses plus beaux atours, les remet aux mains de Charles, impose silence d'un geste à toute intercession nouvelle, et quitte, tête haute, la maison conjugale.

Charles, marchant ainsi surchargé de bagages, côte à côte avec la jeune femme, devait sans doute faire une singulière figure, ainsi que le lui dit Jules à première vue, car l'étourdi, heureux du facile pardon de

Florestine, reprit bientôt toute sa folle gaîté; mais Charles était beaucoup plus préoccupé du côté sérieux que du burlesque possible de sa position.

Lucette, elle, était toute à l'indignation.

— Voilà donc, dit-elle, la hauteur de perspicacité, les procédés d'un honnête mari, et le dévoûment de ce que l'on appelle un galant: un homme qui, il y a une heure, me jurait un amour éternel et prétendait que je devais l'aimer! Cela n'a pas le sens commun, et la leçon est assez forte pour que je m'en souvienne.

Là dessus elle se prit à traiter avec une verve puissante la question des mariages disproportionnés, mal assortis. L'homme assez imprudent pour épouser, à trente-six ans, une femme de dix-huit, ne doit pas la perdre de vue, afin de la préserver, de la défendre contre les passions inhérentes à

son âge. Sa position est celle d'un voleur, toujours en éveil à l'égard d'une possession illégitime. Le semblant de départ de Laurent était un piége abominable, tendu à sa loyauté, à sa bonne foi, disait-elle ; c'était le fait d'un tyran, d'un homme odieux, et son père goûterait ses raisons; elle s'était bien aperçue de ses regrets de l'avoir mariée, et elle revenait chez lui avec délices.

Charles écoutait de toutes ses oreilles, ne regardait pas moins, et goûtait lui-même l'esprit, bon ou mauvais, mais hardi, original de la jeune femme. Il attendit sans impatience que le vieillard descendît au jardin, et que Lucette jugeât l'heure convenable pour sa rentrée au sein paternel. Alors elle se montra fraîche, parée, sans émoi aucun, et courut embrasser l'auteur de ses jours.

— Mon mari est un vrai loup-garou, dit-

elle au brave Hubert, et je reviens, mon papa, te tenir compagnie. Tu devais t'ennuyer seul... Je ne pardonnerai jamais à *M. Laurent* la scène affreuse qu'il m'a faite. Il viendra sans doute me demander grâce et merci, mais je ne lui accorderai l'un ou l'autre qu'à bon escient et rancune tenante. J'ai entendu dire à ma mère qu'il ne fallait pas céder à un homme, se faire sa victime, son souffre-douleur. Ah! épicier maudit, tu me le paieras! N'est-ce pas, Charles, n'est-ce pas, mon bon père, que mon mari est absurde de m'avoir grossièrement injuriée parce qu'il m'a trouvée causant avec M. Jules ?

— Sans doute, sans doute, dit le jardinier.

Charles n'était pas en position de contredire. En était-il même tenté! Elle appela la vieille servante de son père, et lui com-

manda des œufs frais, des fruits, du café au lait pour Charles, qu'elle invita à déjeûner en famille.

Hubert et le jeune artiste ne pouvaient manquer de recevoir l'impulsion de si jolie créature, et bientôt Lucette, non moins gaie, brillante, fraîche et fleurie que les rosiers du jardin, sembla n'avoir jamais quitté la maison où elle était née. Hubert ne raisonnait pas contre une caresse de sa fille, et il lui accordait que, tous les torts étant du côté de Laurent, c'était à celui-ci de de faire les premières démarches pour une réconciliation.

Lucette exigea que Charles prît désormais ses repas chez son père, et jamais la maison du vieux soldat ne fut plus animée, plus agréable.

—Je crois que je rajeunis, disait Hubert. Il faut des enfants dans une maison, comme

des oiseaux dans un jardin, au risque de quelque grabuge. Je ne comprends pas que j'aie eu la sottise de marier ma petite fauvette à ce hibou de Laurent, et s'il me la reprend, je n'irai toujours pas la lui conduire.

La position de Charles était singulière. Sa conscience s'efforçait de ne pas penser, et il se surprenait à se trouver heureux, fût-ce en dépit de sa conscience, chez son hôte tout au moins. Il n'en sortait qu'à son corps défendant pour son métier.

Il n'était pas aussi à l'aise avec Jules, qui cependant ne lui avait jamais autant témoigné de sympathie et d'amitié. Jules s'aperçut de sa contrainte.

— Je te crois l'amant de Lucette, sans doute furieuse, et qui se venge de son Barbe-Bleue à sa manière, cela est bien na-

turel. Les femmes ne manquent jamais d'en faire ainsi, et je les approuve, dit-il à Charles. C'est probablement ce qui t'inquiète à mon égard. Je ne te dirai pas que je ne t'en jalouse pas un peu ; mais Florestine me répète chaque jour que c'est à toi que je dois qu'elle m'ait pardonné ; tu m'as sorti des griffes de cet enragé de Laurent, qui me tenait en joue comme un lièvre... il faut bien que je te passe quelque chose. Tu es pourtant un heureux coquin !... Allons, allons, Florestine est adorable, c'est à elle seule que je veux songer... Le plus plaisant ou le plus triste pour moi est que j'ai failli être fusillé, uniquement pour avoir entendu un petit discours de deux heures, parfaitement logique, m'a-t-il semblé, sur les devoirs de la femme dans le mariage, et comme quoi elle doit rester fidèle à la foi jurée, aussi longtemps, mais aussi longtemps

seulement que les procédés conjugaux sont satisfaisants. L'ennui, le mortel ennui ne suffit pas, n'autorise aucune licence, pas la plus petite distraction au dehors... Au moindre affront, à l'injure la plus minime, l'obligation cesse. Ah ! un *speech* soigné, régulier, *ex professo*. Lucette est essentiellement orateur, tu ne peux manquer de l'avoir reconnu. Au total, pour mon compte, beaucoup de bruit pour rien. Et quel autre bruit de la part de Florestine ! la belle colère ! Si du moins je pouvais la persuader de mon innocence. C'est sans doute parce quelle m'aime en proportion ! Qui aime bien crie de même. Que veux-tu ? Je suis dans mon tort, puisque je me suis laissé prendre comme un sot, et je me soumets à toutes les conséquences de ma folie. Je n'en suis pas moins un honnête homme, comme me dit Florestine elle-même, sans doute parce que

la vertu, celle de Lucette apparamment, est sauve à mon égard, et cela doit me suffire... Elle se moque de moi. C'est son droit. Peste soit des épiciers! c'est avec raison qu'on les bafoue au théâtre. Celui-ci a pris sa revanche à mes dépens. Encore si sa femme ne se bornait pas à discourir!... Je renonce à l'épicerie. Que je meure si j'y suis repris. Que le monde marche à tort et à travers, ce n'est plus qu'à Florestine que je me voue, corps et âme : aussi, malheur à qui s'y attaque. Un mari dans son droit, m'a-t-il semblé, est sublime. Tu le croiras, si tu veux, cet homme, son fusil à la main, avait quelque chose d'imposant. Il est sans doute caporal instructeur dans la garde nationale. Ma foi ! j'ai été plus heureux en m'éloignant de lui que lorsque tu me sortis de la cour d'assises. Voilà deux fois que ton éloquence m'est secourable.

Jules attendait avec impatience le moment de quitter Ancenis. Laurent était son cauchemar incessant, d'autant que Charles lui avait dit en riant que *son ami* l'épicier, le sachant avocat, l'avait consulté afin de poursuivre Jules correctionnellement pour conversation criminelle, et en obtenir une vingtaine de mille francs de dommages-intérêts.

— Je conçois l'assassinat, s'écria le malheureux artiste. Cet homme me poussera à quelque catastrophe, au suicide tout au moins. Dis-lui que je m'engage à faire amende honorable aux maris et au mariage, que je vais épouser Florestine, qu'il n'entendra jamais parler de moi, et que, par obligeance pour notre amitié de collége, tu lui rendras, dans quelque temps, Lucette, plus habile en comptabilité et tant d'autres gaies sciences.

— Je n'y suis nullement décidé.

— Tu es un égoïste; je mets ma mort, mon mariage même sur ta conscience. Tu te ligues avec le commerce contre ton camarade d'enfance.

— J'ai plaisanté, mon cher Jules. Allons, ne tremble pas. Songe que je serais encore ton avocat, et je gagerais qu'il ne t'en coûterait pas plus de trois mois d'emprisonnement.

— Je passe à l'étranger; mais indique-moi d'abord les formalités pour épouser Florestine. Je veux mettre la morale de mon côté.

— J'ai tort, encore une fois, de plaisanter. Vis en paix et ne te marie qu'à ton aise. C'est une question tellement sérieuse, que je me refuse positivement à la traiter, à m'en occuper. Mon oncle m'écrit incessamment que mes caravanes théâtrales ter-

minées, il me fera rentrer dans la magistrature, et je m'efforce dès à présent d'en avoir l'esprit grave et posé.

— Je ne m'en serais pas douté. Tu t'y prends singulièrement, à moins que Lucette ne passe son temps avec toi à pérorer, ainsi qu'elle n'a fait avec moi. Je conviens qu'on a le loisir de réfléchir pendant de pareils discours, mais on ne s'y expose pas deux fois. Tu es devenu trop sédentaire pour ne pas discourir à ton tour, et je ne pense pas que vous vous exerciez sur des textes aussi moraux que tu veux bien le dire.

XVII

« Quel tumulte, quel tapage !
» Ah ! j'entends gronder l'orage. »

L'époque fixée pour la fin de la petite caravane théâtrale était toute prochaine, et Guébin semblait hésiter dans son refus de continuer si joyeuse vie. Fouilleul se tenait au courant de ce qui se passait à Nantes et conservait l'espoir d'y retourner.

Les catastrophes de la troupe privilégiée qui avait succédé à ces messieurs se dressaient exorbitantes : deux ténors, deux basses et autres premiers sujets étaient tombés, sans qu'on les laissât achever leurs débuts. La déroute était générale. L'autorité municipale ordonna la clôture après la représentation du vingt-huit septembre, où le méconten-

tement du public avait été jusqu'à briser les banquettes du parterre.

Le vingt-neuf, les amis étaient tous réunis chez madame Duval, attendant l'heure de se rendre à la mairie et à l'église pour le mariage d'Hélène. M. Dalmon, le prétendu, était avec eux, et ils répétaient au piano, pour ne pas perdre de temps, quelques morceaux de *la Dame Blanche*, opéra par lequel ils clôturaient le lendemain.

M. Bonin, le malencontreux directeur de Nantes, se présenta et demanda humblement cinq minutes d'audience. La pendule permettait rigoureusement de les lui accorder, et il prit la parole de l'agrément de tous :

— Je ne cherche pas, dit-il à ces messieurs, à justifier ma manière d'agir à votre égard ; elle a été polie du moins, et vous étiez trop heureux, trop bien vus à Nantes,

pour que je pusse vous accorder davantage. Hélas! j'avais la triste prévision que vos succès devaient amener ma chute. Elle ne saurait être plus complète.

Vous pouvez tout réparer. Revenez avec moi à Nantes tenir les premiers emplois. Nous compléterons la troupe au moyen des tristes débris de celle que j'avais formée, et, j'en suis bien sûr, jamais rentrée n'aura été aussi brillante que la vôtre...

Fouilleul entendait avec un plaisir indicible l'offre de M. Bonin. Charles, à qui Lucette avait promis le matin même de le suivre à Nantes, s'il voulait s'y établir, Charles s'écria, avec son entrain accoutumé : « J'accepte, au nom de mes amis, au nom de Guébin lui-même, qui ne saurait refuser de nous accompagner, ne fût-ce que provisoirement; j'accepte les offres de

M. le directeur, et nous nous engageons à rétablir ses affaires. Sans doute voilà Hélène en puissance de mari; mais il est impossible que M. Dalmon nous refuse de la conserver aux arts pour quelques mois au moins.

— Hélène est encore maîtresse d'elle-même, répondit M. Dalmon, et, ne le fût-elle plus, je me garderais bien de commencer mon règne en la contrariant en quoi que ce soit.

— Bravo! reprit Fouilleul, partez pour l'auguste cérémonie, et je vais, moi, régler avec M. Bonin notre rentrée solennelle au théâtre de Nantes. Nous reviendrons ici, le deux, pour la représentation que nous avons promise au bénéfice des indigents, et opérer notre déménagement définitif de ce pays hospitalier. »

M. Bonin et Fouilleul convinrent que la

petite troupe jouerait à elle seule la *Feinte par Amour*, comédie de Dorat, et *la Dame Blanche*, pour laquelle M. Bonin fournirait un *Mac Irton*, une *Marguerite* et les chœurs. A onze heures, rendez-vous général au théâtre pour la répétition à Nantes, le 1er octobre.

Les procédés réciproques furent satisfaisants, sauf ceux de la seconde basse nommé Bossard, espèce de colosse aux formes herculéennes, ivrogne consommé, mais chef d'une nombreuse famille dont la détresse était affreuse.

Cet histrion, le plus incongru, peut-être, qui ait paru sur la scène lyrique, pouvait être un ennemi extrêmement dangereux. Il avait, disait-on, lutté avec les plus forts athlètes et brisait sans efforts une barre de fer. Il eût battu facilement les quatre amis et leurs dames.

Au total, ces messieurs étaint moins gais

que de coutume après cette répétition. Jules offrait à Charles de lui céder le rôle du ténor dans *la Dame Blanche*. En proie à de tristes prévisions, ils se firent vingt fois répéter par Fouilleul, qu'il ne les avait nullement liés envers M. Bonin, que tout enfin était à régler définitivement avec lui.

Charles prit à la hâte une voiture et alla chez M. de Saint-Aubin et à la mairie, sans pouvoir rencontrer le marquis, ni M. de Nerval. MM. de Ruillé étaient à Paris.

Arrivés à l'*Hôtel de France* avec leurs seuls costumes du soir, les artistes ne purent prendre aucune information, ils n'en eurent pas le loisir; ils étaient d'ailleurs à cent lieues de penser que les pensionnaires, tombés ou autres, de M. Bonin, s'occupassent d'exploiter, de mettre en

jeu l'humeur toujours capricieuse du public.

Madame de Luciennes s'était présentée avec empressement à l'hôtel pour voir Charles, pendant qu'il était en visites, ayant, disait-elle, des affaires à lui communiquer. Ces affaires étaient très personnelles, fort étrangères au théâtre, et Charles, qui ne se doutait nullement de leur importance, n'éprouvait aucune hâte de les connaître. Son cœur était à Ancenis, auprès de Lucette, qu'il brûlait déjà de revoir, de qui il se désolait d'être séparé pour quelques heures. Il ne s'informa donc pas autrement de la grande dame : il la craignait presque, et semblait en redouter de nouvelles émotions, plutôt fâcheuses qu'agréables. Tout est sérieux pour un noble cœur dans des rapports intimes. Il est peu d'hommes assez légers ou indifférents pour pouvoir se li-

vrer en toute impunité aux entraînements de la jeunesse. Une haute question s'était élevée entre l'artiste et la comtesse.

Charles s'habillait pour jouer *Damis* de la comédie de Dorat, lorsqu'il reçut le billet suivant de madame de Luciennes : « J'ai » à vous parler. Je sais que vous ne jouez pas » dans l'opéra. Aussitôt la première pièce » finie, montez dans ma voiture, qui vous » attendra à la porte du théâtre, et donnez » en tout cas l'ordre qu'on me laisse entrer » dans les coulisses, s'il me plaît d'aller » vous y trouver. »

— Eh, bon Dieu ! qu'y a-t-il donc ! s'écria le malheureux artiste, assez mal disposé à jouer la comédie. Je serais mieux avec Lucette dans son jardin paternel. Je ne me plais plus que là.

Il donna l'ordre au concierge de laisser

entrer, tout en espérant que la comtesse serait assez raisonnable pour ne pas se compromettre jusque-là. Il se creusait l'esprit pour deviner le motif si pressant qui la poussait. Sa pensée lui en présenta un, auquel il ne voulut ou n'osa s'arrêter. « Serait-ce un bien ou un mal ? se dit-il. Avec une autre femme, ce serait la réalisation du rêve de ma vie. »

La salle était comble, Fouilleul et Florestine étaient à leur poste pour entrer en scène ; on allait lever le rideau, Jules se pavanait, magnifiquement vêtu pour son joli rôle de Floricourt.

— Mon ami, dit-il à Charles, Florestine est incomparablement de meilleure humeur ici qu'à Ancenis, où la présence de Lucette lui agace toujours les nerfs. Mais qu'est-ce donc ?

Aussitôt le rideau levé, une cabale com-

pacte et bruyante se prit à demander que le directeur comparût pour répondre à des interpellations.

M. Bonin s'avança, modeste et résigné, s'attendant à tout, hors à quelque chose d'heureux, dit-il à ces messieurs. Il avait appris le nouveau coup dont il était menacé, et n'en avait rien dit, pour ne pas effrayer ses pensionnaires.

L'orateur de la cabale lui signifia, d'une voix de Stentor, que le public n'entendait pas que les artistes de la petite troupe continuassent à *cumuler* les emplois de la comédie et de l'opéra ; que cela était contraire à la dignité, à l'importance de la scène nantaise ; qu'il eût à les faire opter à cet égard, séance tenante, et à les soumettre aux trois débuts de rigueur.

La question avait été traitée avec le directeur, et il avait très spontanément prié ces

messieurs de *cumuler*, par un motif rationnel d'économie. M. Bonin voyait ainsi ses espérances de réparer ses pertes, ou du moins de faire honneur à ses engagements, renversées par les prétentions absurdes d'une coterie, qui avait évidemment juré sa ruine.

L'honnête homme s'en indigna et épancha sa douleur dans les termes les plus vifs : — Je vous ai présenté, dit-il au public, les talents les plus renommés des départements. Vous les avez repoussés sans vouloir les entendre. Vous vouliez, me disait-on de toutes parts, uniquement les artistes, qui, pendant cinq mois vous ont offert des spectacles variés et pleins d'intérêt. J'ai couru chercher ces artistes désirés, et vous les ai ramenés, par un miracle que je n'osais espérer. Vous les avez demandés, et maintenant vous craignez de les voir trop souvent,

et vous exigez d'eux de nouvelles épreuves, lorsqu'ils vous sont connus, et que vous les avez accueillis et fêtés pendant cent représentations. Vous semblez vouloir les repousser après les avoir rappelés, rappelés !... C'est une indignité, un odieux caprice, un parti pris.... »

M. Bonin continuait sa philippique au milieu d'un bruit infernal de cris, de vociférations. La partie d'abord bienveillante ou impartiale du public se fâchait follement elle-même, parce que, disait-elle, le directeur lui manquait de respect... *Res mirabilis!*

La vérité fâchait tout le monde : qui le croirait !

Guébin, Fouilleul surtout, n'étaient pas moins indignés que le malheureux directeur, et, aux premiers mots de la cabale, Jules lui-même pria madame Duval d'aller faire mettre des chevaux de poste à la

grande voiture ou diligence qui les avait amenés d'Ancenis. Ils étaient décidés à repartir tout de suite. Madame Jurey et Florestine se déshabillaient déjà.

L'hercule Bossard était près d'eux et fut témoin de leur résolution.

— Je ne saurais vous blâmer, leur dit-il, si déraisonnable que vous me croyiez, et je voudrais bien m'éloigner moi-même de cette bonne ville; mais il me faudrait pour cela de l'argent, et je n'en ai pas. La clôture forcée du théâtre va me mettre sans pain.

— En voilà, lui dit Jules, en lui remettant une bourse bien garnie.

— Grand merci, reprit-il, je vous jure de ne pas coucher à Nantes. Je vais du reste donner, à ma manière, une leçon aux tapageurs, pendant que le directeur leur fait la morale. Ce sera mon début à Nantes.

Le bruit était particulièrement parti du

côté gauche du parterre et du parquet, et y continuait étourdissant.

Bossard s'y lança avec sa force athlétique, frappant de toutes parts, écrasant tout autour de lui. Ce furent des cris d'une autre espèce, et jamais Samson ne fit pareil ravage chez les Philistins. La cabale aux abois demandait grâce, et Bossard triomphant, rentrait vainqueur au théâtre, d'où il emmenait bientôt sa femme et ses enfants, sans que personne tentat de lui fermer le passage, tant il y eut de surprise et d'effroi dans toute la salle. Les plus intrépides s'étaient enfuis épouvantés, et l'autorité ne savait plus elle-même où prendre et saisir le désordre pour le punir.

Charles ne vit ou n'entendit que le bruit sans, à bien dire, s'en émouvoir, s'en occuper.

Aux premiers cris pour appeler le direc-

teur, M. de Saint-Aubin, qui comprit aussitôt ce dont il s'agissait, accourut au théâtre, et prenant vivement la main de Charles : — Mon enfant, lui dit-il, votre dignité ne vous permet plus de vous présenter sur la scène nantaise : allez-vous en. J'étais dans la salle, j'étais venu pour vous revoir, vous embrasser, et j'ai entendu les projets contre le directeur. Ma voiture est à vos ordres, venez chez moi.

L'honorable maire arrivait à son tour.

— Mes chers administrés sont fous, et je suis tenté de leur faire jeter sur la tête l'eau des réservoirs des pompes. Je vais du moins faire évacuer la salle, et il ne tiendra pas à moi que le directeur ne conserve la recette ; mais, mon cher Charles, j'ai pensé, avant tout, à vous et à vos amis, et je viens vous autoriser à vous retirer : vous n'êtes nullement obligés à subir ces caprices, ces

humiliations. Advienne que pourra, adieu, mon ami.

Madame de Luciennes, voilée et fort émue, saisissait le bras de Charles, et le conduisait dans le coin le plus reculé du théâtre.

— Je ne sais pas, *monsieur*, lui disait-elle, jusqu'à quel point vous goûtez aujourd'hui votre métier... Mais il s'agit d'autre chose, puisque, contre toute raison sans doute, j'ai voulu vous parler. Voyons : dites moi quels sont vos projets ?

— Je n'en ai pas, Émilie...

— Émilie !... De grâce, parlez donc comme tout le monde, je veux dire comme tout le monde de bonne compagnie.

— Je n'ai pas de projets : ce bruit infernal, auquel nous étions loin de nous attendre...

— Vous aviez oublié Blois ?

— Quoi! vous saviez jusque-là ?

— Oui, je suis en position de vous savoir par cœur ou de m'informer; vous m'êtes devenu fort intéressant... Je me trouve surtout dans l'obligation de m'éloigner de Poitiers, de Nantes même, de tout pays de connaissance, et je vais passer l'hiver à Nice. J'avais pensé d'abord à vous y emmener seul...

Ici Charles fit un mouvement.

— Rassurez-vous, *monsieur*, reprit la grande dame. Je crains de vous détester par trop, et vous crieriez à la persécution. Il y a longtemps que le tiers-état est en insurrection contre la noblesse.

— Mais, Émilie, il faudrait parler plus clairement.

— Toujours Émilie!... *Liberté, égalité.* Au fait, c'est ma faute, et l'on m'invite à parler

clairement. Ces gens qui vous sifflent, vous et vos amis, vous ôtent-ils l'intelligence ?

— Ah ! madame la comtesse !...

— Eh bien, vous devez voir combien je suis changée, et les inquiétudes que me donne... ma santé.

— Émilie !

— Prenez cette bourse, et venez me rejoindre à Nice. J'y serai tout au moins au mois de janvier.

— Mais, Émilie, je n'ai nul besoin d'argent, et je ne veux pas du vôtre. Il est mal d'humilier l'homme que l'on a aimé.

— Je ne vous ai jamais aimé.

— Adieu donc, madame la comtesse, dit Charles en s'éloignant.

— Où es-tu ? dit Jules, accourant, cherchant son ami de tous côtés, un manteau sur le bras. Viens vîte. Te croyant parti avec M. de Saint-Aubin, j'ai jeté tes habits

de ville avec les miens dans mon grand panier, et voilà ton manteau pour cacher tes paillettes et tes bas de soie. Tu vas voyager en perruque poudrée : cela sera plus drôle; mais, sauvons-nous, pendant que messieurs les tapageurs sont encore sous le coup des bourrades que vient de leur distribuer largement notre ami Bossard. Nous aurions pu, je crois, donner le spectacle annoncé, sans crainte d'aucun trouble, mais ces frasques sont dégoûtantes. Pour revenir ici, je n'ai pas répondu à l'offre d'un superbe engagement que j'ai reçu pour Bordeaux, ce matin même. Oh ! je ne fais que reparaître à Ancenis, et je pars pour le chef-lieu de la Gironde.

La petite troupe s'en retournait à Ancenis au galop de quatre forts chevaux de poste. Personne ne récriminait par trop contre la cabale nantaise, sauf pour les in-

térêts gravement lésés du malheureux directeur.

— C'est un ordre de la fortune, disait Guébin. Ma cousine désirait rentrer à Paris, et mon oncle m'appelle à Montpellier. Nous avons cédé à l'impulsion de Fouilleul et de Jules, mais en vérité, nous avions tort : Marie elle-même va débuter à l'Odéon.

— Si Hélène n'en éprouve pas de regrets, dit M. Dalmon, j'avoue que je ne suis pas fâché de la voir sortie d'une carrière, où les succès sont enivrants, sans doute, mais où l'on est exposé aussi à d'affreux déboires. Nous allons passer le reste de la belle saison chez ma mère, et l'hiver nous reverra dans la capitale, dont mes nombreuses relations rendront le séjour agréable à ma chère Hélène.

— Je ne sais si je suis contente ou fâchée, dit la belle *prima dona*, mais j'aime

beaucoup mon mari, et je suis fort résignée à lui obéir et à le suivre en tous lieux, ainsi que j'y suis obligée de par M. le maire.

— Peut-être par esprit de contradiction, dit Fouilleul, je suis entrain de changer d'avis et de dire au rebours, mes amis. Je regrette Nantes en m'éloignant, et j'aurais dû haranguer la cabale, ainsi que je fis à Blois.

— Oui, vous en fîtes de belles, vantez-vous-en, dit madame Jurey. Ne vous souvient-il plus que vous avez failli nous y faire tous assommer?

« — A vaincre sans péril on triomphe sans gloire, »

reprit Fouilleul, et il est beau de lutter contre les masses. Je donnerais ce qui me reste de mon patrimoine...

— Vous nous disiez hier en dînant, interrompit Florestine, qu'il ne vous en restait plus rien.

— Il m'en reste le souvenir... Quoiqu'il en soit, je vais bien vous étonner mes amis : je pense à retourner à Nantes, et à prendre la direction du théâtre. Charles me recommandera à M. de Nerval, et j'espère qu'il s'associera à moi.

— Je te recommanderai, si tu veux, dit Charles, sortant de sa rêverie, mais je ne retournerais pas à Nantes pour tout au monde : cherche un autre associé.

— Tu n'es pas brave tous les jours, dit Fouilleul, et tu valais mieux à Blois. Rien de glorieux et d'excitant comme des difficultés ; rien de solennel comme un parterre hurlant ainsi qu'une mer en furie. Bossard a conquis toute mon estime en rossant les siffleurs. Je doublerai les appointements de

son emploi, je l'associerai même à ma direction.

— Il sera votre bâilleur de fonds, dit madame Jurey; mais ne comptez pas sur Charles : il est tout au jardinage... ou à la fille du jardinier...

— Charles est en train de se faire épicier, dit Jules. Il traite en ce moment du fonds de ce bon M. Laurent.

— Que Jules n'a pu, il en convient, obtenir pour son compte, reprit Florestine. Oh ! mon doux ami nous a valu à tous une nuit orageuse par ses velléités commerciales, et il est mal à lui de plaisanter de ce pauvre Charles, qu'il a jeté dans une position... terrible.

— Je vous demande grâce, Florestine, dit Charles d'un ton suppliant. Que cette nuit ait été pour moi fort agitée, le souvenir ne m'en reste pas moins dans le cœur.

— Ami trop généreux ! dit Florestine. Jules devrait être à genoux...

— Belle générosité! reprit Jules. Je comprends, parbleu bien, que Charles ne regrette pas de s'être couché tard, cette nuit-là : elle lui a valu une femme charmante.

— Ah ! charmante !.. dit Florestine, avec une modestie hypocrite.

— Eh ! oui, charmante, dit Jules ; il est impossible de nier que Lucette...

— Jules, mon ami, dit Florestine, vous vous attirerez encore quelque nuit fâcheuse.

— Mais, non, ma chère, dit l'aimable garçon. Ne t'ai-je pas promis, juré...

Charles se mourait de frayeur, et le diable prenait plaisir à le bouleverser, à compliquer sa position, ses pensées. Il ne pouvait pas, et loin de là, rêver de son amour pour Lu-

cette, ou s'indigner à son aise de l'incroyable et impertinent orgueil de madame de Luciennes, qui ne lui inspirait pas cependant une haine complète. Il se surprenait à plaindre la comtesse et se promettait d'être à ses ordres, fût-ce à ses pieds. Il se demandait par instants s'il n'était pas dans la stricte obligation de l'épouser et ne se félicitait pas entièrement de n'en être nullement à même.

— Cette femme est impérieuse et sottement fière de sa fortune et de sa naissance, se disait-il ; oui, mais la voilà malheureuse, humiliée, ne sachant quelle résolution prendre... Je dois lui écrire qu'elle peut compter sur moi, si elle juge à propos d'y recourir.

Le côté burlesque de la position de ces messieurs était dans leurs demi-toilettes Louis XV, et ce fut encore Jules qui se prit

à rire le premier et le plus fort, en descendant de voiture, à la face de Charles, qui avait conservé l'épée au côté et le chapeau à plumes sous le bras, les gants blancs, etc.

— Laisse moi rajuster ta perruque et ton rouge, lui dit-il, sinon tu vas faire peur à Lucette ou tout au moins aux oiseaux du jardin d'Hubert.

— Jules, encore une fois, dit Florestine, je vous préviens que si vous prononcez de nouveau certain nom devant moi.... Charles, vous couchez-vous toujours tard?

— Eh! parbleu! il est même des jours où il ne se couche pas du tout, reprit Jules. Mon ami a beaucoup à penser, et j'ai été heureux de ses flâneries nocturnes. Maudit épicier!

XVIII

« Les chagrins du départ sont pour celui qui reste. »
(Lucien Arnault.)

Guébin, à son départ pour Paris avec sa cousine et les dames Jollivet, s'efforça d'emmener Charles, qui s'y refusa.

— Tu auras beau faire, lui dit Guébin, tu me rejoindras à Montpellier, à mon établissement. Je veux avoir bonne part des années que M. de Surval t'autorise à consacrer encore à la folie.

Hélène, sa mère et M. Dalmon s'en allèrent à la campagne, Fouilleul à Nantes, au risque d'empêcher le théâtre de jamais r'ouvrir, et Jules et Florestine à Bordeaux, où leur succès fut grand.

Charles, lui, ne pouvait se résoudre à s'é-

loigner. Il ne fixait même nullement l'époque de son départ et faisait mille projets, de concert avec Lucette, que sa tendresse filiale retenait seule à Ancenis. Hubert était bien digne en effet de l'amour de la jolie femme, car il la chérissait jusqu'à l'abus. Charles cédait aussi au sentiment de la reconnaissance pour la bonté du vieux soldat et n'osait le priver de sa fille adorée.

Mais l'infortuné Laurent, qui ne redoutait que Jules, heureux du départ de celui-ci, ne tarda pas à venir faire amende honorable aux pieds de Lucette, comme celle-ci l'avait prévu. Son commerce tombait, son comptoir avait perdu tout son attrait par l'absence de sa femme. Il admettait pouvoir s'être trompé; il suppliait et sollicitait Charles et le vieux soldat de parler pour lui.

Charles s'éloignait, les yeux noyés de

larmes, mais non touché du malheur du pauvre industriel. Lucette s'en aperçut, et fut inexorable pour son mari.

Hubert intervint et finit par s'inquiéter de la présence de l'artiste et des cadeaux magnifiques qu'il faisait à sa fille. Il faillit surprendre les jeunes gens, son front s'assombrit.

— Pars, mon ami, dit Lucette à Charles ; accepte cet engagement que t'offre M. Jules pour aller le rejoindre à Bordeaux. Plus heureux que moi, tu auras une distraction... je me sacrifie à l'honneur de mon père, à ma tendresse pour lui. Au moment où le bateau à vapeur s'éloignera du quai en t'emportant vers Nantes, je rentrerai chez M. Laurent. Je le dois, puisque mon père, lisant sans doute dans mon cœur, m'a déclaré qu'il se ferait sauter la cervelle si je m'enfuyais avec toi. Tu ne m'oublieras pas,

je le sais. Aie du courage à mon exemple. Je me rappelle les vers de Lamartine que tu m'as cités, et j'y fais seulement une légère variante toute rationnelle :

« Dieu fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
» Les soleils pour brûler, *la femme* pour souffrir. »

Je souffrirai, j'accomplirai ma destinée autant que les forces humaines me le permettront.

Cependant Charles demandait, suppliait, pour obtenir d'Hubert un jour de plus, puis un jour encore. Ce fut Lucette, qui eut le courage de faire les malles de son amant et d'écrire à Jules que son ami acceptait l'engagement pour Bordeaux. Puis, pour en venir à l'effort suprême du départ, elle eu recours au vieux colonel de Sorieul, le meilleur ami que Charles se fût fait à Ancenis.

Elle l'invita à déjeûner, afin que le colonel conduisît l'artiste au bateau et empêchât par sa présence la crise redoutable des adieux ; elle eut surtout assez d'empire sur elle-même pour s'éloigner, avec son père, à l'approche de l'heure fatale.

— M. Hubert et sa fille sont chez M. Laurent, répondit crûment la vieille servante à l'information de Charles.

— Hâtons-nous, mon ami, dit le colonel, autrement nous manquerions le passage du bateau. Vos malles, je le sais, sont déjà sur le quai.

L'artiste était plutôt disposé à courir après Lucette qu'à suivre M. de Sorieul ; mais celui-ci l'entraînait, en l'entretenant du plaisir que la petite troupe avait fait à Ancenis pendant un mois.

— Vous êtes de dignes jeunes gens, vos amis et vous, disait le colonel, et je vous

sais gré personnellement d'avoir prolongé votre séjour et de la peine que vous éprouvez en nous quittant. Il n'est pas de complaisances que vous n'ayez eues pour nos dames, et pas le moindre scandale, nul bruit, nulle prise à la médisance. A la vérité l'air du pays n'est pas aux aventures, même chez notre petit monde. Il n'importe, vous êtes des artistes modèles.

A peine séparé du colonel et entré dans la chambre du bateau, Charles aperçut la fille de M. de Sorieul, jeune veuve, qui sans doute allait voir à Nantes le dilettante Fouilleul, qu'elle aimait.

L'artiste, tout à son désespoir, fut plutôt contrarié que flatté de la rencontre, et il se borna à présenter ses devoirs.

Il ne fut nullement étonné d'apercevoir Fouilleul en vedette sur le quai à Nantes.

— *Motus !...* lui dit gaîment celui-ci en lui pressant la main ; de l'amour, tu le vois, me retient encore plus dans cette bonne ville que la chance d'obtenir la direction de son théâtre. A ce dernier égard, je n'ai jusqu'à présent *obtenu* que la faveur de deux duels avec des éclopés de la façon Bossard. Tu devrais rester avec moi, mais Jules m'a écrit que tu allais à Bordeaux jouer uniquement la comédie. As-tu donc perdu la voix depuis notre séparation, il y a quinzaine ?

— Je n'en sais rien, mon ami, car je n'ai certainement pas chanté. Il ne m'importe guère ce que je jouerai à Bordeaux ; mais je vois que tu as autre chose à faire que de m'écouter, et moi-même je pars dans une heure. Bonne chance dans tes amours.

— Les tiennes ?

— Au plus mal.

Tous ses bagages portés à la voiture, Charles n'avait plus que quelques instants, et la reconnaissance lui disait qu'il les devait à M. de Saint-Aubin et à M. de Nerval; il voulait aussi écrire à Lucette.

Il alla chez le colonel de Norvil demander madame de Luciennes.

Le domestique répondit qu'il allait savoir si la comtesse, toujours très mal portante, pouvait cependant recevoir M. Charles.

La chambre de la grande dame était voisine; Charles entendit parfaitement la réponse faite au laquais : « – Dites que je ne serai visible qu'à Nice, où je me rendrai avec ma nièce dans quelques semaines.

La comtesse n'avait pas même semblé vouloir répéter ou prononcer le nom de l'artiste.

— Une épreuve de plus, se dit Charles :

voyons si l'orgueil est invincible. L'honneur et le devoir me commandent.

Il demanda à écrire quelques lignes à la comtesse, et le laquais voulut bien attendre dans l'antichambre, pendant qu'il faisait sa lettre.

« Mon nom est de Surval, ma famille des plus honorables du Dauphiné, et de sang noble, ou autant vaut. Acceptez-le, Émilie. Que votre cœur se laisse toucher, qu'il se rende, sinon à mes instances, au moins aux intérêts sacrés, incontestables de...

» Dois-je ajouter que mon digne oncle paternel, président à la cour de Grenoble, me laissera une belle fortune? »

Le laquais porta l'épître, et Charles put de nouveau entendre : *Ou autant vaut, une belle fortune, Emilie !*... Quel style ! C'est une mauvaise plaisanterie... Dites, encore une

fois, que je ne suis pas visible, qu'on me laisse.

Charles se retira, courbant la tête, après avoir donné une pièce d'or au valet, sans le prier de lui répéter la réponse de la comtesse.

Il marchait, abîmé dans ses réflexions. Madame de Lorville le croisa dans un élégant tilbury, et lui fit le signe de tête le plus amical, et l'accompagna d'un adorable sourire.

Charles arriva à Bordeaux sans avoir dit un mot à ses compagnons de voyage.

XIX

« Le sage dit avec raison,
» Cache ta vie, ami, cache ta vie...
» Au moins rappelle-toi cette utile leçon :
» Fou qui s'expose aux traits de la haine et l'envie. »

Jules attendait son ami à la descente de voiture et le conduisit à un appartement qu'il avait retenu, tout voisin du sien.

— Pourquoi diable m'as-tu logé ici ? lui dit Charles.

— Eh ! parbleu, parce que ces chambres sont fort belles, et que plus tu seras près de nous, plus nous aurons chance de te voir souvent.

Jules descendit chez le restaurateur du rez-de-chaussée pour faire servir à manger à son compatriote.

Florestine, qui avait entendu le dialogue ci-dessus, entra et dit à Charles :

— C'est moi qui ai pris l'initiative de vous loger ici. J'ai voulu avoir, au besoin, ma vengeance sous la main ; mais soyez sans crainte : vous savez mes principes sur ce sujet, et je ne me vengerai même à l'avenir qu'avec plus de circonspection. Je me suis, paraît-il, trompée, la première fois, et je vous en demande mille pardons; faut-il me mettre à vos pieds? « *Cedez, cédez au repen-* » *tir.* » comme dit Robert-le-Diable.

Et l'adorable folle riait de tout son cœur.

— J'ajoute, dit-elle, que Jules est charmant et se conduit comme un ange, au milieu d'un déluge de démons, blancs et roses, qui inondent nos coulisses; qu'en conséquence vous pouvez à peu près vivre en paix, au moins jusqu'à nouvel ordre.

— Pardon, Florestine, vous devez comprendre les deux sentiments qui se combattent en moi.

— Sans doute, et je ne suis pas moins scrupuleuse, sans qu'il y paraisse. Que voulez-vous? Nous sommes l'un et l'autre victimes des apparences.

— Ah! je suis loin d'avoir été victime!

— Cela est délicat, dangereux à traiter: n'en parlons jamais. Laissez-moi pleurer seule.

Florestine se prit à rire de plus belle.

— Bravo! dit Jules à Charles en rentrant, ta présence va nous donner la gaîté à tous, et sortir le théâtre du marasme qui le menace. Mille merci d'avoir accepté cet engagement tel quel; tu as sacrifié à l'amitié: elle t'en tiendra compte. Notre opéra est au grand complet et composé de chanteurs

assez distingués, dont je suis toutefois le coryphée, le diamant. La difficulté est que ces premiers froids, précurseurs de l'hiver, ont enrhumé tous les camarades lyriques, au point que nous ne pouvons pas même offrir *le Châlet* aux dilettantes. D'autre part, la comédie est entravée par l'absence d'un premier rôle, et le directeur, dans sa reconnaissance, a failli m'étouffer en me serrant dans ses bras, lorsque je lui ai appris que tu arrivais aujourd'hui et que tu débuterais sans difficulté demain par *les Châteaux en Espagne* et *les Jeux de l'amour et du hasard;* après demain : *la Métromanie* et le *Séducteur amoureux*, etc. Nous avons joué tout cela ensemble, et ta mémoire est imperturbable. Tu seras d'ailleurs très content de nos acolytes. Ils sont *ferrés* sur les traditions, au point de te rappeler ce bon M. de Saint-Aubin, que tu aimes tant, et de qui tu épou-

serais la nièce, si tu avais un peu le goût des bonnes choses...

— Comment! s'écria Florestine, mais je soutiens que Charles n'a que le goût des très bonnes choses. A l'instant encore, il m'exprimait les meilleurs sentiments.

— Sans doute il aime les jolies femmes, témoin cette petite Lucette, qui est bien le plus charmant joyau!...

— Jules, mon cher, interrompit Florestine, je vous ai déjà défendu...

— Je veux dire, reprit l'aimable artiste, que Charles donne malheureusement dans le fruit défendu, au lieu de s'en tenir à un amour unique et conjugal, ou à peu près. Il n'a pas cette maturité de goûts...

Ces derniers mots rappelèrent à Charles sa position avec la comtesse, et il fut sur le point de tout conter à ses amis, pour mettre Jules à même de pérorer avec plus de con-

naissance de cause sur le bonheur que pouvait procurer la maturité des goûts. Il lui échappa une singulière grimace, que Jules et Florestine ne surent comment interpréter.

— Merci, dit-il à son ami, tu parviens; au moins par instants, à me faire oublier... Je me mettrais à genoux devant votre affection à tous les deux, et je suis trop heureux que vous m'ayez appelé ici.

Le directeur entra et s'arrangea fort de son nouveau pensionnaire; il n'attacha aucune importance à la seule restriction que Charles mit à son engagement. Le jeune artiste avait une telle horreur pour l'hpyocrisie religieuse, qu'il se refusait à jouer *Tartufe*, de la comédie de Molière.

— Le rôle est superbe, dit le directeur, et vous reviendrez sur votre manière de voir: mais rien ne me presse de mettre la

pièce au répertoire, et au surplus mon premier comique vous suppléera, cette fois, volontiers. La *restriction* donc vous est octroyée.

On prétend que la passion du théâtre est plus irrésistible qu'aucune. On cite les plus grands artistes comme s'étant longtemps efforcés de combattre leur inclination. L'opposition la plus tenace de leur famille et leur bon vouloir, leur raison personnelle luttaient en pure perte; il leur fallait succomber, céder à leur destinée, chausser le cothurne ou le brodequin.

Il serait difficile aussi de se faire une idée du plaisir, que goûte un jeune homme de vingt-six ans à jouer ces beaux grands rôles de l'ancien répertoire, avec de vieux comédiens, hommes de métier, intelligents des jeux, des convenances de la scène.

Charles avait la conscience d'avoir fait

son devoir avec la comtesse, et Lucette eut la force de lui écrire une longue lettre de résignation philosophique, quelques heures après sa rentrée chez Laurent; de sorte que le jeune artiste put penser à son début et se remémorer l'esprit, la couleur de ses rôles. Il ne lui fallait qu'être lui-même, de tenue et de diction, pour y être applaudi. Bien disposé, plein de jeunesse et de grâce, fort de l'amitié de Jules, il fut adorable d'aimable et joyeux entrain dans la comédie de Collin-d'Harleville, et les vieux amateurs jurèrent n'avoir jamais vu mettre plus de charme dans le Dorante, de Marivaux. En effet ces rôles ne sont plus les mêmes joués par un homme de cinquante ans. Il faut pouvoir inspirer l'amour pour bien interpréter un amoureux.

Le succès fut très flatteur, et Charles eut la gloire de remplir la salle trois jours de

suite; il eut, mieux que cela, le bonheur de n'avoir pas le temps de penser à ses amours des bords de la Loire.

Il y a maintenant dans les plus petites villes un journal du théâtre; il y en a plusieurs dans les grandes.

Charles, fort occupé de son métier, n'avait nullement pensé à solliciter la bienveillance des Minos de la presse, et il n'allait jamais au café.

Le lendemain de son premier début, l'imberbe rédacteur du *Nain Rose* en rendit compte en style tout doctoral, et découvrît, révéla, mit au jour, comme on dit, les défauts de l'artiste.

Il fit remarquer qu'il ne jouait que de très jeunes rôles, qu'il n'était enfin qu'une manière de fort jeune premier. « Dorlange, des *Châteaux en Espagne* est, disait-il, ce que les comédiens appellent *le pont aux*

âmes : rien de plus facile à dire que ces pâles et vagues rêveries, à peine rimées par le bon Collin-d'Harleville. Ce n'est pas là de la haute comédie, et le fade Dorante, de Marivaux, n'est qu'un mauvais rôle d'amoureux. »

Charles n'eut aucune connaissance de ce premier article.

Le lendemain de son second début, nouveau feuilleton. « Le rôle de Damis, de la comédie de Piron, disait l'aristarque, est encore plus facile que celui des *Châteaux en Espagne*. Les vers en sont tellement sonores que, pour peu que l'acteur ait une dose suffisante de chaleur juvénile, les applaudissements lui sont acquis; mais qu'il ne s'y trompe pas, c'est la verve énergique du poète qui produit son effet, qui entraîne seule le parterre... Et, parlerons-nous de cette autre espèce de marivaudage, inti-

tulée : *le Séducteur Amoureux*, d'un homme de beaucoup d'esprit, de l'auteur de *Ma tante Aurore*, Charles de Longchamps, le secrétaire des commandements de la belle Pauline Borghèse ? C'est ce qu'on appelle de la comédie de genre, et cela ne devrait pas survivre à la nouveauté. Un comédien est coupable de ressusciter pareille mignardise. Autant vaudrait reprendre les vaudevilles de M. Dupaty. C'est gâter, pervertir le goût public. Sans doute le débutant va nous donner, au premier jour, *le Conciliateur ou l'Homme aimable*, de Dumoustier, *Heureusement* et l'*Amant femme de chambre*. Il sera fort bien en femme, car il est réellement joli garçon. Beau mérite pour un premier rôle!... Nous protestons au nom de Molière, au nom de la vieille réputation de notre parterre. »

Charles aperçut son ami Jules, un jour-

nal à la main, criant comme un diable, épanchant sa fureur, son indignation dans les termes les plus vifs, menaçant de briser bras et jambes au libelliste. Il s'approcha à petit bruit et saisit gaîment la feuille.

— Non, s'écria Jules, tu ne liras pas ces infamies, et il arracha le journal à son ami et le déchira en mille pièces.

— Qu'est-ce donc? dit Charles, qu'as-tu?

— Tenez, lisez, mon cher camarade, dit le père noble, vieux comédien instruit et distingué, l'un de ces philosophes péripatéticiens, comme on en rencontre parfois dans les coulisses; lisez, voilà un autre exemplaire de cet échantillon des gentillesses de la presse. Vous êtes en âge d'apprendre et de profiter, et vous ne connaissez pas encore, paraît-il, toutes les douceurs de la carrière.

— Pitié! se dit Charles, après avoir lu.

Ces hommes-là sont-ils donc les mêmes partout, aussi bien pour les arts, pour les frivolités du théâtre, que pour le sérieux et la science des gens de loi! J'avais oublié mon journaliste de R..., qui m'a, à bien dire, exclu de la magistrature; il est singulier que ce soit dans les coulisses de Bordeaux qu'on vienne me le rappeler. Celui-ci va-t-il aussi me mettre en fuite? C'est dommage : je me plais avec cet excellent Jules, cet ami si cher et si dévoué.

— Eh bien! reprit le père noble, comprenez-vous que c'est une manière honnête, si l'on veut, de vous inviter à vous abonner? Chacun a la prétention de vouloir vivre, fût-ce aux dépens d'autrui, et ce petit goujat s'est créé ce que l'on appelle une position : nous lui devons, selon lui, chacun cinq francs par mois. A ce prix, nous serons tous dignes de la Comédie-Française, et il

nous découvrira des mérites dont nous ne nous doutons pas nous-mêmes... Tous les camarades, je dis : *tous* ont fléchi, et je vous engage à faire comme eux. Moi seul ai tenu bon, en vrai romain, parce que je touche à la fin de ma carrière, et que je songe uniquement à assurer le pain de mes derniers jours. Il n'y a pas d'infamies que ce misérable ne vomisse de moi, lors même que je ne joue pas; tout lui est prétexte; je ne saurais lui échapper. J'ai la folie de vouloir lire cela, et d'ailleurs les camarades me l'envoient au besoin. J'en souffre affreusement, je vous l'accorde, j'en ai versé des larmes, mais mes cent quatre-vingt francss par mois ne me permettent pas de sacrifier à l'amour-propre. Il me faut dévorer l'outrage. A votre âge, j'agirais autrement : ce journal va dans toutes nos grandes villes, et il peut vous faire un mal infini. Ses pareils et lui s'en-

tendent, se répètent, se reproduisent... Ne pensez pas surtout à une vengeance personnelle. On n'acceptera pas votre cartel, on vous dénoncera pour le moindre emportement, et vous serez exposé à mille chagrins, car tous les journalistes se soutiennent si bien réciproquement qu'ils sont une puissance, une puissance essentiellement malfaisante. On méprise la presse, et on la redoute, on y sacrifie. Abonnez-vous, mon cher.

Charles fit lui-même le Romain et ne s'abonna pas. Quelle fut cependant sa surprise, le *Nain Rose* se prit à lui trouver du talent. Les camarades en riaient et le plaisantaient. Il protestait de très bonne foi. Il sut plus tard que Florestine avait pris un abonnement en son nom.

Il joua le *Misanthrope*, *Hernani*, *Ruy-Blas*, *Marion Delorme*, et se consola, autant que

possible, en disant de beaux vers, de ne pas chanter le grand répertoire de l'Opéra, qu'il étudiait à ses moments de loisir, voulant, à la plus prochaine occasion, s'essayer dans la *Favorite*, *Lucie*, *les Huguenots*, *Robert*, qu'il savait déjà. Il était de toutes les soirées de musique.

Il avait cessé de penser au *Nain Rose*, du jour où il y avait lu son éloge ; ces conversions à prix d'argent sont pitoyables et la honte de la presse.

Florestine avait négligé, oublié de le réabonner.

Ces petits journaux sont à l'affût des nouvelles de coulisses, et l'aimable *Nain* sut le refus de Charles de jouer Tartufe. Il saisit ce texte et se prit à le traiter comme à ses débuts, se flattant d'avoir prédit dès-lors qu'il était au dessous des grands rôles de son répertoire.

Trois ou quatre articles dans ce sens avaient paru lorsqu'on afficha l'œuvre de Molière, et Charles était dans une ignorance profonde, sans le moindre soupçon que le journaliste eût pu ameuter une cabale contre lui, sous prétexte qu'il était injurieux pour la dignité du théâtre de Bordeaux que le rôle de Tartuffe fut le partage de l'acteur qui jouait Scapin et Sganarelle.

Le premier comique était aussi le régisseur, chargé de la mission difficile de parler au public. Il eut la délicatesse de ne compromettre Charles en rien et de traiter la question seulement en droit : il prétendit que Tartufe lui appartenait en vertu des règlements de la comédie française, qui faisaient loi en matière semblable. Il cita, entr'autres comiques, Cartigny, qui avait constamment joué le rôle, au temps de ma-

demoiselle Mars, après la retraite de Fleury, qui n'en avait été chargé, lui, qu'en vertu du privilége de son immense talent. Il invoqua mille autorités toutes puissantes. Peine perdue : l'honneur du parterre bordelais était, disait-on, en jeu. Défense au premier comique de se montrer dans ce rôle; injonction à Charles de le jouer sous huitaine ; refus de celui-ci, son engagement à la main; résiliation forcée de cet engagement.

— Je vous avais prévenu que mieux valait vous abonner, lui dit le père noble à son départ. Jeune homme, vous n'êtes pas de force; dans la carrière que vous suivez, il faut sacrifier non seulement au bonheur, mais à la tranquillité. Vous vous détournez de votre route pour éviter la morsure d'un serpent, c'est prudence et non lâcheté. Fermez la bouche au libelliste,

en lui jetant de la pâture pour l'empêcher d'épancher son venin.

— Je vous en demande pardon, mon honorable camarade, répondit Charles, en lui citant deux vers du *Philinte*, de Fabre :

« Je n'accepterai point le reproche accablant
» D'avoir encouragé le vice en le payant. »

— Il a raison, dit Jules, et je me charge de punir le petit drôle, à première rencontre... Tout cela n'est pas supportable : il faudrait faire incessamment des bassesses pour vivre en paix, et je me retire en Dauphiné, aussitôt que Florestine y consentira.

— Je ne sais, dit Florestine, je ne suis

fixée sur rien ; cependant, me semble-t-il,

« Le diable était plus vieux quand il se fit ermite. »

Attendons. »

XX

« Préservez-moi de voir l'été sans fleurs vermeilles,
» La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
» La maison sans enfants. »

(Victor Hugo.)

Ces nouvelles bourasques de la vie artistique avaient fortifié ce que Charles appelait sa philosophie, ainsi que le soldat devient plus intrépide en faisant la guerre.

— Je dois maintenant, se dit-il, pouvoir, non pas lutter, mais me défendre à toute extrémité contre la comtesse, sans doute arrivée à Nice. Que ce soit faiblesse de cœur ou inquiétude de conscience timorée, je crois devoir beaucoup à Émilie. Il y a là un tiers intéressant... Et puis Mathilde.. comment madame de Luciennes a-t-elle pu se confier à sa nièce ! Quelle humiliation,

selon moi!.. ces grandes dames ont une manière de faire particulière. Se sont-elles donc nécessaires ? Si madame de Norvil m'avait encore aimé, la comtesse s'en serait faite une ennemie mortelle... Il est bien constant que Mathilde me voit en complète indifférence... Les habiles du monde prétendent lire dans le cœur humain : j'y renonce pour ma part.

Charles rencontra ces dames partant d'Antibes dans la voiture publique, avec une seule femme de chambre attachée depuis longtemps à leur famille et dévouée jusqu'à l'excès. Elles s'effrayaient de leur isolement en entrant en Piémont, et madame de Luciennes témoigna quelque joie de revoir son amant.

— Allons, lui dit-elle, vous avez compris vos obligations, et je vous en tiendrai compte. Qui sait si je ne vous épouserai pas

dans une dixaine d'années. Que le roi légitime remonte au trône de ses pères, mon crédit sera grand, et je pourrai rendre votre nom ce que je le voudrai. Jusque-là comprenez bien nos positions réciproques, et vous serez content de moi.... Savez-vous que j'ai manqué de présence d'esprit, que j'ai vraiment perdu la tête dans ma première surprise, dans ma juste douleur ? Je ne devais rien vous dire, non plus qu'à ma nièce elle-même. Une femme comme moi doit tenir, quoiqu'il en soit, son amant à ses pieds.

Charles s'inclina en signe d'assentiment et se montra tendre et empressé. Il ne lui vint pas même à la pensée de se venger cruellement de la comtesse, en faisant sa cour à Mathilde. Il eut la délicatesse d'éviter tout tête à tête avec madame de Norvil, lorsque madame de Luciennes portait l'orgueil jusqu'à ne pas redouter une

rivale dans une jeune femme très belle.

Il avait beaucoup appris, beaucoup retenu de ses longues causeries avec M. de Saint-Aubin. Le marquis faisait partie de toutes les institutions de bienfaisance à Nantes, et il en était une, philantropique, protectrice par merveille des orphelins, dont il avait adopté toutes les idées, tous les principes. M. de Saint-Aubin était pour lui le type de l'homme excellent, et, à son exemple, Charles ne voyait rien de sacré, comme le pauvre enfant déshérité à sa naissance d'une position sociale régulière. Tout pour cet enfant, s'était dit Charles, avant même les aveux de madame de Luciennes, et ces aveux, qui pouvaient changer, empoisonner sa vie, en raison du détestable caractère de la comtesse, en étaient venus à dominer, absorber ses pensées; ils l'avaient distrait de la perte de Lucette, si adorable

par la sincérité, la simplicité de son amour. De là l'offre d'épouser madame de Luciennes : il avait espéré désarmer l'aristocratie à force de douceur, et en lui faisant toutes concessions de fortune. Pour la première fois, il regrettait de n'être pas riche.

Il n'osa pas même plus tard traiter la question d'argent, sur un mot désobligeant de la comtesse, au sujet de ce qu'elle nommait les spéculations matrimoniales.

Charles s'éloignait parfois furieux, désespéré; il voulait partir, et toujours la pensée de son enfant le retenait.

La comtesse lisait dans le silence que son amant s'imposait ; elle voyait ses souffrances, sans rien changer à ses résolutions personnelles. Une idée fixe de famille dominait dans son cœur et y faisait taire toute raison, tout amour encore plus. Elle ado-

rait son enfant à elle, ou à sa nièce, de sang noble comme elle-même.

Mathilde succombait à la douleur de n'être pas mère, et madame de Luciennes voulait lui donner un héritier.

La comtesse craignait d'être troublée dans sa tendresse, par son amant si timide qu'il fût, et elle s'était mise en rapport avec un vieux légiste, l'oracle des droits équivoques dans le pays.

Charles entendit quelques mots de la consultation et refusa de se trouver avec le praticien. Plus jurisconsulte, s'il n'était aussi retors, il savait très bien n'avoir aucun droit légal à faire valoir, et toute renonciation de sa part n'eut été, selon lui, que déshonorante.

Le mois de mai touchait à sa fin, et Charles voyait arriver avec bonheur l'é-

poque de l'événement qui les avait tous amenés à Nice.

Il était préoccupé du passage, annoncé pour le jour même, de son ami Guébin, qui conduisait aux eaux de Pise un client de son oncle, auquel celui-ci portait un vif intérêt.

Il allait déjeûner avec ces dames près du lit de madame de Luciennes, souffrante, en proie à une extrême agitation nerveuse.

La comtesse, plus impérieuse que jamais, et comme éclatant tout à coup, s'écria que M. de Surval aurait à copier et à lui remettre dans une heure, un écrit qu'elle lui présenta, et dont la rédaction fixait leurs droits réciproques.

— Je n'en ferai rien : cela est parfaitement inutile ; n'insistez pas, Emilie, dit-il en quittant la table. De grâce, ménagez-vous,

évitez des scènes fâcheuses, très dangereuses aujourd'hui. Je me retire, dans la crainte que ma présence ne vous irrite.

Il laissa en effet le déjeûner et gagna son appartement. La femme de chambre si dévouée lui apporta un guéridon très confortablement couvert, lui disant que la comtesse ne voulait nullement le condamner à la diète.

— C'est fort obligeant, je l'en remercie, dit-il à la caméristе.

Il marchait à grands pas dans sa chambre, se dépitant, pestant contre les difficultés de sa position, attendant son ami avec impatience.

Rien n'est tel que les émotions pour précipiter la digestion ou exciter l'appétit. Charles se mit machinalement à table, et mangea beaucoup.

Bientôt il éprouva des pesanteurs de tête et une prostration de tous les membres.

— Eh ! qu'ai-je donc ? se dit-il. Me voilà aussi impotent de corps que d'esprit. Suis-je devenu gourmand ? Je souffre. »

Le docteur entra dans le moment, toujours bruyant, joyeux. Il serra Charles dans ses bras avec la chaleur de la plus tendre amitié.

— J'avais vraiment besoin de te revoir, de te retrouver, mon cher et bon camarade, dit-il à Charles. Je me suis trompé en te quittant à Ancenis, je devais continuer avec toi notre caravane dramatique. Je suis allé chez mon oncle à Montpellier, et, la médecine lui semblant toujours la plus belle science du monde, il m'a mis sur les bras un vieil Anglais fort riche, que j'espère guérir par ma gaîté, beaucoup plus que par les bains de Pise... Tu devrais venir avec nous pour

me servir d'interprète ; mon malade parle à peine français, et je le traite un peu à vue de pays.... Mais ta main est brûlante, ton pouls est exorbitant... te voilà pris d'affreux vomissements...

Guébin, avec sa vivacité accoutumée, mit Charles sur son lit.

Un domestique venait pour emporter le guéridon.

— Vîte, vîte, lui dit le docteur, montez ici tout ce qu'il y a à l'office de lait, d'huile, de corps gras quelconques.... Malheureux, t'es-tu empoisonné ? Tiens, tiens, bois tout ce pot de lait, et attends-moi une minute : j'ai aperçu une officine de pharmacien au rez-de-chaussée de la maison... Efforce-toi de rejeter tout ce que tu pourras. Je reviens à l'instant.

Peu après, il remontait avec un contre-poison tout puissant, une nouvelle dé-

couverte due à la science profonde de son oncle.

Le pouls de Charles revenait à l'état normal.

Le premier usage que celui-ci fit de ses forces fut de faire disparaître toute trace de la crise affreuse qu'il venait de subir.

— Dois-je laisser exécuter les ordres que tu donnes là ? dit le docteur en grand émoi, occupé d'étudier sur le visage de son ami si tout danger était passé.

— Il le faudra, parbleu bien, répondit Charles, pouvant à peine parler. Guéris-moi, si tu peux : le surplus ne te regarde pas. Tu m'es sans doute le *Deus ex machinâ*, tu arrives toujours à propos ; mais tu t'informes trop, et cela t'enlève ton mérite... Qu'entends-je ! Je reconnais la voix... C'est une crise d'une autre espèce. Cours à l'extrémité du corridor à droite, au premier étage.

Agis, cette fois, sans t'informer, sans récriminer surtout... Va donc.

Charles occupait, avec la comtesse et Mathilde, une vaste maison, sauf le rez-de-chaussée, dans le faubourg de Gênes.

Madame de Luciennes, plus ou moins responsable de l'accident tel quel que venait d'éprouver de Surval, n'avait pu y être insensible, et ses anxiétés étaient grandes. Elles précipitèrent la naissance de son enfant.

Guébin accourut à temps pour parer à un immense danger; il eut besoin de son habileté infinie, et fit preuve d'autant de savoir que de présence d'esprit. Mathilde et les domestiques avaient perdu la tête; il pensa et para à tout.

Il avait reconnu dès l'abord la comtesse et la jeune femme pour les avoir vues à Poitiers, à Nantes même. Il se rappela les

demi-confidences de son ami, les avis qu'il lui avait demandés, et se jeta dans des conjectures à perte de vue. Sa main habile et sûre agissait, abstraction faite de ses pensées.

Au plus fort du travail de la comtesse, le docteur se trouva jeter les yeux sur la femme de chambre. La physionomie de cette mégère lui déplut.

— Éloignez-vous, lui dit-il sévèrement : vous m'êtes inutile et fâcheuse ici. Allez savoir des nouvelles de Charles ; ne m'en rapportez pas de mauvaises, et surtout ne lui donnez pas même un verre d'eau ; autrement je vous fais pendre...

La vieille était immobile et terrifiée.

— J'y vais, moi, dit Mathilde, et je reviens à l'instant vous rendre compte ; mais, au nom de Dieu, sauvez ma tante.

— Allez, reprit Guébin, je réponds de tout, aux lieux où je suis.

Mathilde, très inquiète de l'état de la comtesse, et ignorante du danger que Charles venait de courir, s'étonnait qu'il ne fût pas près d'elle; elle crut que le docteur ne faisait que s'informer de son ami, et elle alla à la chambre de l'artiste, ne croyant pas l'y trouver.

Charles était toujours sur son lit, extrêmement faible.

— Qu'y a-t-il donc? lui dit Mathilde.

— Rien, lui répondit-il... un dérangement d'estomac, sans doute; mais la comtesse?... Il ne faudrait pas la quitter... J'entends d'ici ses cris... Elle souffre donc beaucoup!... Ah! dites-lui que je lui pardonne...

Mathilde, sans chercher le sens de paroles qui l'étonnaient, et, absorbée avant tout

par le danger de sa tante, retournait près de la comtesse.

— Charles est bien, dit-elle au docteur.

— Tenez, ma jeune dame, lui répondit Guébin, avec un délicieux accent : prenez, acceptez ce bel enfant, en retour de la bonne nouvelle.

Le docteur lui présentait le nouveau-né, sans adresser un mot amical ou bienveillant à madame de Luciennes.

Mathilde, au contraire, dans une émotion inexprimable, allait de l'enfant à sa tante, de qui les cris, les atroces souffrances commençaient à se calmer.

L'on était allé chercher le chirurgien de Nice, à qui la comtesse avait donné sa confiance; on ne l'avait pas rencontré, il n'arrivait que deux heures après l'instant où ses soins avaient été nécessaires.

— Soyez le bienvenu, docteur, lui dit

Guébin : j'avais hâte de vous céder la place. Je retourne à mon ami, qui doit avoir encore besoin de mes soins, tant il a été rudement travaillé d'une crise, dont je ne veux pas savoir la cause. *Il* y a ainsi dans la vie mille choses inexplicables et que les prêtres de la science ne doivent pas chercher à approfondir... A vous, confrère, et que la lumière ne vous brûle non plus que personne.

Guébin était indigné contre la comtesse, qui, dans le paroxisme de la souffrance, avait laissé échapper des mots sans suite, qui ne permettaient pas de douter qu'elle eût connaissance de ce que Charles appelait son *accident*.

— J'ai eu la velléité de la tuer, se disait le docteur; mais il est rigoureusement possible que cette servante à mauvaise figure ait agi spontanément, quoique dans l'esprit

de sa maîtresse, pour lui être agréable. Ces femmes-là ont les mœurs fortes : la toxicologie est de tous les pays. Charles n'est pas à leur hauteur... Il faut qu'il me conte cette histoire; moi aussi, je veux, je dois apprendre... Eh bien, dit-il à son ami en lui prenant le bras, te voilà, parbleu! aussi calme que si tu n'avais pas été empoisonné, il y a quatre heures. Je suis arrivé à propos. Un instant perdu, et tu n'existerais plus..... Mais, *gaudia post luctus :* il est né un fort bel enfant, que l'on t'apportera sans doute à voir, les grandes dames ont particulièrement des procédés.

— Un domestique est venu me faire part de l'événement, répondit Charles.

Les deux amis furent interrompus par une visite.

Le chef de la police à Nice avait eu bruit chez le pharmacien de l'état d'anxiété dans

lequel un médecin français était entré à son officine, préparer en hâte un contre-poison pour un malade de la maison même. Il venait s'informer.

La circonstance donna à Charles une force surnaturelle.

— Monsieur, dit-il à l'inspecteur, je suis très touché, très reconnaissant de votre zèle. Vous justifiez parfaitement ce qu'on m'avait dit de la manière, dont la police s'exerce dans les Etats de Sa Majesté sarde; mais ici, à mon égard, il n'y a ni crime ni délit. J'ai voulu sottement me traiter, me purger, pardonnez-moi l'expression, sans ordonnance de médecin, et j'ai mal dosé le remède... De là quelques nausées. Mon ami, que vous voyez, survenu dans le moment, et peu expert, quoique membre de la docte Faculté...

Ici Guébin eut peine à se posséder, et ne

put réprimer entièrement un mouvement de la science indignée.

— Mon ami, continua Charles le plus impassiblement du monde, s'est inquiété à tort, et m'a préparé un réactif, dont je n'ai pris fort heureusement qu'une cuillerée, qui toutefois m'a fait beaucoup de mal. C'est donc le remède lui seul qui est répréhensible, et si jamais le cher docteur s'établit à Nice, je vous engage à vous tenir en garde contre ses méprises : il pourrait bien vous traiter d'une indigestion à coups de sulfate de fer, et prendre l'effet d'un purgatif pour celui de l'arsenic ou de tout autre minéral... Il vous avouera lui-même qu'il a plus étudié la musique que la médecine, et qu'il chante Geronimo, du *Matrimonio*, de Cimarosa, infiniment mieux qu'il ne soigne ou gouverne ses meilleurs amis.

Guébin avait trop d'esprit pour se fâcher,

et il éclata de rire au panégyrique que Charles faisait de son savoir médical.

— Excusez-moi, messieurs, dit l'homme de la loi ; je vois avec plaisir que le prétendu empoisonné ne souffre que du fait de la musique ou du musicien, et je ne m'adresserai pas, en cas semblable, à un mélomane.

— La justice a la fantaisie de se mêler des faits les plus intimes, dit Charles, aussitôt la sortie du commissaire. Il y a quatre ans, elle faillit faire un voleur de notre ami Jules, arrivé mal à propos à un rendez-vous d'amour; et ici, sans respect pour la noblesse, elle irait scruter les actions, les pensées mêmes d'une belle dame. Ah! ce ne sera pas de mon assentiment, et je prie mon ami le docteur de me laisser mourir en paix, s'il se gendarme aussi facilement contre l'effervescence féminine. Je croyais que les mé-

decins se faisaient un devoir de tenir leur langue non moins que les confesseurs.

— Les avocats tiennent fort mal la leur en ce moment, et gare les suites de leur intempérance.

— Tu t'obstines, mon ami, à te méprendre sur le purgatif, et tu traites le jalap...

— Assaisonné de morphine..... mais mon vieil Anglais va me croire perdu....

— Laisse-moi faire venir une voiture. Je déménage et m'installe à ton hôtel. Il faut que tu restes quelques jours à Nice pour m'aider à recouvrer entièrement mes forces; je suis engagé à Toulouse pour le dix juin. Je renonce à la douce commensalité. Le régime du jalap, plus ou moins édulcoré, comme tu dis, ne me vaudrait rien, s'il était continu, et je livre le cher enfant à l'amour par trop exclusif de la comtesse.

Puisse son origine roturière ne pas lui nuire auprès de sa noble mère. J'attends beaucoup de Mathilde à cet égard : son aristocratie n'est pas aussi revèche, aussi collet-monté, quoi qu'elle s'entende merveilleusement avec sa tante. C'est affaire de famille, de succession : madame de Luciennes est puissamment riche, et mon fils peut être appelé à de hautes destinées, si sa mère ne complique pas sa position en voulant la régulariser. Si elle se fait quelque folle querelle avec la justice, je plaiderai son procès à ma rentrée au barreau ; mon éloquence est acquise à tous les malheureux.

— Bon ! la dame n'est pas sotte : tu m'as dit quelque chose de ses principes libéraux à Nantes, et je désirais la connaître. J'en étais presqu'amoureux sur parole. Ta facilité peut être rationnelle à son sujet. Oui, Juvénal l'a dit : *Fortunæ veniam dæmus...*

Allons, fais tes malles et déménage : sinon tu seras peu en voix pour chanter les grands et forts ténors à Toulouse. Tu es bien heureux de continuer la vie artistique : ton oncle est le meilleur et le plus sage des hommes, et tu ne seras pas moins sage que lui à trente ans, madame de Luciennes et ses pareilles aidant. Il faudra que je m'informe de l'honorable M. de Surval, dans lequel de ses livres de philosophie il a découvert le système d'éducation qu'il te fait suivre. J'en publierai une nouvelle édition dans l'intérêt de la jeunesse.

Mathilde, heureuse, joyeuse, vint bientôt vers Charles, lui présentant le nouveau-né.

— L'adoptez-vous ? lui dit l'artiste.

— Oh ! du fond du cœur et de mon honneur.

— Eh bien ! je vous le donne, à vous,

Mathilde, qui m'avez aimé, et je m'engage, d'honneur aussi, à m'abstenir de toute réclamation. Seulement, si vous changiez d'avis, de sentiments, vous, M. de Norvil ou même madame de Luciennes, vous me promettez de m'en instruire chez M. de Surval, à Grenoble.

— Je m'y engage.

— C'est à vous, à vous seule que je le donne, Mathilde, comprenez-moi bien, et vous ne pouvez manquer de sentir la force du sacrifice. Je ne dois rien de semblable à la comtesse, et je me refuse à la revoir. Je quitte à l'instant cette maison, et Nice aussitôt que mes forces me le permettront.

— Il est impossible que vous nous laissiez ainsi !...

— Madame de Luciennes n'a-t-elle pas

sa précieuse femme de chambre ? Adieu, Mathilde.

Il avait hâte de s'éloigner, et cependant il resta encore deux jours à Nice, et retourna voir Mathilde et son enfant. Il ne pouvait parler d'autre chose à Guébin, il s'inquiétait de s'en séparer.

— Eh ! parbleu, lui dit le docteur, il n'est pas de conscience, qui ne se complique ou torture ainsi en avançant dans la vie. Je ne sais comment font les prêtres pour se retrouver dans ce dédale, pour distinguer les faiblesses ou les folies des crimes. Leur mission est solennelle et divine par excellence, au point que je me mettrais volontiers à genoux devant chaque ecclésiastique que je rencontre. Oui, l'homme qui peut calmer tant de douleurs ou de remords, qui peut absoudre et pardonner, est bien le représentant, le ministre de Dieu sur la terre,

et je suis le plus fervent catholique de la chrétienté. Si tu avais au moins mon âge, nous traiterions ce sujet à fond, et tu serais émerveillé de ma science et de ma foi. Ma marotte actuelle est d'en parler, et j'en entretiens mon anglican, qui, dans son intolérance et ne me comprenant pas le plus souvent, croit que je veux le convertir et se met dans d'affreuses colères. Son médecin pourrait bien le faire mourir d'un coup de sang... L'essentiel, mon ami, ajouta Guébin, à son départ, est que tu es très jeune. A ton arrivée à Toulouse, tu retrouveras Jules et Florestine, bons jeunes gens, étourdis et loyaux comme toi, qui te distrairont, sans compter quelque charmante mouche féminine, qui volera de travers à ton encontre, et dont l'amour, plus ou moins légitime, te distraira de l'amour paternel, dont la bosse se montre saillante sur ton chef... T'ai-je dit

que ma cousine, madame Jurey, m'attendait à Pise ?... *Milord* la connaît et veut l'épouser à mon défaut. Je devrais philosophiquement le tuer pour l'empêcher de faire cette sottise.

XXI

« Quoi ! vous m'abandonnâtes, et vous êtes ma mère !
» Je ne vous connais plus : dans ma juste colère,
» La haine de mon cœur va remplacer l'amour ;
» Je maudis la marâtre à qui je dus le jour. »

Charles devait à la bonté parfaite de M. de Saint-Aubin d'échanger de longues lettres avec lui, et le marquis lui en adressa une à Toulouse qui lui remua fort le cœur, en raison de quelque analogie avec sa préoccupation.

L'honorable gentilhomme craignait, disait-il, de s'être aliéné l'estime de Charles, en lui racontant la mort d'Elda, et plus encore en le rendant témoin de son duel avec l'officier amant de Louise. Il voulait se réhabiliter en lui apprenant les merveilles d'in-

telligence philantropique qu'il venait de couronner dans un voyage à Paris.

Déjà à Nantes le marquis avait entretenu le jeune artiste d'une association, prise dans l'élite de la société et formée pour compléter l'œuvre divine de Saint-Vincent-de-Paul, en patronant chaque orpheline, à sa sortie, à l'âge de douze ans, de la maison où elle a été élevée.

Hélas! on condamne à mort pour infanticide, et nulle peine n'est infligée à celle qui abandonne son enfant, qui le dépose à l'hospice, qui fait abnégation de ses devoirs de mère, qui le livre à tous les funestes hasards d'une existence de tristesse, d'isolement, d'absence complète d'affection.

La fille-mère est déshonorée : de là la nécessité de cacher sa faute, son crime. C'est tout au moins une question de pain... Elle tue physiquement ou moralement. On

la punit si, dans un moment de fièvre, elle tranche la vie qu'elle venait de donner; mais elle peut impunément laisser aux soins de la charité publique la faible créature, qui certainement aurait refusé de naître aux conditions que lui imposent sa mère et la société.

L'ange de bonté, fondateur des hospices pour les enfants trouvés, doit verser des larmes de sang, si du haut du ciel, il voit ces établissements sans amélioration aucune après deux siècles.

Dans quelques villes on supprime les *tours;* dans d'autres on change les enfants de département, on les envoie au loin, on multiplie les difficultés pour les parents qui voudraient en venir à reconnaître ces infortunés.

On cherche l'économie ; on y vise uniquement, abstraction faite d'humanité. Un

enfant abandonné n'est pas un homme, mais une *chose ;* et cependant on disait, on dit encore dans quelques localités : *les fils de la patrie.* Ah ! la patrie n'est qu'une marâtre pour eux !

En avril 1830, on déposait dans le tour de l'hospice de Nantes une toute petite fille, enveloppée de langes très propres et d'une certaine élégance : quelques restes de dentelles entouraient ses mains, et elle avait au bras gauche une marque faite avec une espèce de poinçon.

L'amour avait sans doute, comme on dit, passé par là, et l'amour malheureux espérait peut-être de meilleurs jours.

Il y avait dans une sorte de distinction de l'enfant et de son trousseau, dans l'empreinte au bras surtout, comme une lueur d'avenir, de retour au bonheur de la famille. Il n'en faut pas plus, fort souvent, pour sou-

tenir toute une existence, pour lui présenter un but auquel elle s'efforce souvent en vain d'atteindre sans cesser d'y aspirer.

Bientôt l'enfant était dépouillé de ces suprêmes indices de la tendresse maternelle, et on l'enregistrait sous le nom polonais de Marguerite Lecinska.

C'est encore une des conditions sociales de ces êtres malheureux. Il n'est pas permis de leur donner un nom ordinaire, commun, mais bien un nom étranger, ou bizarre parfois jusqu'à l'absurde. Ils sont proscrits, on les traite en parias; ils doivent ne ressembler en rien au monde *régulier*.

Une femme de la campagne, une nourrice de profession, emportait Marguerite dans son bouge, où déjà six autres infortunés végétaient à la grâce de Dieu.

La vie est tenace à son aurore. L'enfant *pousse*, si on peut le dire, comme la plante

dans le fumier. Dieu a voulu que chaque être accomplît ainsi sa destinée, ne fût-elle que d'humiliations, de misères et de souffrances. La religion enseigne que notre passage sur la terre n'est qu'une épreuve suivie d'une éternelle félicité ; pauvres êtres abandonnés, espérez beaucoup de la justice du ciel!

C'est un métier contre nature que celui de ces nourrices, au prix de quelques centimes par jour. Ce ne saurait être une question d'intérêt, car le salaire est trop minime, et toutefois, en tous pays, les hospices n'ont qu'à choisir entre les femmes, qui se présentent en grand nombre. Cherchent-elles des émotions? Ce qui ressemble à la maternité a-t-il un charme pour elles?

Les enfants leur donnent, en effet, le nom de mère, tant ce nom si doux est dans la nature, dans le cœur, et tous les infortunés

élevés dans la même maison, dans la même misère se traitent de frères, de sœurs pendant toute la vie, et s'en portent réciproquement les sentiments. Jamais ils ne se marient entre eux, jamais ils ne s'aiment d'amour : mieux que cela, ils sont frères.

Marguerite sembla souffrir plus qu'aucun de l'indigence commune. Ses petits instincts se révoltaient contre les haillons et l'absence de la propreté désirable. A peine faisait-elle quelques pas en s'appuyant aux meubles, qu'elle sortait dans le jardin, dans la rue du village, ne rentrant qu'à contre-cœur, cherchant à s'éloigner, au contraire, comme s'efforçant de retrouver une meilleure position perdue.

Elle était frêle, chétive, mais tout aimable. Son beau petit cou blanc ne pouvait brunir au soleil, ses longs cheveux blonds le garantissaient.

L'honorable maire de la commune, ancien soldat de la garde impériale, vieillard à noble visage, la rencontrait dans l'avenue de son château, l'y emmenait, la comblait de caresses et de petits présents, lui donnait à manger.

Marguerite dévorait le bon pain sec, et emportait à ses frères tout ce qui était régal, friandise pour de pauvres enfants.

Courant aux environs, elle avait découvert une bonne maison, à une lieue de son village. D'heureux enfants, adorés de leurs parents, y jouaient dans de beaux jardins. Marguerite s'en approchait timidement, et était accueillie, admise à jouer avec eux. Le premier âge est facile, la pauvreté n'est pas toujours repoussante, et parfois la mère de famille retint l'orpheline à coucher au château.

Elle menait une vie errante, libre, indé-

pendante, à la manière des oiseaux. Elle apprit à grand'peine à remplir ses devoirs religieux, mais elle était parfaite de cœur, et protégeait contre tous ses jeunes frères et sœurs.

Elle était encore fort petite, mais fraîche et mignonne, lorsque les réglements voulurent qu'on la ramenât à l'hospice, et bientôt son tour vint d'être placée, ainsi qu'il en est, quand on va demander une de ces malheureuses jeunes filles pour être domestique ou bonne d'enfants.

C'est alors que commence le patronage de cette association d'hommes bienfaisants dont faisait partie M. de Saint-Aubin. Ces messieurs sont appelés selon leur ordre d'inscription ou d'entrée dans la société.

Le sort donnait Marguerite pour pupille à l'ami de Charles.

— Prenez garde, lui dit un vieux mon-

sieur, qui était loin d'avoir le cœur du digne marquis, prenez garde! ces enfants, privés des enseignements de la famille, sont étourdis, inconstants dans leurs goûts, indifférents, ingrats, paresseux plus qu'aucuns.

— Ce sont là des banalités, répondit l'honorable gentilhomme. Pourquoi ces infortunés seraient-ils exceptionnellement méchants? Je n'accepte jamais une obligation sans y avoir pensé, et celle-ci me plaît par excellence : notre saint patron m'inspirera, au surplus. Le riche doit beaucoup au malheureux s'il veut s'acquitter envers la bonté de Dieu.

M. de Saint-Aubin était, pour la première fois, en présence de Marguerite et d'une jeune mère de famille, de la classe moyenne, qui s'offrait à la prendre pour bonne.

— Madame réunit les conditions voulues?

dit au tuteur la sœur chargée de cette spécialité.

Le marquis fixa d'abord Marguerite et la trouva grâcieuse, bien faite, distinguée surtout. Ses yeux étaient particulièrement intelligents. La jeune dame ne lui inspira, au contraire, aucune sympathie, loin de là.

— Ma petite Marguerite, dit-il avec un accent parfait de douceur, je dois chercher votre intérêt, et mon bon vouloir est grand. Aidez-moi. Voulez-vous entrer au service de madame? aurez-vous des soins suffisants de ses enfants? Préféreriez-vous une autre position?

— Je ne sais pas; c'est vous qui êtes le maître, répondit gauchement Marguerite intimidée.

M. de Saint-Aubin jetait un coup d'œil sur la jeune dame, qui s'impatientait de ce

qu'elle appelait une hésitation humiliante, et se retirait mécontente.

— Mais... dit la sœur.

— Pardon, ma sœur, reprit le marquis; vous savez que mes collègues attachent une extrême importance à leur responsabilité; je fais comme eux, et j'allais refuser Marguerite à cette dame... Mon enfant, dit-il en se tournant vers sa pupille, ayez confiance en moi : j'ai juré à Dieu de tenir vos intérêts. Il est juste et rationnel que vous ayez un ami. Vous ne sauriez être fatalement déshéritée de tout ce qu'il y a de meilleur dans la vie, d'une sainte et tutélaire affection. J'ai promis de vous aimer; tâchez de m'aimer moi-même, si vous éprouvez que je le mérite... Dites-moi quel est l'état qui vous convient le plus ou vous déplaît le moins; car il vous en faut un : le travail est un besoin et un bonheur. Vous cousiez, paraît-il,

à mon arrivée, et vous avez une bonne apparence de santé. Voulez-vous être lingère? J'en connais une qui me semble devoir être une supportable maîtresse, et elle vous prendra sans doute volontiers chez elle en apprentissage.

— Je le veux bien, répondit Marguerite.

— Bravo! Je vais tout régler, et venir vous chercher avec votre nouvelle patronne. Ayez bon espoir; regardez ce beau ciel: Dieu veille de là sur les orphelins, ce sont les enfants de son amour...

Cela n'est pas douteux, il y a bonheur infini à faire le bien, et bonheur immédiat, pur de toute appréhension. Riches de la terre, essayez-en. « Qu'il m'en coûte deux ou trois cents francs par an, pour donner un état à cette petite, mon aisance n'en souffrira nullement, et je ne redouterai pas de voir revenir mon tour d'avoir une pupille

de plus, se disait M. de Saint-Aubin en s'éloignant. »

Il régla tout avec la lingère, et se montra généreux autant pour la vieille ouvrière que pour la jeune apprentie. Il avait pour principe que la fin d'une existence consacrée au travail doit être heureuse, afin d'encourager à bien faire.

Marguerite avait quelques bizarreries de caractère, quelques sots préjugés bien fous, une extrême indignation de sa position. M. de Saint-Aubin les combattit de toutes les forces de son affection, de concert avec l'honorable directeur de la conscience de la jeune fille.

Leurs efforts communs furent impuissants contre la peine cuisante que causait à Marguerite ce qu'elle appelait le crime de sa mère. Elle ne concevait pas que celle qui l'avait portée dans son sein eût pu l'a-

bandonner; elle ne le pardonnait pas, et s'épanchait incessamment en termes d'une éloquence naturelle très touchante. Elle répondait de cœur et d'esprit aux raisons banales que lui opposait son tuteur, de manière à lui fermer la bouche. A quinze ans, sachant seulement lire et écrire, Marguerite avait une logique fort élevée et irrésistible sur sa grande préoccupation.

— J'attends toujours ma mère, disait-elle au marquis. Ce doit être une grande dame, je l'ai vue : un sorcier fameux a fait pour moi ce qu'il appelle *le grand jeu*. Il m'a donné des poudres que j'ai jetées, le soir, sur des charbons ardents, et qui ont produit une flamme vive. A peine au lit et ma lumière éteinte, après ma prière quotidienne et fervente à Dieu, j'ai vu ma mère passer devant moi, triste, enveloppée d'un long mantelet de dentelle noire, les bras

croisés, la tête baissée, comme en proie aux remords. Ah! elle se reproche de m'avoir abandonnée, livrée au malheur. Il est impossible que je ne la retrouve pas, elle doit me chercher, s'informer de tous côtés: autrement elle ne serait pas digne de ma tendresse, et je la mépriserais. Chaque voiture dont j'entends le bruit semble devoir s'arrêter à ma porte et me l'amener. Avec quelles délices je la presserais dans mes bras !... Sans doute elle peut être une mendiante en haillons!... Qu'elle se présente cependant, que je la serre sur mon cœur, et je partagerai avec elle, et je travaillerai nuit et jour pour la nourrir... Je l'attends depuis que j'existe, ou du moins depuis que je pense. Qui jamais eut le cœur plus filial! Hier, j'ai subi une heure d'affreux supplice: une jeune fille de seize ans rentrait chez sa mère, son éducation terminée; elles se

comblaient de caresses réciproques ! Ce spectacle m'enivrait et me tuait en même temps. Deux de mes frères de lait ont été *reconnus*. Pourquoi ne me *reconnaîtrait-on* pas aussi, moi ? O mon Dieu, ayez pitié !

M. de Saint-Aubin fut frappé, fortement ému de ces élans de cœur.

— Je crains de ne pas remplir suffisamment mes devoirs envers cet enfant, se dit-il. La voilà ouvrière, gagnant soixante centimes par jour. C'est assez, selon elle, pour ses petits besoins, et un honnête menuisier est sur le point de la demander en mariage. Je peux laisser continuer ma mission par ce brave artisan et lancer ma pupille dans la carrière : Marguerite est dans les conditions ordinaires communes à tous, mais ne lui dois-je pas davantage ? Matériellement, j'ai satisfait à mes obligations : j'ai donné un état, un peu d'instruction,

l'amour du travail ; mon ami, le curé de notre cathédrale, y a joint des principes religieux, solides, bien entendus... Tous les deux nous n'avons rien fait toutefois pour les instincts du cœur de cette petite. C'est d'amour maternel qu'elle rêve, dont elle éprouve le besoin, dont elle nous entretient. Il est échappé au cher ecclésiastique de me dire qu'elle s'accusait d'une espèce de rage, selon son expression, qui la dévore, qui absorbe toutes ses pensées : elle scrute d'un regard avide le visage des femmes qui ont passé trente ans ; elle cherche une ombre de ressemblance ; elle écoute, elle questionne : c'est une idée fixe. Elle me raconte, à moi, les moindres détails, la couleur, l'étoffe des langes qui l'entouraient, quand on la déposa si frêle, quasi mourante à la *maison*, dit-elle ; sans la nommer davantage ; elle me montre incessamment ce signe, cette empreinte qu'elle a

au bras; elle ne tarit pas sur la mention des caresses si vives, si expansives que lui fit une religieuse, morte peu après, à sa rentrée de la nourrice. Cette dame avait cru que l'enfant n'existait plus..... voilà des points de départ, des indices... approfondissons, scrutons. Si je puis contrarier d'indignes parents, quelques collatéraux, je puis aussi réjouir un cœur maternel, froissé, brisé par ce bruit d'un décès. « Fût-elle une mendiante, j'adorerai ma mère! je la nourrirai, je travaillerai pour elle, mon amour doublera mes forces, » m'a dit Marguerite.... ah! cherchons.

Cette religieuse était-elle parente ou amie de la mère de l'orpheline? Sa famille, fort distinguée, mais presqu'éteinte, était originaire du bourg de Coron, aux environs de Saumur, et on lisait en note sur les registres

des hospices, que Marguerite avait été apportée de la *campagne*.

Le marquis apprit de son ami le curé que le desservant de Coron habitait le pays depuis fort longtemps, qu'il était un digne prêtre, tolérant, charitable, connaissant parfaitement la localité. Il prit une lettre de recommandation pour lui et pour deux notables de l'endroit.

Le digne tuteur en était arrivé lui-même à l'idée fixe de Marguerite.

Après quinze ans révolus, il était s'informant dans un bourg de ce qu'on appelle la chronique.

Les deux notables ne se rappelaient presque rien. Une nièce de la religieuse de l'hospice de Nantes, mademoiselle de Faulon, mariée au général comte de La Fallière, avait habité le château pendant six ans consécutifs, à l'époque de la conquête d'Alger,

où son mari avait un commandement. Elle l'avait quitté, vendu, au retour du général, et l'on ignorait ce qu'elle était devenue. Le général était mort. Cette dame avait alors au moins quarante ans et n'était pas aimée dans le pays. Elle était dure pour ses domestiques, et après avoir reçu beaucoup de monde, elle avait vécu dans un isolement complet pendant la dernière année de son séjour.

Cette circonstance frappa M. de Saint-Aubin.

Il dînait chez le curé de Coron et le priait de scruter à son tour ses souvenirs. L'honorable ecclésiastique exprimait le regret de ne pouvoir lui fournir le moindre renseignement, la mission du marquis lui semblant chrétienne et morale. Il ne se récriait pas moins fort que Marguerite elle-même sur l'inhumanité de la mère qui abandonne son enfant.

La cuisinière du curé, servant à table, entendit quelque chose de la conversation, et s'y mêla avec la familiarité habituelle à la campagne.

— Messieurs, dit-elle, si vous me permettez de vous dire mon mot, il y a ici M. Loisel, mon ancien maître, le chirurgien, qui pourrait bien vous en apprendre plus qu'aucun sur ce qui vous occupe. Il était le seul à fréquenter encore le château, à la fin du séjour de madame de la Fallière, et je me rappelle qu'à l'époque dont vous parlez, il y passa plusieurs jours, et partit ensuite pour la ville avec la vieille femme de charge de la maison.

— Indices précieux! s'écria le marquis. De grâce, cher curé, conduisez-moi chez M. Loisel. Votre présence l'encouragera à parler, à avoir confiance.

Le chirurgien était âgé, fort circonspect

surtout. Aux premiers mots du sujet qui conduisait chez lui M. de Saint-Aubin, il fut pris d'une émotion extraordinaire; puis s'efforçant de se remettre.

« — Monsieur, monsieur, s'écria-t-il, comprenez-vous bien l'importance de ce que vous me demandez? Il s'agit d'une question d'honneur, de la partie grave et sainte de ma profession. J'en serais indigne s'il m'échappait un mot! Je ne sais rien, je ne dis rien, je me refuse complètement à m'expliquer davantage.

Soit conviction, conscience, simplicité d'esprit, ou crainte de se compromettre, le brave homme se fit muet. Il était tellement impressionné qu'il eut besoin de s'asseoir et faillit se trouver mal.

— Venez, venez, mon cher curé, dit le marquis, il ne m'en faut pas davantage. J'ai appris tout ce que je désirais savoir, et je

n'ai pas besoin de cet honnête homme, pour connaître le surplus : il y a eu accouchement clandestin, par suite de la faute, du crime de l'épouse. Le mari était éloigné depuis quelques années... Obligation de cacher la naissance d'un malheureux enfant... L'amant était infidèle sans doute, et de là, absence totale de cœur chez la dame... Allons, allons, j'essaierai de raviver tout au moins l'amour maternel. Je saurai par la police, à Paris, la résidence actuelle de la noble dame de la Fallière.

— Ma foi ! dit le curé, il y a de la connaissance du cœur humain dans vos raisonnements, et vous êtes un digne tuteur.

En donnant quelques pièces d'or à la domestique pour la remercier, M. de Saint-Aubin la pria de s'efforcer de préciser la date de ses souvenirs.

— Eh ! j'y viens de penser, répondit-elle,

et cela m'est facile pour le mois et l'année, car je partis pour aller à Vihiers, à la noce de ma sœur aînée, pendant l'absence de M. Loisel, en avril 1830...

— O Providence !.. Marguerite a quinze ans accomplis du mois d'avril.

Le marquis versa le reste de sa bourse dans la poche de la cuisinière, en embrassant bien fort la digne fille. Il n'avait jamais été si heureux.

Bientôt de retour à Nantes, il courut vers Marguerite, qu'il trouva travaillant et chantant, comme toujours, des romances d'une poésie plus ou moins régulière, ayant trait à sa position.

— Mon enfant, lui dit-il, il faut venir avec moi à Paris. J'ai l'espoir de vous faire retrouver votre famille, votre mère, tout au moins.

— Prenez garde, mon tuteur, répondit

Marguerite, non moins émue que le vieux chirurgien, prenez garde, ce n'est pas là matière à plaisanterie. J'en mourrais, voyez-vous !

— Je ne saurais plaisanter en effet, et je ne me suis pas, je crois, trop avancé. Mon cœur me dit que je remplirai complètement mon devoir envers vous. Partons pour Paris : j'y ai une vieille cousine, à qui je pourrai vous confier pendant mes démarches préliminaires.

Le digne tuteur apprit sans peine que la comtesse demeurait à la Place-Royale ; il y courut et sollicita l'honneur d'être introduit.

Ce ne fut pas sans difficultés : la grande dame ne sortait que pour aller à sa paroisse, et ne recevait que des amis intimes. Heureusement le nom de M. de

Saint-Aubin ne lui était pas entièrement inconnu.

En franchissant le seuil du salon, le marquis faisait au fond du cœur une invocation au saint patron des orphelins... Il eut le temps de jeter les yeux sur un portrait en pied de la comtesse, et une ressemblance parfaite avec Marguerite vint compléter sa conviction.

— Madame, dit-il, après le salut le plus profond, le plus respectueux, veuillez être assez bonne, pour ne rien prendre en mauvaise part dans la mission que je viens remplir auprès de vous. Loin de moi la pensée de scruter les faits intimes d'une famille, d'une noble maison. Rien, au contraire, ne m'est plus saint et sacré. Mon but unique est de rendre un enfant à sa mère qui le pleure, qui ne peut manquer de l'avoir recherché, et qui aura été trompée dans son amour,

dans son espoir le plus cher, par un déplorable et faux bruit de décès.

—Madame de la Fallière avait déjà perdu beaucoup de la sécheresse, de l'extrême sévérité de son premier aspect. Sa raideur s'adoucissait ; ses yeux, fixés sur le marquis, se mouillaient de larmes.

L'homme honorable continua.

— En avril 1830, une pauvre enfant naquit au château de Coron...

— Qui vous l'a dit, monsieur, s'écria la comtesse éplorée, hors d'elle-même.

— Personne, madame ; toutefois le chirurgien Loisel fut l'accoucheur, et partit bientôt pour la ville avec une vieille femme attachée au service du château. Tous deux portaient la pauvre enfant à l'hospice de Nantes. Je m'empresse d'ajouter que l'orpheline ne semblait pas pour toujours déshéritée de la tendresse de sa mère : on

lui avait fait au bras gauche une empreinte à jamais reconnaissable.

— Mais, monsieur, cette enfant, quelle que soit sa naissance, n'existe plus...

— Le bruit en a couru, par une erreur sur la nature de laquelle j'ai eu le tort de ne pas me fixer. J'ai craint de découvrir un crime. Madame votre tante la religieuse a cru elle-même au décès, et, désabusée trop tard, elle n'a pas eu le temps, paraît-il, de vous en donner connaissance; mais la jeune Marguerite, ma pupille, l'image parlante de ce beau portrait, existe. La Providence a pris soin d'elle, à défaut de sa mère.

— Monsieur, au nom du ciel, écoutez-moi. Je n'ai pu agir autrement.

— Je sais tout, madame. Marguerite est étrangère à M. de la Fallière, et, sans doute son père...

— Son père est un monstre qui m'a per-

due, abandonnée; qui s'est marié sous mes yeux, un mois avant la naissance de sa fille!... Moi, aussitôt la mort du général, j'ai fait des démarches, des recherches; mais, retenue par la crainte de voir découvrir ma faute, je n'ai pu insister, m'assurer du fondement de ce bruit de décès dont ma tante m'avait donné connaissance... Ah! de grâce, monsieur, ne me déshonorez pas; et toutefois que je voie ma fille! Mes bienfaits...

— Vos bienfaits! madame la comtesse, ne lui devez-vous que cela!

— Oui, toute ma fortune. Je me mets à votre entière discrétion.

— C'est de votre amour qu'elle a besoin, qu'elle est avide, après quinze années de misère et d'abandon.

— Eh bien, monsieur, mettez le comble à vos bontés : amenez-moi mon enfant.

En allant chercher Marguerite, le marquis n'éprouvait pas tout le bonheur qu'il s'était promis du succès de ses démarches. « Je suis sans doute un grand logicien, se disait-il; j'ai marché ou conclu de conséquence à conséquence, et je suis arrivé au but. Voilà de la fortune pour Marguerite; mais le cœur de la comtesse est-il aussi maternel que celui de ma pupille est filial? La belle dame s'est arrêtée facilement dans ses recherches, si même elle en a tenté, et sa réputation pourrait bien être en première ligne, dans sa tête tout au moins. »

Marguerite était impatiente du retour de son tuteur, et elle courut au-devant de lui.

— J'ai vu votre mère, mon enfant, lui dit M. de Saint-Aubin, et je viens vous chercher pour vous conduire dans ses bras... J'ai à me reprocher de n'avoir pas pensé à votre toilette : il faut nécessairement vous

pourvoir d'autres vêtements. La comtesse est une bien grande dame.

La jeune fille changea de couleur, en proie à une indignation extrême.

— Une grande dame! s'écria-t-elle... Ma mère était riche, et elle m'a fait déposer dans un hospice!... Et mon père?... C'est sans doute un grand seigneur!...

— Je ne vous en parle pas, mon enfant. Votre père est aussi d'une haute position sociale, mais il s'est marié peu avant votre naissance, et son cœur, je le crains bien, n'est pas ce que nous pourrions désirer.

— Ah! je vous en conjure, mon digne protecteur, ne l'importunons pas *celui-là*. Les auteurs de mes jours sont dignes l'un de l'autre!... Ne vous trompez pas plus longtemps sur mes sentiments : j'ai sans doute fort rêvé de ma mère, mais de ma mère *pauvre*. Jamais je ne lui ai fait l'injure

de penser qu'une femme jouissant des dons de la fortune, m'eût livrée aux soins mercenaires de la charité publique. Je brûlais de trouver ma mère pour l'aimer, pour aider sa vieillesse du fruit de mon travail. Ma mère, selon moi, devait être une pauvre fille trompée à mon âge par un homme méchant; aussi je ne me suis jamais inquiétée de mon père.

Ici le marquis et sa pupille furent interrompus.

— Madame la comtesse de la Fallière! dit un domestique, précédant et annonçant la noble dame.

— Pardon, monsieur, dit la comtesse en s'avançant. Je vous ai fait suivre par un de mes gens, et, ne pouvant résister à mon impatience, je suis accourue.

Tout en parlant, la comtesse avait saisi le bras de Marguerite, vérifié l'empreinte

du poinçon, contemplé une ressemblance aussi frappante en effet que l'avait dit M. de Saint-Aubin, et elle était palpitante, haletante, les yeux inondés de larmes, s'efforçant d'attirer Marguerite sur son cœur.

— Pardon, vous dirai-je à mon tour, *madame*, dit Marguerite... Mais que je tombe, avant tout, aux pieds de l'ange de bonté qui, sans autre obligation, *lui*, que celle que son noble cœur lui a faite, s'est dévoué à l'orpheline et lui a donné, mieux qu'une fortune : l'amour de la vertu, du travail, et un état!... Vous, *madame*, vous m'apportez, paraît-il, après quinze ans de désespoir, de misères de toute espèce, les aises de la richesse, un nom, le vôtre peut-être, si votre crime le permet... je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir. J'ai vécu, je me suis avancée dans la vie, à tout hasard, à la grâce de Dieu. Vous m'aviez livrée aux soins de la

Providence, et vous restiez heureuse et fière d'un grand nom, au milieu de l'or et de la soie, par compensation de mes haillons et du manque de pain dont j'ai souffert parfois.. Désormais notre sort est fixé à toutes deux. Continuez votre douce existence, jouissant de cette réputation parfaite et pure, que vous avez craint de compromettre pour votre enfant. A moi la vieoccupée, sans souci du passé comme de l'avenir; du moins nul souvenir personnel ne me pèse-t-il, et, j'en jurerais, car l'épreuve a été dure et efficace, je marcherai droit dans le sentier où mon digne tuteur m'a placée.

— Marguerite, pardonne à ta mère, disait la comtesse, tombant éperdue, brisée de douleur, aux genoux de sa fille... Ah ! tu te venges trop, tu ne peux apprécier quelle a été ma position. Laisse-moi t'expliquer...

— Je ne saurais, reprit la jeune fille; je ne comprendrais pas vos explications. Mon cœur s'y refuse... J'ai un état, un appui... Je vous le dis avec regret, avec fierté : je n'ai pas besoin d'une mère... riche...

— Adieu donc, chère enfant, dit la comtesse, abîmée de désespoir, s'appuyant aux meubles pour quitter l'appartement, et saisissant la main du marquis, monsieur, ajouta-t-elle, je vais assurer ma fortune à ma fille, et, croyez-le bien, elle ne l'attendra pas longtemps.

Madame de la Fallière a succombé aux émotions déchirantes de cette scène, au mépris de sa fille, et Marguerite est devenue une héritière opulente.

L'homme n'a point été jeté au hasard dans la vie.

Le riche doit être l'agent des bien-

faits du ciel, et la faute en est toute à lui si le pauvre doute, blasphème ou conteste l'intervention de Dieu dans les choses de la terre.

XXII

« Utatur motu animi, qui uti ratione non potest. »
(Cicéron.)
« La vie est un combat. »
(J.-J. Rousseau.)

Charles avait besoin de recouvrer un peu de calme dans le culte des arts, et il rentra au théâtre avec délices. Il était heureux de n'avoir à exprimer que les passions des grands rôles du répertoire lyrique. Il avait eu plus à faire à lutter ,à Nice, contre la comtesse. Il s'efforçait de n'y plus penser. C'était dans ses souvenirs de la famille de M. de Saint-Aubin qu'il aimait à se reposer le cœur. Il avait aperçu chez le marquis la jeune Marguerite, de qui il venait d'apprendre l'avénement à une belle fortune, et qui épousa peu après Edouard de Ruillé ; mais,

la pensée personnelle dominant toujours, même dans le plus noble esprit, il en venait à craindre que son cher enfant ne subît le sort de Marguerite, si la grande dame changeait de manière de voir. La parole de Mathilde ne le rassurait pas, en raison de l'influence infinie de la comtesse sur sa nièce. La possibilité du dépôt de son fils à l'hospice l'exaspérait, et il aurait voulu prendre conseil de la sagesse de M. de Saint-Aubin. Il n'osait confier de si graves secrets au papier.

Il avait éprouvé un vif chagrin de la découverte de sa correspondance avec Lucette, par le père de la pauvre jeune femme. Le vieil Hubert avait fait appel à la générosité de Charles, pour cesser des relations dangereuses pour leur bonheur, leur repos.

Le beau côté de sa position était dans ses succès au théâtre, et surtout dans ses rap-

ports avec Jules et Florestine. Ils faisaient complètement cause commune, et jamais artistes ne se jalousèrent moins. Jules professait qu'il étudiait son ami pour chanter, à son tour, les ténors sérieux, l'année suivante.

Leur intérieur d'intimité fut fort animé par l'arrivée à Toulouse d'une première danseuse, bien brillante et fort légère.

Hélas ! le mariage ou un mauvais mariage peut changer du tout au tout une jeune femme en quelques mois.

Les deux jolies sylphides, Adèle et Amélie de Ray, s'étaient mariées à Paris, dès les premiers jours de septembre, et l'on devait les croire heureuses et paisibles en ménage, d'autant que les époux étaient des hommes distingués, acceptés très volontairement.

Quelle fut la surprise des trois amis lorsqu'ils virent arriver Adèle, celle des syl-

phides mariée au célèbre graveur Müller! Un trimestre avait suffi pour persuader réciproquement aux deux époux qu'il y avait une entière incompatibilité d'humeur entre eux. Müller était parti pour l'Amérique, et la jeune femme venait première chorégraphe au théâtre de Toulouse, sous les auspices d'un haut fonctionnaire, qui faisait grand bruit par sa richesse, son luxe et ses folies. Le puissant personnage passait beaucoup plus de temps à Paris qu'à son poste officiel, et il avait présidé à l'engagement de la sylphide. Il était difficile que le directeur du théâtre se permit la moindre objection à son égard. Les coulisses étaient la partie privilégiée de son administration.

Adèle aurait sans doute préféré ne rencontrer à Toulouse ni Jules, ni Florestine, et encore moins Charles; mais elle en prit bientôt son parti, et elle leur conta d'un ton

dégagé que son mari était un monstre, dont elle se sentait trop heureuse d'être délivrée. Sa sœur Amélie avait, au contraire, rencontré dans son docteur médecin la perle des époux. « Que voulez-vous, mes très chers ? ajouta-t-elle. Il y a un sort jeté sur la chorégraphie, et j'ai fait exception le plus longtemps possible; jamais plus belle et plus longue résistance !.. Je pouvais, Charles le sait bien, épouser M. de Ruillé, devenir comtesse ou marquise. J'ai failli par excès de vertu, de délicatesse, je suis victime du devoir. Heureusement M. de Bry est adorable, et je vais vous mettre en rapport avec lui ; je vous jure que si mon auguste mari avait eu l'ombre de ses mérites... et de sa fortune, j'aurais été moi-même une femme modèle. La vie artistique nous a perdus tous deux, M. Muller par dévergondage, et moi par ricochet conjugal. »

Charles n'en était pas à entendre parler de M. de Bry. Il avait fait de la musique avec la comtesse, femme charmante, et toutefois fort négligée du noble étourdi.

Gabrielle de Lozé, mariée à vingt ans à M. de Bry, n'avait éprouvé que le côté négatif, si l'on peut parler ainsi, de l'hymen. Le comte, doué d'une extrême facilité d'intelligence, était à quarante-deux ans encore d'une effervescence juvénile. Il ne doutait de rien, et ne travaillait qu'à ses moments perdus; ses plaisirs étaient sa première affaire.

Les événements politiques, les changements de ministère ne pouvaient le renverser, en raison des appuis tout puissants qu'il devait à son esprit, à sa capacité, à son immense fortune, et dès-lors il traitait ses fonctions avec un laisser-aller merveilleux.

Il en agissait avec sa femme comme avec ses bureaux.

Gabrielle, douce et bonne, ne connaissait, n'apercevait pas même le mal, loin qu'elle le soupçonnât. Elle avait accepté son mari de la main de sa mère, sans s'étonner, sans s'inquiéter de la manière de faire de M. de Bry. Un fonctionnaire se doit avant tout, disait-elle, à son état, et lorsque les voyages à Paris de son époux devinrent fréquents et prolongés jusqu'à l'abus, elle pensa qu'ils étaient aussi une obligation de sa position.

Madame de Bry, loin d'être indolente ou insouciante, avait un cœur aimant, un esprit cultivé; mais parfaitement belle et distinguée, elle vivait surtout de la vie intérieure ou imaginaire ; elle regardait peu autour d'elle et n'écoutait point les propos, si souvent insignifiants, du monde. Son existence

sérieuse lui semblait toute naturelle. Elle avait à présider au train d'une grande maison ; elle s'y prêtait sans effort, sauf à goûter d'autant plus les moments qu'elle pouvait donner à son piano ou à ses pinceaux.

Arrivée ainsi à vingt-six ans, elle ne comptait ni avec la vie, ni avec elle-même. Le temps courait sans qu'elle s'en inquiétât, sans qu'elle se plaignit à sa mère qui habitait Perpignan. Tous les ans, elle allait passer le mois de septembre en Roussillon, et elle y reprenait avec bonheur ses habitudes de demoiselle, comme à Toulouse celles de grande dame.

—Ma femme est parfaite, disait M. de Bry, pas une plainte, pas même une observation, une remarque.

Et il continuait follement sa vie dissipée et vagabonde.

Il avait passé le mois de mai à Paris, et n'en était pas encore de retour à la mi-juin, lors des débuts de l'opéra à Toulouse.

Pour les femmes, l'amour est la vie; elles n'existent que par le cœur. Elles aiment, elles jouissent ou souffrent. Ah ! le plus souvent elles souffrent. Il n'importe, elles aiment, il n'en peut être autrement.

Quelques-unes sont assez heureuses pour rencontrer un mari inoffensif, parfois aimable ou homme d'esprit. Elles l'aiment ou ne portent pas leur pensée plus loin, ailleurs.

Pitié à l'infortunée qui, deshéritée de l'amour d'un époux libertin ou étourdi, cède à un sentiment profond et vainement combattu. Personne, à l'exemple du Sauveur, n'est en droit de lui jeter la pierre. Devait-elle donc se condamner à l'indifférence, à

l'isolement, la femme au cœur de qui Dieu mit tant d'amour ! Il est des bornes aux sacrifices humains. La passion entraîne à tous risques et périls.

Il est des sons, des voix qui vibrent au cœur, inattentif ou insensible jusque là. Telle femme n'a pas écouté, ou du moins rien ne l'a fixée : elle rencontre le regard qui lui est sympatique, entend la voix qu'elle a rêvée, et c'en est fait de sa destinée.

Dans le midi de la France particulièrement, un musicien, un chanteur distingué, qui aura reçu de l'éducation, se présentera bien et vivra à peu près comme tout le monde, sera accueilli, fêté dans les meilleures maisons. On pardonne plus aux artistes qu'à tous autres hommes, parce que les arts égayent et embellissent la vie. Ils sont l'âme d'un salon. Les plus grandes

dames n'ont-elles pas employé leur jeunesse à étudier la peinture ou la musique, beaucoup plus que la grammaire, la morale et la philosophie ! L'éloge dont elles sont le plus avides est qu'on les dise d'une force d'artiste.

Les débuts de Charles au théâtre avaient été remarquables, et son talent sur la harpe lui valut de suite des invitations dans l'aristocratie. On avait connu son refus de jouer *Tartuffe* à Bordeaux : on lui en savait gré. Molière n'est pas adopté de tous jusqu'à *Tartuffe* inclusivement.

Il venait de chanter l'air final de *Lucie*, accompagné au piano par madame de Bry chez le général commandant la division à Toulouse.

Les applaudissements éclataient de toutes parts, et l'heureux artiste reconduisait Gabrielle à son fauteuil.

— C'est très bien, dit-elle, on ne chante pas avec plus d'expression, avec plus d'âme et de charme.

— Combien vous êtes bonne, madame ! répondit le jeune ténor. Votre suffrage est celui que j'ambitionne le plus, et je vous dois aujourd'hui tout mon succès. Jamais je ne chantai avec plus de bonheur : je sentais votre souffle, et il m'inspirait, m'enivrait ! Mais c'est avec vous seule que je serais heureux de faire de la musique !

Et Charles pressait involontairement la douce main.

— Eh bien ! venez demain, répondit Gabrielle, comme involontairement elle-même.

Charles, à première vue, avait éprouvé un violent amour pour Gabrielle, et il attendait avec impatience l'occasion de se déclarer. Il la saisit de cœur. Les quelques

mots échappés à Gabrielle promettaient beaucoup, sans qu'elle s'en doutât, et ils avaient enivré d'espoir l'heureux jeune homme.

Le lendemain, ému, tremblant, il se présentait chez la comtesse.

— C'est à genoux que je dois vous remercier d'une faveur que je prise plus que la vie, dit-il à madame de Bry, non moins émue elle-même. Dès mon premier début au théâtre, j'ai eu le bonheur de vous voir, de vous distinguer, et dès lors à vous toutes mes pensées, tous mes vœux. Je ne pouvais pas, je n'osais pas vous écrire, car votre repos m'est plus cher que mon amour même, mais chaque jour je passais sous vos fenêtres...

— Oui, oui !... dit Gabrielle. Mon Dieu ! pardonnez-moi.

— O la bien-aimée de mon cœur, reprit

Charles, acceptez le dévoûment de toute ma vie. Je vous la consacre entière, sans restriction. Je serai à vos ordres, votre esclave soumis, obéissant. Je donnerai mon sang pour vous épargner une inquiétude, un regret. Je veillerai pour nous deux, pour vous, j'aurai de la présence d'esprit pour saisir les moments de vous voir, et sur un signe je devinerai votre désir, votre volonté. Je serai en garde contre vous-même, s'il le faut.

— Ah ! j'aime donc aussi, moi ! s'écria Gabrielle éperdue : je pense tout ce qu'il dit, tout ce qu'il exprime si bien.

Que de doux serments réciproques furent prononcés dans ces heures si heureuses et si rapides !

Charles savait toutes les folies du comte, qui ne quittait que fort peu les coulisses, et

s'y entretenait souvent avec le jeune artiste.

— C'est un homme charmant, très généreux, disait Adèle à son *camarade*, et toi, qui fréquentes le grand monde, tu pourrais, sur mes dires, donner les plus précieux renseignements à l'amant de la comtesse ; mais elle n'en a pas, M. de Bry en jure ses grands dieux. J'en ai regret : je l'aime, cette chère dame, tant son mari m'en a dit de bien... Eh mais, j'y pense : aime la toi-même, ou plutôt fais-t'en aimer.

— Tu n'y penses pas, ma pupille, répondait Charles, moi l'amant d'une comtesse !

— Je suis bien la maîtresse d'un comte !

— C'est différent. Tu es toute charmante, toi !

— Bon ! tu me vaux bien, et je valais en-

core davantage à Nantes sans que tu eusses fait attention à moi.

— Je ne le pouvais pas. Ta mère t'avait confiée à ma foi.

— Ma mère!.. Ah! méchant! pourquoi me la rappeler!...

Ici, mademoiselle de Ray, la fille d'un honorable colonel, reparaissait, et la jeune femme fondait en larmes. Charles, qui ne se trouvait ni en âge, ni en position de lui faire de la morale, et qui était loin d'avoir voulu la blesser, s'excusait de toutes ses forces, de tout son cœur, et lui demandait mille pardons. Ses regrets étaient en effet des plus sincères. Hélas! il en arrive souvent ainsi : l'honneur et la vertu, la justice divine, se font jour, éclatent encore, fût-ce au milieu des plus bruyants étourdissements de la folie.

Adèle connaissait la bonté de Charles, et

jusqu'au coup d'épée qu'il avait reçu pour l'avoir défendue des recherches du *lion* nantais. Elle lui pardonna facilement et lui tendit la main. « Déplorable mariage! se disait l'artiste, sans lui l'ange ne serait pas déchu. »

Le passage d'Alfred de Ruillé, qui se rendait à Bagnères, vint jeter Charles dans un autre embarras. Alfred avait aimé Adèle à Nantes, jusqu'à vouloir l'épouser, si le jeune tuteur s'y fût prêté le moins du monde.

M. de Ruillé la retrouva avec grande émotion à Toulouse, et Charles lui apprit la fuite du graveur et la rentrée d'Adèle au théâtre, à son extrême surprise et contrariété personnelles.

— Sa présence au même théâtre que toi, ne peut s'expliquer que d'une seule façon : Adèle est-elle ta maîtresse? dit Alfred.

— Non, mon ami, il y a entre Adèle, sa sœur et moi, le souvenir de leur mère.

— Mais, elle ne saurait être ici sans un chaperon ?

— Elle marche seule maintenant... je t'en prie, adresse tes questions à Jules ou à Florestine, le sujet m'est désagréable et pénible.

Sans doute Alfred apprit ce qu'il craignait de savoir, et, tout en se donnant au diable, il présenta lui-même ses hommages à Adèle. Le fonctionnaire s'effaroucha et fit défendre à M. de Ruillé l'entrée des coulisses.

Celui-ci voulait se fâcher et demander raison à M. de Bry. Il en parla à Charles, qui se récria fortement, tant il avait à se louer du mari de Gabrielle, et se regardait comme responsable de tout le mal qui aurait pu lui arriver. Il fit comprendre

à son ami le mauvais côté de sa position : Adèle n'était plus à marier et elle se louait fort de M. de Bry. En cas semblable, le seul privilége est celui d'être aimé, et M. de Ruillé ne devait pas insister auprès d'une femme, désormais indigne de lui.

Alfred ne goûtait pas entièrement les raisons de l'artiste, mais il était forcé d'arriver à Bagnères à jour fixe, et il ajourna à prendre un parti définitif après la saison des bains, au mois de septembre.

Charles ménageait beaucoup la jolie folle, heureux de savoir par elle tous les projets et les habitudes de M. de Bry, dont, par délicatesse, il ne pouvait jamais s'entretenir avec Gabrielle.

Une nuit où la comtesse ne l'attendait pas, l'artiste, toujours plus épris, résolut de se risquer à se rendre auprès d'elle. Il était une heure du matin.

M. de Bry, après la représentation de *Robert le Diable*, avait emmené Charles souper chez sa maîtresse, exigeant que celle-ci conservât le costume de l'abbesse des nonnes, rôle qu'elle venait de mimer avec beaucoup de grâce.

Le champagne fut prodigué; le comte dit et fit mille folies, puis céda bientôt au besoin du sommeil. Adèle, saisie elle-même d'une espèce de vertige, se mit à danser le pas des Willis, de *Giselle*, tourna avec frénésie, et tomba épuisée de fatigue sur le canapé près de M. de Bry, entraînant Charles, qu'elle avait enlacé d'une magnifique écharpe à franges d'argent.

Le grave ténor était fort embarrassé; mais, tout à la pensée de profiter de l'ivresse du comte, qui ne devait pas s'éveiller de longtemps, selon lui, il se déga-

gea doucement de l'écharpe de la danseuse et s'échappa sans mot dire.

Il rassura Gabrielle en lui disant qu'il était entré au café après le spectacle, et qu'il y avait entendu, dans un cabinet, le comte chanter et boire avec le général et le colonel d'artillerie. Ces messieurs faisaient grand fracas et disaient ne pas vouloir se quitter de toute la nuit.

— Merci, mon ami, d'avoir pensé à moi, dit madame de Bry. Ah! tu sais que je t'attends toujours, que tu es toujours le bienvenu, et d'autant que je m'en remets à ton amour du soin de ne pas me compromettre. Tu es bien plus ingénieux que moi, et tu sais parfaitement si le comte doit ou non rentrer et à quelle heure. Comment fais-tu donc?

— Je t'aime!

— Et moi, Charles! Ce n'est que pour toi

d'ailleurs que je craindrais d'être surprise. Je donnerais ma réputation pour un quart-d'heure de ton amour.

— Moi, je mourrais pour conserver ton honneur. Tu te trompes, ma bien-aimée : tu ne m'aimerais plus, et je serais, en effet, indigne de toi, si je te perdais... O mon Dieu ! qu'entends-je ! C'est la voix de M. de Bry.

— Ne crains rien, dit Gabrielle avec résolution, il faudra qu'il me tue pour arriver jusqu'à toi..... Il ne fera peut-être que traverser l'antichambre.

— Fais comme si je n'étais pas ici, il ne me soupçonnera jamais caché dans ce coin ; je ne voulais pas tout te dire : le comte est *gris*, *gris* à extravaguer. Il n'osera pas se montrer à toi ; il a brisé une bouteille de vin sur son gilet et sur son pantalon blanc... Fais-lui une petite remontrance, il aura honte et s'éloignera.

M. de Bry entra dans le moment, riant de toutes ses forces, réveillant tout l'hôtel. Sans doute croyant trouver son écharpe officielle sous sa main, il s'était ceint de celle de la danseuse.

— Pardon, ma chère Gabrielle, dit-il à la comtesse, j'ai voulu vous souhaiter le bonsoir avant de rentrer dans mon appartement.

— Il est tantôt jour, répondit madame de Bry, et, sans reproches, dans quel état êtes-vous ?... Vos vêtements souillés !...

— C'est cette maudite soubrette, qui a brisé la plus excellente bouteille de Rivesalte !...

— Et cette écharpe ? Je l'ai vue au théâtre !... Vous n'êtes pas en uniforme...

— Ah ! diable ! dit M. de Bry consterné, reconnaissant l'écharpe d'Adèle... Pardon,

pardon, comtesse, j'ai eu tort de vous réveiller, ajouta-t-il en s'esquivant.

Gabrielle était dans l'obligation d'aller passer le mois de septembre chez sa mère, et les deux amants s'efforçaient déjà depuis longtemps de trouver un prétexte pour éluder ce fatal voyage.

La fortune leur vint en aide.

XXIII

« *La bonne compagnie !...* est un grand mot admis,
» Qui n'a rien de réel, que l'usage a transmis.
» Quant à moi, j'en appelle elle est mal définie :
» Ce sont les mœurs qui font la bonne compagnie. »

(La Chaussée.)

Le sort d'un artiste à la mode n'est pas, à beaucoup près, aussi digne d'envie que les hommes paisibles et vivant ce qu'on appelle terre-à-terre, sont assez simples pour le croire. Il est même remarquable que si l'artiste veut conserver sa précieuse tranquillité et satisfaire aux conditions de son état, il doit s'efforcer de se conduire en honnête bourgeois, de mœurs essentiellement régulières.

La position de Charles à Toulouse était excellente, puisqu'il était bien venu du

public et qu'il avait les relations les plus agréables ; mais ces relations tendaient incessamment à s'étendre, et c'est ici qu'il avait à conserver un juste milieu difficile.

Il est délicat d'avoir à repousser les avances des gens aux mœurs excentriques, sans les fâcher, car ces gens sont la partie active, influente du public. Le plus souvent ils sont même sympathiques à l'artiste, et il doit lutter, coûte que coûte, contre ses instincts. Il y va de son avenir, de toute sa carrière ; il est perdu s'il tombe le moins du monde dans l'orgie. Il doit s'en tenir au salon et éviter tout ce qui ressemble au cabaret.

Telle était l'intention de Charles, et son exquise politesse lui était d'un puissant secours pour se refuser aux nombreuses invitations de la jeunesse dorée. On le savait

bien élevé, on l'applaudissait au théâtre, et l'on désirait l'entendre chanter, au dessert d'un repas splendide, quelques couplets de Béranger, qu'il ne pouvait manquer de dire avec autant d'esprit qu'il donnait de charme, à la scène, à la musique des plus grands maîtres.

Il opposait les obligations de son état, ses études, les répétitions.

Il accepta toutefois avec empressement une invitation, nouvelle pour lui, et surtout sans aucun mauvais côté.

On sait les appréhensions du clergé de province à l'égard des hommes de théâtre. Le curé de Saint-Eutrope en était exempt, et, sur ce qu'on lui dit de Charles, il désira s'aider de son talent de chanteur et de harpiste pour une solennité religieuse.

Une belle voix de ténor, accompagnée de

l'instrument favori du saint roi David, résonnant sous les voûtes élevées du temple de Dieu, devaient ajouter à l'attrait de la cérémonie, exciter même la ferveur charitable des fidèles pour la quête en faveur d'un hospice nouvellement créé.

La présence d'un artiste distingué ne pouvait offenser le Très-Haut, et le but justifiait le moyen. L'abbé s'était assuré de l'agrément de monseigneur.

Il se présenta chez Charles et en fut accueilli avec une bonne grâce respectueuse. L'artiste, évidemment, n'avait pas passé et ne devait pas passer toute sa vie au théâtre. Aussi le digne ecclésiastique, heureux de ne s'être pas trompé dans ses prévisions, présenta-t-il sa requête en termes très obligeants.

— Ah ! mousieur le curé, répondit Charles, votre demande est trop honorable pour

que je puisse hésiter à m'y rendre de tout cœur, de tout mon zèle. Je suis à vos ordres ; et voici un motet de Palestrina, sur lequel j'ai arrangé des paroles françaises dont rien n'égale, selon moi, le grandiose. Je vous dirai l'auteur ou les auteurs de ces beaux vers, si vous les goûtez. Pouvez-vous m'accorder un quart d'heure ?

— Vous prévenez mon désir.

Charles prit sa harpe et enthousiasma le bon prêtre, qui se retira enchanté de la personne de l'artiste autant que de son talent. Il le crut l'auteur de cette poésie sacrée ; un jeune homme aussi bien élevé ne pouvant manquer, selon lui, d'avoir ce mérite de plus.

De Surval avait simplement choisi dans les hymnes qui concoururent pour la fête dite de l'Être-Suprême, que fit célébrer Robespierre, au printemps de 1794. Le-

brun, Marie-Joseph Chénier et autres, avaient fourni à l'artiste des pensées fort élevées, des vers sonores à la manière de Voltaire :

« Source de vérité, qu'outrage l'imposture,
» De tout ce qui respire, éternel protecteur .. etc »

Paroles et musique eurent un succès prodigieux, et la quête fut productive par delà tout espoir. Le clergé en fit honneur à Charles, et l'artiste en reçut mille compliments qui le flattèrent peut-être plus que ceux qu'on lui prodiguait au théâtre et dans le monde.

— Je suis plus embarrassé qu'à ma première visite, lui dit le lendemain l'abbé en se présentant chez lui. Comment vous remercier dignement, monsieur. Je sais que vous repoussez toute question d'argent et.....

— Oui, dit Charles, je ne saurais faire payer le plaisir que je prends.

— Faites-moi du moins l'honneur d'accepter de dîner en compagnie de notre haut clergé. N'aurez-vous pas frayeur de nos robes, de notre gravité?

— Loin de là, et je suis très heureux de votre invitation.

Jamais Charles ne fut l'objet de plus d'égards et de politesses; jamais il ne dîna mieux et avec des hommes plus aimables, nullement étrangers aux arts, mais, au contraire, instruits et amis des artistes.

Il amusa beaucoup ces messieurs, en leur contant qu'il était au théâtre pour compléter son éducation, ayant éprouvé qu'il était encore trop jeune pour la carrière éminemment sérieuse à laquelle sa famille le destinait n'ayant pu supporter à vingt-deux ans les nécessités de cette carrière.

— Eh! eh!... dit un vieillard, il y a là de la raison, de la philosophie, de la connaissance du monde. Puissiez-vous, monsieur, ne pas payer trop cher la sagesse ou l'expérience! J'ajoute que le système de M. votre oncle semble à votre égard justifié par les résultats : vous marchez d'un pas ferme dans le sentier le plus glissant, et le complément, selon moi, ne laisse plus rien à désirer.

— Parbleu! disait Charles en rentrant chez lui, il n'est pas mal de s'éloigner parfois du théâtre, et de voir les gens aux quels il est, prétend-on, le plus antipathique. Voici un dîner qui m'a mieux valu qu'aucun des soupers fins auxquels me condamne M. de Bry avec sa danseuse, cette bonne et étourdie d'Adèle, de qui les folies me sont pénibles, quoi que j'en aie. Ah! à l'égard de mon ex-pupille, le sentier

est en effet glissant, mais je n'y broncherai pas, et je veux mériter les mots si obligeants de cet honorable grand-vicaire. A Gabrielle tout mon cœur et mon amour.

Charles se trouva peu après en position de faire une comparaison de plus.

Le marquis de Marville était un des plus fervents habitués du théâtre. Il y venait, presque à chaque représentation, du château qu'habitait sa mère pendant la belle saison.

Madame de Marville avait trois filles, jeunes personnes élevées dans de profonds sentiments de piété et de réserve, vivant étrangères aux plaisirs du monde. Il était consacré dans cette famille que les femmes ne faisaient leur entrée dans les bals et les fêtes qu'appuyées sur le bras de leur époux.

Un projet de mariage, une première entrevue pour l'aînée de ces demoiselles avait

amené madame de Marville et ses enfants à Toulouse.

Le prétendant et ses frères, gentilshommes quelque peu campagnards, y venaient aussi des environs de Tarbes.

Le marquis connaissait Charles, et avait eu l'occasion de lui exprimer son estime pour son caractère et son talent.

— Mon cher, dit-il à l'artiste, qu'il alla chercher au théâtre, je dois vous faire part d'une fantaisie féminine, à laquelle vous seriez bien aimable de vous prêter. Ma mère et mes sœurs retournent dans deux jours à la campagne pour s'absorber dans les préparatifs d'un mariage, et elles menacent de succomber au regret de ne vous avoir pas entendu. Je donne demain à dîner à mon futur beau-frère et à quelques mauvais sujets de nos amis communs. Nous rirons et boirons de six à neuf ou dix heures tout

au moins, et ma mère, qui connaît les dispositions de ces messieurs, hésite à s'asseoir à la même table avec ses filles. Vous ne sauriez être aussi scrupuleux : soyez des nôtres, et nous rejoindrons ces dames au salon plutôt, plus tard. Vous voudrez bien satisfaire au désir de madame de Marville, et je vous en aurai une sincère obligation.

— Ce serait avec grand plaisir, répondit Charles, au moins quant à la partie musicale, mais nous répétons demain soir *les Martyrs*, l'opéra de Donizetti, et je ne puis y manquer. Je ne suis libre que jusqu'à sept heures.

— Il faut que vous dîniez, tout en devant chanter de sept à dix ou onze heures ; que ce soit avec la marquise et ses enfants : Madame de Marville le désire, et elle me l'a dit, car nous avions prévu quelque chose de l'objection que vous m'opposez. Vous

vous mettrez à table à cinq heures; vous vous arrangerez fort de la compagnie de ces dames, homme discret que vous êtes; vous ferez un peu de musique, et vous serez libre pour votre répétition. Vous aurez la pendule du salon sous les yeux, pour ne pas vous oublier au bruit des applaudissements de mes sœurs, et vous sortirez par mon cabinet d'armes du jardin. Un cabriolet vous attendra à la porte et vous conduira au théâtre. Je m'engage à veiller avec soin à ce que tout concorde avec vos obligations artistiques, qui, je le conçois, doivent être votre première affaire.

Charles déposa une carte de visite chez madame de Marville dans la journée, et, le soir, il fut accueilli par ces dames avec la politesse la plus exquise.

Aussitôt que le marquis et ses convives eurent quitté le salon pour se mettre à ta-

ble, Charles et les jeunes demoiselles firent de délicieuse musique, qui commanda, paraît-il, l'attention de ces messieurs eux-mêmes, tant on entendit peu de bruit dans la salle à manger contigue.

— On passerait sa vie à vous écouter, dit, à sept heures précises, madame de Marville à Charles, mais, avant tout, nous ne devons pas abuser d'une complaisance dont je me réserve de vous exprimer de nouveau ma reconnaissance, à mon retour à Toulouse avec ma famille, l'hiver prochain. Je serai toujours heureuse de vous recevoir.

Ces dames regagnaient leurs appartements, enchantées du jeune artiste, et celui-ci se retirait, lorsque les trois plus fous des convives du marquis l'aperçurent, par la porte de la salle à manger ouvrant sur le jardin, et coururent à lui.

— Ah ! l'on ne vous laissera pas sortir ainsi, dit le premier.

— Il faut boire un verre de champagne avec nous, dit le second.

— J'en boirai deux, dit Charles, sauf à galoper ensuite jusqu'au théâtre.

— Nous voulons aussi de la musique pour notre compte particulier, ajouta le troisième.

— Pour ceci, il y a impossibilité, reprit Charles, et j'en ai Marville pour garant.

— Sans doute, répondit le marquis : buvez vite, mon cher, et allez-vous-en. Je sais la foi due aux traités.

— Bon ! les traités de chant ! dit le plus bruyant, en forçant Charles à s'asseoir près de lui. J'exige une cavatine pour la rançon du chanteur.

— Prenez garde, répondit Charles, furieux, en attirant à lui la chaise du mal

appris, prenez garde ! Le chanteur va vous jeter sur le parquet. Ne vous cassez pas les jambes... Vous êtes témoins, messieurs, que c'est à mon corps défendant. Monsieur m'a fait asseoir, je le fais tomber : partant quittes.

— Charles a raison, dit le marquis. Adieu, mon cher, ajouta-t-il en reconduisant l'artiste jusqu'à la porte du jardin, et, je vous en prie, excusez ces gentillesses de mauvais goût.

— Je ne suis pas de votre avis, dit le jeune gentilhomme, non moins honteux que froissé de sa chute, en suivant Charles, qui se retirait le plus paisiblement du monde, et je vais donner une leçon au musicien, à son passage par votre salle d'armes, Marville.

— Vous avez tort, Raoul, vous me contrariez vivement, et je vous préviens que

l'artiste est homme à vous tenir tête et d'une façon dangereuse pour son agresseur, dit le marquis.

Tous les convives quittaient la table et suivaient l'étourdi, qui courait après Charles.

— Eh! monsieur, disait-il, êtes-vous aussi adroit, l'épée à la main, qu'au jeu des chaises? Nous avons là tout ce qu'il faut à notre disposition...

— Hâtons-nous, je suis pressé, dit Charles, en détachant deux fleurets du mur du cabinet. Nous saurons bientôt ce que vous désirez apprendre.

— Cela ne *marque* pas, dit Raoul, et vous nieriez les bottes que je prétends vous porter.

Il détacha deux épées et se mit en garde.

— J'aurais préféré, dit l'artiste, vous prouver simplement que j'étais digne de

faire votre partie; je crains, à ce jeu-ci, que vous ne tombiez de nouveau... Marville sait que je suis venu chez lui pour toute autre chose.

— Oui, mon ami, dit le marquis, en se rangeant du côté de Charles, et vous êtes pleinement dans votre droit. On n'est pas dans l'obligation de se laisser mordre par les enragés; je devrais même, en bonne morale, prendre cette absurde querelle pour mon compte, si votre délicatesse ne s'y opposait pas. Pareils procédés ne sont vraiment pas de notre époque, ma mère en sera justement indignée.

— Finissons-en, dit Raoul en s'avançant sur l'artiste, j'ai hâte de retourner à table.

Il s'y prenait fort mal. Il s'exposait à se faire tuer.

Une exclamation de surprise échappa à Charles.

— Pardonnez-lui, il ne sait ce qu'il fait, dit Marville à demi-voix.

— Vous avez plus de cœur que d'habileté à l'escrime, monsieur, et cela vous fait honneur, dit Charles au jeune étourdi, en faisant sauter bien loin l'épée de Raoul. Veuillez oublier ma vivacité et tout ce long malentendu. Soyez sûr que je ne puis manquer de me plaire en votre bonne compagnie, et que je ne m'en éloigne qu'à regret. Que voulez-vous? Il faut bien que je fasse mon métier. On me paie pour cela, je n'ai pas honte de vous le dire.

— Vous êtes un digne garçon, et il est très possible que j'aie eu tort, dit Raoul enfin touché, en serrant cordialement dans les siennes la main que Charles lui tendait.

— Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer, dit l'artiste, heureux de pouvoir se retirer,

à toute extrémité, à sept heures et demie.

— Pourrai-je dire à ma mère que vous ne conservez aucun ressentiment? dit le marquis, en faisant monter Charles dans son cabriolet.

— Aucun! répondit l'artiste; je suis pénétré de reconnaissance pour ces dames et pour vous... Que le diable emporte toutefois ces aimables messieurs, ajoutait-il *in petto*, en s'éloignant. Ils m'ont arraché jusqu'à un mensonge, ce qui est plus honteux que mon métier. Je ne regrette pas le moins du monde, et tant s'en faut, ce que j'ai bien voulu nommer leur bonne compagnie. Elle est, au contraire, la plus mauvaise qu'on puisse rencontrer. Si ce cher marquis n'avait pris parti pour le convive de sa mère, tous les siens, à lui, me tombaient sur les bras!... O mon honorable curé! que j'ai

dîné plus agréablement avec vous ! je n'y serai pas repris...

« Comme le ciel se rit des vains projets des hommes !... »

Dès le lendemain, Charles ne put se refuser à l'invitation de Raoul, de qui il avait définitivement gagné la profonde estime, suivant l'expression de celui-ci. Ce que c'est que d'être habile au maniment des armes ! Encore un nouveau complément d'éducation, peut-être plus indispensable qu'aucun.

Impossible de refuser : Charles fixait lui-même le jour et l'heure.

Vingt convives, un luxe royal, et tous les honneurs pour l'artiste.

Étourdi de leurs compliments et politesses, il n'en conservait pas moins une certaine défiance,

— Ils ne semblent pas disposés à me

faire querelle aujourd'hui, se disait-il, mais ils veulent au moins me griser. Ils ne savent pas que j'ai la tête plus forte qu'eux : le père d'Ernestine m'a formé, aguerri à Nantes. Tenons-nous bien, en tout cas.

Après le festin, le jeu, le punch, et obligation pour Charles de faire comme tout le monde.

« Qui veut hanter les grands doit payer cet honneur. »

Il s'y était résigné, il s'était muni de cinq cents francs en or.

— Ce n'est pas trop pour payer le plaisir que je prends.

Son étoile y mit bon ordre. Il se vit gagner des sommes folles au lansquenet. Il regarda autour de lui, il était le moins gris de tous.

— Oh! je ne veux pas de leur argent, il y aurait conscience à moi.

Il donna revanche sur revanche, doubla incessamment son jeu, et parvint à perdre tout son bénéfice, en dépit de la fortune.

Il acquit, mérita le nom de beau joueur et de parfait gentilhommé.

— Pitié de moi! disait-il en s'échappant enfin au point du jour.

Les grandes chaleurs du mois d'août amoindrirent tellement les recettes que le directeur ne put continuer l'exploitation. Il demanda des termes, des réductions à ses pensionnaires, qui s'y refusèrent, et Charles recouvra sa liberté.

Il résolut de suivre Gabrielle à Perpignan, où bientôt on lui offrit de chanter en représentation.

— Au diable le théâtre, dit Jules. Les péripéties y sont incessantes; il n'est suppor-

table qu'entre amis. Florestine en voit comme moi, et m'a offert d'aller vivre en châtelaine dans ma terre du Dauphiné. Je la prends au mot, et l'épouse par reconnaissance. On dira, si l'on veut, que c'est un mariage à l'essai : c'est une chance pour qu'il soit heureux, d'autant qu'en regardant de toutes parts, je n'ai rien vu de mieux que ma fiancée. Elle fera de la musique, je me remettrai à la peinture, et l'air pur et vif de nos montagnes nous vaudra sans doute beaucoup d'enfants. Je t'offre un appartement dans mon château, Charles, et, si tu veux, nous irons te chercher Lucette, qui, je le gage, se laissera enlever à l'épicerie.

— Je ne saurais en ce moment, répondit Charles.

— Tu as sans doute quelque inclination plus récente ? serait-ce cette grosse com-

tesse de Nantes, avec laquelle tu causais dans les coulisses pendant que notre ami Bossard rossait la cabale?

— Dieu m'en préservé!

— Ce n'est pas Adèle non plus, car M. de Bry la conduit, dit-elle, aux Pyrénées, quelque danger qu'il y coure à rencontrer notre ami de Ruillé. Ton oncle a tort de te laisser divaguer pendant près de trois ans encore. Tu devrais cesser en même temps que moi la vie de mauvais sujet. Je te défie de te rappeler que tu es docteur en droit, quand il te faudra retourner pérorer au Palais. Le grand répertoire lyrique t'est plus familier que les codes... C'est ce maudit Guébin qui t'entretient dans l'amour de la musique.

— Oui, il veut que je me mette à enseigner la harpe à Montpellier, mais j'ai autre chose en tête.

— Ou au cœur. Bonne chance, mon ami. Cours bien loin après le bonheur; moi, je crois le tenir au logis, et j'y reste.

— Ah! j'en serai heureux moi-même, et mes vœux vous suivront tous deux.

A Perpignan, Gabrielle jouissait d'une entière liberté chez sa mère, et, grâce aux mœurs quasi espagnoles du Roussillon, elle sortait seule et pouvait même se promener aux environs avec son amant.

— Je suis trop heureuse ici, disait-elle à son ami, après un mois de séjour; je ne veux plus retourner à Toulouse.

— Comment cela? dit Charles.

— Emmène-moi en Espagne. Il y a un théâtre italien à Barcelone : j'y chanterai.

— Ma bien-aimée, jamais je ne me prêterai à te laisser embrasser une carrière indigne de toi, et dont je pense moi-même à m'éloigner.

— Voilà l'époque ordinaire de mon départ de Perpignan, mais M. de Bry est absent de Toulouse, et ma mère me presse de lui donner encore quelques jours. Profitons-en pour trouver le moyen de ne pas nous séparer. Je me refuse à rentrer dans... ce qu'on appelle mon ménage avec M. de Bry. C'est un supplice, c'est un crime. Que je sois coupable, c'est possible; mais je le suis encore plus à Toulouse, et je ne veux pas que tu y reviennes toi-même.

— Je puis cesser, ce soir, mes représentations ici. Partons tout de suite après le spectacle; je te laisse le choix de notre retraite. Allons à Barcelone, et de là où tu voudras, aux Baléares. J'ai rêvé d'habiter une campagne aux environs de Palma, c'est un climat délicieux.

— J'y vais penser, et je te dirai demain ma décision. Refuse-toi en effet à de nou-

velles représentations. Je n'irai pas au spectacle ce soir, c'est la fête de ma mère.

Charles achevait de chanter le rôle de Gaston, de *Jérusalem*, de Verdi, lorsqu'il aperçut M. de Bry dans les coulisses. Quoique instinctivement contrarié de sa présence, il s'avança vers le mari de Gabrielle.

Celui-ci ne lui laissa pas le temps de lui adresser la parole le premier.

— C'est pour vous que je suis à Perpignan, dit le comte. J'y arrive à l'instant, et vous avez ma première visite. Je ne verrai madame de Bry que plus tard, après avoir liquidé mes comptes avec vous. Êtes-vous homme à vous y prêter sans bruit, là, sans scandale ?

— Si vous le voulez absolument, répondit Charles, il le faudra bien ; je ne puis m'y refuser.

— Bravo donc ! Dites-moi d'abord où est Adèle.

— Votre demande m'étonne : je croyais Adèle avec vous dans les Pyrénées, et, sans doute, pour un mois encore, puisque le théâtre de Toulouse n'ouvrira qu'au premier novembre.

— Vous ne pouvez manquer de savoir que M. de Ruillé m'a fait le bon ou mauvais tour de me l'enlever à Cauterets.

— Ah ! tant pis, et je l'apprends avec beaucoup de peine. J'aimais Adèle comme une sœur, et ses folies me blessent vivement. Sa liaison avec vous me contrariait, et je vois, avec plus de douleur encore, sa facilité à changer d'amant. Pauvre enfant ! comment finira-t-elle ?

— Bon ! vous allez tantôt me faire de la morale, même pour deux... C'est une mau-

vaise plaisanterie : vous êtes l'ami de M. de Ruillé...

— Oui, mais non pas jusqu'à me prêter à ses amours avec mademoiselle de Ray.

— Ils doivent être tous deux à Perpignan, et à votre connaissance.

— C'est pour cela que vous me faites querelle!... dit Charles, respirant enfin, tout heureux de la méprise du comte... S'il en est ainsi, je me battrai autant qu'il vous sera agréable. Cela me sera plus facile que de vous mettre sur la trace de mon ami... S'il m'appartenait de vous donner un avis, monsieur le comte...

— Je vous en fais grâce, monsieur! répondit M. de Bry avec une extrême hauteur.

— J'attendrai donc vos ordres, reprit Charles, avec non moins de fierté, en s'éloignant.

Les mots de l'artiste à M. de Bry : « *S'il m'appartenait de vous donner un avis, monsieur le comte...* » furent l'objet d'une singulière méprise pour le mari de Gabrielle. Soit conscience ou étourderie exorbitante, il se persuada que Charles avait fait allusion à son inconstance à l'égard de la comtesse, et, sous le coup de la déception qu'il éprouvait de la part d'Adèle, il courut vers Gabrielle, que sa présence à Perpignan surprit vivement.

— Pardon, mille pardons, chère amie, de mon long éloignement, dit-il à sa femme avec son entraînement habituel. Je viens vous chercher pour vous reconduire à Toulouse, et je vous promets un grand amendement de ma part, un changement total dans mes habitudes. J'éprouve des regrets sincères, je dois vous le dire pour votre édification, et je crains encore

que vous ne puissiez pas me croire, vous qui m'avez parfois justement reproché de fréquenter les coulisses : c'est là que je viens de compléter ma conversion. Je vous accorde que cela ne s'était jamais vu ; le siècle marche, et les arts se moralisent, paraît-il. Ce jeune ténor que vous aurez aperçu, à Toulouse, au théâtre et dans le monde... il est ici en représentations. J'ai voulu lui parler, je ne sais pas pourquoi, avant même de me présenter chez votre mère... Cela n'a pas le sens commun... Il aura entendu faire votre éloge, peut-être même vous savait-il ici, ou je le lui aurai dit en l'abordant... Eh bien ! il m'a tenu à votre égard les discours les plus touchants. J'ai dû me renfermer dans le sentiment de ma dignité personnelle pour ne pas le laisser achever.

— Se peut-il ! dit Gabrielle... Mais ce jeune homme !...

— Oh ! il est fort aimable et intelligent. J'ai eu tort de ne pas le laisser dire.

La comtesse était loin d'entendre, cette fois, l'éloge de son amant avec plaisir. La réflexion avait-elle porté Charles à s'effrayer de la responsabilité d'une fuite avec elle à l'étranger, et avait-il saisi l'occasion de s'y soustraire !... Elle avait lu récemment le roman d'*Indiana*, et elle se souvenait de quelque chose d'approchant.

M. de Bry, après avoir soupé copieusement sous les yeux de sa femme et de sa belle-mère, en causant avec un épanchement cordial, engageait Gabrielle à faire ses malles, les faisait faire même par les gens de la comtesse ; le petit jour arrivait, et il suppliait ces dames de l'accompagner à Toulouse, où ses affaires le rappelaient ; il faisait demander des chevaux de poste, et voulait s'arrêter à la porte de Charles pour

le remercier, disait-il, de ses bonnes impulsions. « Il descendra, ajoutait-il, je veux qu'il vous dise lui-même ses bons avis, qu'il jouisse de son ouvrage. »

La mère de la comtesse acceptait le voyage, heureuse du laisser-aller de M. de Bry, de qui la légèreté lui avait donné des inquiétudes. Elle se rendait avec plaisir à l'invitation de son gendre et poussait sa fille à ne pas hésiter. Gabrielle, faible autant que bonne, n'était nullement de force contre sa mère et son mari. Son cœur n'était pas persuadé de la perfidie de son amant, mais sa raison était ébranlée, et les instances maternelles étaient pressantes, décisives.

Elle se laissa porter dans la voiture.

Elle ne pensait pas que le comte pût vouloir faire descendre Charles et les mettre en rapport; mais M. de Bry avait donné

ses ordres, et le postillon s'arrêta à la porte de l'artiste.

Celui-ci ne s'était pas couché; il avait passé la nuit sous les fenêtres de la chambre de Gabrielle, inquiet du mouvement qu'il y entendait, en proie aux plus tristes pressentiments. Il n'était rentré chez lui qu'au point du jour pour attendre la visite du comte, avec qui il regardait un duel comme inévitable.

Affreusement fatigué, changé, il descendit au bruit de la voiture.

Il alla spontanément à la portière, où il aperçut M. de Bry.

— Venez, venez, mon cher artiste, lui dit le comte. J'ai hâte de vous dire que, loin de vouloir vous couper la gorge, je suis votre ami tout dévoué. Vous m'avez touché au cœur hier au soir; je suis pénétré des bonnes vérités que vous m'avez dites,

et voilà madame de Bry, dont je veux que vous baisiez la main.

Le comte, en se retirant au fond de la voiture, laissait voir en effet Gabrielle, assise près de sa mère et d'une pâleur mortelle.

— Pas possible! s'écria Charles se retirant, comme à l'aspect d'un spectre; mais qu'ai-je donc fait hier, et que vous ai-je dit? Rien, assurément, qui pût me faire penser que je verrais madame à cette place.

— Allons, allons, mon cher, cela serait trop long à rappeler... Adieu. Partez, postillon... Eh! qu'aperçois-je!

Le postillon ne s'était pas fait répéter l'ordre de partir, et les chevaux s'éloignaient au grand galop. M. de Bry, sans doute retenu par la présence de sa belle-mère, n'osa pas crier d'arrêter, de revenir

sur ses pas ; mais il partit furieux, la rage au cœur, et, changeant tout à coup de sentiment, d'opinion à l'égard de Charles, il se mit à vociférer mille impertinentes injures contre celui dont il venait de serrer la main en exaltant son honneur, sa délicatesse et sa raison.

A l'extrême surprise, au désespoir infini de la malheureuse Gabrielle, qui fondit en larmes, lorsqu'elle entendit son mari se récrier sur ce qu'il venait d'apercevoir Adèle, la danseuse, à une fenêtre du premier étage de l'hôtel où demeurait Charles, M. de Bry, incapable de se posséder, traitait l'artiste de libertin, d'hypocrite, et se maudissait de quitter Perpignan, au moment où il aurait eu plaisir à lui donner une leçon.

Bizarrerie de la destinée et condamnation à jamais de la vie échevelée et d'intrigues d'amour ou d'amourettes ! Le mari

s'éloignait avec sa femme, nullement occupé d'elle, mais désespéré de laisser derrière lui la petite folle qui l'avait très volontairement quitté, blessé surtout dans son amour-propre, en ce qu'il croyait avoir été joué, abusé par le jeune ténor.

Madame de Bry, complètement indifférente elle-même pour les infidélités probables du comte, s'indignait d'avoir été trompée par l'amant qu'elle adorait. Elle avait pu conserver quelques doutes sur le sens précis des discours de Charles à son mari; mais la présence d'Adèle dans le même hôtel que l'artiste semblait probante du crime de celui-ci.

Charles ne s'abusait pas moins en accusant Gabrielle de l'abandonner froidement, après les promesses les plus solennelles de lui consacrer sa vie, et lorsque lui-même il était s'ingéniant des moyens les plus sûrs

d'emmener son amie à l'étranger, et surtout de l'y faire vivre agréablement.

Aucun des trois n'était content ni de lui-même, ni d'autrui.

La présence d'Adèle à l'*hôtel de France* était fortuite, ignorée de Charles, et il avait répondu, la veille, en toute sincérité aux questions de M. de Bry.

Alfred n'était arrivé à Perpignan que plusieurs heures après le comte, qui croyait les poursuivre, lorsqu'il leur servait au contraire de courrier.

Adèle n'était pas à l'aise dans sa nouvelle position à l'égard de son tuteur, et elle n'eut pas désiré le rencontrer ; mais l'affection l'eut emporté sur la pudeur, lorsqu'elle eut entendu la voix de Charles dans la rue, et elle avait couru à la fenêtre.

Elle appela Alfred de Ruillé pour par-

tager sa joie, et tous deux se réunirent pour se montrer à l'artiste, qu'ils engagèrent à aller les rejoindre, sans se douter que la chaise de poste qui s'éloignait emportait M. de Bry.

Charles ne put manquer de répondre à leur appel, sans se rendre compte des sentiments qu'il éprouvait de leur présence. Sa pensée était tout entière avec Gabrielle.

— Ah! dit Alfred, je t'en prie, mon ami, ne refroidis en rien le plaisir que j'éprouve de te revoir, sauf à traiter plus tard de la question morale.

— Juge si je suis heureux de te rencontrer, ajouta-t-il à l'oreille de Charles, ma bourse est à sec, et j'ai promis à Adèle de la conduire à Barcelone, où l'attend, prétend-elle, un superbe engagement.

— J'ai beaucoup d'or à ta disposition, ré-

pondit Charles, et je vais te le compter. J'avais réuni une somme considérable pour aller aussi en Espagne. Le diable a renversé tous mes projets, sans que cette fois, par extraordinaire, à ma connaissance toutefois, ma sagesse soit le moins du monde en défaut. Je n'ai rien de mieux à faire que de me retirer à Montpellier, chez mon ami Guébin, qui s'entend à tout, ne recule devant aucune difficulté, et règle particulièrement mes intérêts de toute espèce, avec une sûreté de coup d'œil, dont je ne me doute pas personnellement. Je vais m'occuper de mon départ, et je ne saurais assez me presser. Ce pays-ci ne me vaut rien depuis hier : je ne comprends pas l'esprit de vertige qui a soufflé sur mon entourage, et dont je souffre plus qu'aucun.

— Tu devrais venir avec nous.

— Non, parbleu!

— Tu ne saurais commander, je le vois, à ta répugnance.

— Oui, je suis fort pour la morale en théorie ; il est dommage que je ne la pratique pas pour mon compte particulier, je m'en trouverais peut-être mieux. Le théâtre, sans doute, me pervertissait : j'y renonce en preuve de mon grand désir d'amendement. Je vais en prévenir mon digne oncle, afin de ménager sa patience et sa bonté.

XXIV

« Que de choses j'ignore !
» Chaque jour je vieillis en m'instruisant encore. »
(Collin-d'Harleville.)

Le docteur Guébin, auprès de qui Charles venait continuer ou perfectionner son complément singulier d'éducation, avait passé par des événements qui lui permettaient vraiment plus qu'à aucun d'aider son ami de ses conseils. Il avait beaucoup vu, beaucoup retenu, suivant l'expression de Lafontaine.

Il est des hommes de qui la vie est incessamment tourmentée, de manière à désarçonner le meilleur vouloir et toute la sagesse possible. Vainement luttent-ils avec un courage constant, une fermeté iné-

branlable, leur destinée l'emporte : ils semblent condamnés au mouvement perpétuel.

Les péripéties de leur existence peuvent être intéressantes, instructives, utiles pour la grande question du *comment faire* qui se présente partout et à tous.

La médiocrité de position, l'absence de passions fortes, et la simplicité de mœurs et de goûts ne sauraient mettre à l'abri des événements, pour soi et pour les siens. L'homme le plus prudent ne peut souvent parer aux circonstances qui surgissent du calme même le plus profond. Le hasard se joue de la circonspection et défie le plus habile, et celui qui oserait tracer d'une manière absolue une ligne de conduite, ne serait qu'un présomptueux ou un fou. Où trouver la tranquillité, même matérielle? Nombre de gens donnent des conseils :

quels sont, non pas les meilleurs, mais les plus rationnels? quelle route suivre? *comment faire?*

M. Levieux, pasteur du petit bourg de Lucy, près de Lyon, répétait ces derniers mots vingt fois le jour.

Uniquement occupé de la direction à donner à ses paroissiens, justement aimé et estimé de tous, exemple touchant de bonté et de vertu, nul homme n'était plus embarrassé. Il avait tant vu la vie sous toutes ses faces, il y avait tellement cherché la vérité, que sa sagesse lui semblait incessamment impuissante. Il sollicitait des avis de la plupart des gens qui allaient lui en demander.

L'établissement près de lui de sa nièce, madame Guébin, restée veuve à trente ans, avec un fils unique au berceau, fut pour le digne prêtre un événement providentiel,

tant cette dame était ferme, tranchante, inébranlable dans ses résolutions, et devait ainsi l'aider à vouloir, ou du moins à se décider.

Jeune fille, elle avait rêvé le bonheur dans la vie à deux, et ses illusions avaient été cruellement détruites, brisées. Elle résolut de s'en tenir à l'amour maternel.

— Je l'aime tant, mon Victor, se dit-elle, qu'il est impossible qu'il ne m'aime pas aussi. Je veux avoir sa confiance et lire dans son cœur, pour lui éviter les déceptions, les peines. J'ai vécu dans une grande ville, à Paris même; le bonheur n'est pas là. Je veux essayer du séjour de la campagne : je vais faire réparer ma jolie petite maison de Lucy; mes modestes revenus, bien administrés, me suffiront, et je suis de force à faire l'éducation de mon Victor, au moins jusqu'à l'âge où il faudra qu'il entre au col-

lége de Lyon; j'apprendrai, s'il le faut, le latin pour lui en enseigner les éléments; mon vieil oncle le curé m'aidera. J'ai des années devant moi.

Madame Guébin ne regretta rien du monde. Les soins à donner à son fils occupaient tout son temps, et l'heureux naturel de Victor répondait dignement à l'amour de sa mère. Il était d'une vivacité extrême, d'un élan singulier, irrésistible; il marchait devant lui sans tenir compte des obstacles, mais il se détournait pour ne pas écraser un insecte ; il frappait les petits paysans qui détruisaient les nids d'oiseaux; il pleurait, s'il ne pouvait les en empêcher.

La digne mère le regardait, l'écoutait, l'étudiait, et ses yeux se remplissaient de larmes.

— Bien, mon fils, se disait-elle, tu as un

cœur de femme, et elle ajoutait avec un soupir : Ton père, j'en suis sûre, n'était pas tel à ton âge.

Une âme noble et élevée a besoin des affections de famille. Madame Guébin y satisfaisait par ses rapports quotidiens avec son oncle. Leurs causeries intimes leur devenaient réciproquement chères et agréables. Victor ne semblait nullement effrayé de la soutane du vieillard ; il jouait avec son rabat, et n'était pas moins caressé par le grave ecclésiastique que par sa mère bien-aimée.

Celle-ci était plus sévère que son oncle, qu'elle plaisantait souvent sur son scepticisme.

— J'ai beaucoup vécu, trente ans de plus que toi, disait-il gaîment à sa nièce, et je suis en garde contre mon libre arbitre. Je redoute la responsabilité. L'on me dit sage, et je devrais consciencieusement protester.

Brigitte, ma gouvernante, me prouve dix fois le jour que je n'ai pas le sens commun.

Madame Guébin embarrassait fort son oncle, lorsqu'elle lui ouvrait son cœur et l'entretenait de son amour maternel. Elle semblait craindre de se trouver plus heureuse par son fils qu'elle ne l'avait été par son mari.

— Eh! eh!.... disait le vieillard en s'éloignant, sans oser, cette fois encore, exprimer sa pensée. Victor subit assez bien la grande épreuve de son départ pour le collége. Le bon curé lui fit, à la vérité, un assez long résumé des sermons, qu'il avait été dans l'obligation de prononcer sur la résignation. Madame Guébin s'efforçait vainement de retenir ses larmes; son cœur était le plus fort, sa fermeté succombait. Mais Lucy n'est qu'à cinq lieues de Lyon, et, chaque semaine, au

moins pendant la belle saison, la bonne mère allait passer une heure avec son fils. Puis venaient les grandes fêtes, les vacances, et Victor retrouvait avec délices ses habitudes de la maison de ses chers parents.

Il arrivait constamment chargé de couronnes. Son esprit se développait avec sa taille; l'enfant devenait homme, et ses goûts commençaient à se prononcer. Il avait un penchant spécial, irrésistible pour les sciences, les études sérieuses. Assis près de sa mère sur un banc du jardin, il ne manquait jamais de tracer sur le sable des figures de géométrie.

Il n'attendit pas l'initiative ou les avis de sa famille sur le choix d'un état. Il *voulait*, dit-il, entrer à l'École polytechnique et ensuite dans l'arme du génie.

— Ce garçon-là me convient tout à fait, dit

M. Levieux ; il marche seul, et ne demande pas : Comment faire ?

Madame Guébin était satisfaite des instincts de son fils. Son mari était mort avoué à la cour royale de Lyon, et l'esprit, selon elle, inhérent à la profession des hommes d'affaires, lui avait semblé le moins agréable, le plus fâcheux de tous.

Victor fut reçu des premiers à l'examen pour l'Ecole polytechnique, et sa mère l'eût suivi à Paris, si M. Levieux n'avait fait un appel à ses souvenirs, à son cœur.

— Il y aurait de l'inhumanité, ma chère nièce, lui dit-il, à me livrer uniquement à dame Brigitte. Attends du moins l'époque où la petite Zoé, ma filleule, aura terminé son éducation au *Sacré-Cœur*, à Saint-Etienne, et reviendra faire un peu de bruit autour de moi, dans deux ans, je crois. Elle m'écrit qu'elle n'a aucun goût pour le pro-

fessorat ou la vie religieuse, et je compte sur toi pour lui inculquer la science du monde, telle quelle. Tu ne peux manquer, grande dame que tu es, de posséder le guide, le manuel de la simple bourgeoise. Brigitte n'enseignerait tout au plus à sa petite nièce qu'à faire cuire un rôti à point, et Zoé, j'en ai peur, élevée avec de belles demoiselles de l'aristocratie, pourrait bien avoir de grands sentiments si elle n'a de grands airs. A toi, la difficulté. Je t'ai puissamment aidée à élever ton Victor...

— Vous voulez dire que vous m'avez laissé faire, mon cher oncle ; quoi qu'il en soit, je reste à Lucy, Victor est assez raisonnable pour pouvoir se passer de m'avoir près de lui. Je vais l'installer à la montagne Sainte-Geneviève, et je reviens près de vous.

XXV

« Love's image upon earth but without his wing
» And giltless beyond all imagining. »

(Byron.)

Ce qu'on nomme les esprits forts, ces hommes qui font profession d'être exempts de préjugés et d'avoir des opinions indépendantes, le reconnaissent eux-mêmes et comme tous : un digne curé est la providence de sa localité. Il exerce son influence bienfaisante sur ceux-là même qui n'entrent jamais dans son église. Le riche irréligieux ne saurait refuser de l'aider à secourir le malheur, et le pauvre écoute la voix du ministre de Dieu, qui le console et donne du pain à ses enfants.

M. Levieux était un prêtre entièrement

selon l'Évangile : humble, modeste, et surtout bienveillant.

Il avait eu pour jardinier un de ces héros que la chute de Napoléon avait laissés fort embarrassés.

Le héros comptait plus de campagnes que d'années, et il s'était fait aimer d'une jolie nièce de la gouvernante du curé.

— Comment faire ? dit M. Levieux.

— Il faut les marier, dit péremptoirement dame Brigitte, dont le soldat avait eu le bon esprit de se faire bien venir au moyen de quelques cajoleries.

— *Amen*, reprit l'excellent homme.

Le jeune ménage resta au presbytère. Si le temple de Dieu est ouvert à tous les pécheurs, la maison de son ministre ne saurait être fermée aux bonnes gens. Or, Pierre, l'*Impérial*, ainsi qu'on le nommait,

était tout cœur, franc, honnête, obligeant, comme son patron.

Ce fut un jour de deuil pour tous les habitants du presbytère que celui qui rendit père l'ancien soldat. Sa femme mourut en donnant la vie à une toute petite fille, bien frêle.

— Il faut la nommer Zoé, dit M. Levieux qui pleurait en la bénissant. C'était le nom de ma sœur, de la mère de madame Guébin. J'attache un certain fanatisme, une grande importance tout au moins aux noms, et celui-ci sera d'ailleurs une recommandation pour ma filleule auprès de ma nièce. Zoé!... Je gagerais que cette enfant sera tout au moins aimable, si elle n'est très jolie. Elle égaiera le presbytère, elle bercera doucement ma vieillesse. Je l'adopte, je veux ressembler en quelque chose à mon

divin maître, qui appelait à lui les petits enfants.

Pierre l'*Impérial* pleurait de cœur sa ménagère, et était hors d'état de prononcer un mot. Madame la cuisinière ne se refusa pas aux nouveaux soins qui lui étaient imposés : elle avait élevé sa nièce, elle allait élever sa petite-nièce. Ses cinquante ans ne lui avaient pas enlevé son activité, et elle ne trouvait rien à reprendre à l'initiative de M. Levieux.

Les premières années de Zoé s'écoulèrent, à la lettre, au milieu des fleurs ; car Pierre, qui ne pouvait la perdre un instant de vue, ou la tenait dans ses bras ou la déposait sur un petit fauteuil, dans l'allée du jardin, la plus voisine du carré qu'il bêchait. Une belle chèvre, noire et blanche, la nourrice de Zoé, veillait au surplus à sa manière sur la douce enfant.

Victor venait souvent la voir, et prenait grand plaisir à la porter, à jouer avec elle; mais on redoutait sa vivacité : on finit par la lui cacher.

Zoé, objet de tant de soins affectueux, jouissait d'une heureuse santé, si elle n'avait beaucoup de force. Elle en vint à demander d'elle-même ces premières notions d'instruction, dont on avait fait grâce à sa faiblesse.

Pierre s'était refusé à ce qu'on envoyât sa fille dans quelque pensionnat des environs. Sa mort permit de confier Zoé à une femme très distinguée, parente de M. Levieux, et supérieure de la maison du *Sacré-Cœur*, à Saint-Étienne.

On se récrie, le plus souvent sur parole, au sujet de l'éducation donnée aux enfants dans les établissements religieux. Les médisants seraient peut-être embarrassés d'en

préciser le mauvais côté. Une certaine réserve, quelque raideur même, ne conviennent-elles pas mieux aux jeunes personnes, à leur entrée dans le monde, qu'un laisser-aller toujours dangereux? Le plus sûr pour elles est de voir venir. Un maintien digne, aristocratique, n'est déplacé que par son exagération.

A l'exemple de madame Guébin, la supérieure du *Sacré-Cœur* n'avait préféré la retraite au monde qu'avec connaissance de cause.

Elle s'attacha à Zoé, d'abord par égard pour M. Levieux, et bientôt par affection pour la jeune fille. Celle-ci se fit aimer sans calcul aucun, uniquement par ses heureux instincts, et bientôt, flattée des bontés particulières dont elle était l'objet, elle s'efforça de s'en montrer digne.

Ce bon vouloir produit nécessairement d'excellents fruits.

Lorsque son éducation classique fut terminée, et que l'âge avancé de M. Levieux et de sa cuisinière fit un devoir à Zoé de retourner à Lucy, la jeune fille était, moralement au moins, toute charmante.

Sa taille se dessinait plutôt petite qu'élevée, mais pleine de grâce et de souplesse ; ses traits, sans être réguliers, paraissaient nobles et distingués; son teint, plus blanc que rose, était d'une pureté parfaite, et son regard, à la fois timide et caressant, devenait irrésistible.

Son organe avait tout le charme de la plus délicieuse mélodie. Il semblait qu'elle n'aurait pas eu la force de gronder, de se fâcher, d'être méchante.

La bonté, les sentiments doux et tendres étaient son essence unique, son élément

naturel. Il ne fallait pas d'amour à Zoé : il donne trop de bonheur ou de souffrance.

La fille du jardinier n'avait point paru à Lucy depuis quatre ans, et elle en comptait quinze lorsque madame Guébin alla la chercher à Saint-Étienne, et la ramena au presbytère.

La mère de Victor avait eu la force de réprimer un mouvement de surprise admirative, à l'aspect de la douce enfant au parloir du *Sacré-Cœur ;* et, pendant le voyage, en écoutant le petit babil de Zoé, madame Guébin, tout en cédant au charme, ne put bientôt se rendre compte de l'inquiétude singulière qui la dominait.

— Oh ! que tu es jolie, ma mignonne ! s'écria naïvement dame Brigitte, en couvrant de caresses sa petite-nièce, et la portant dans ses bras jusqu'à M. Levieux, qui sommeillait dans son fauteuil.

— Quel est cet ange-là? dit le vieillard, en fixant sa filleule de toute la force de son regard.

— Heureusement Victor va passer ses vacances à voyager sur les bords du Rhin, se dit à part madame Guébin, et, l'année prochaine encore, à sa sortie de l'école de Metz, j'irai le chercher et le conduirai chez son oncle à Montpellier.

— Tu n'entreras à la cuisine que, tout au plus, pour y faire des confitures, se dit aussi en elle-même la grand'tante, et tu auras les plus beaux rubans du pays, quand j'y devrais employer mes dernières économies.

Discute-t-on encore sur la supériorité de tel ou tel sexe à l'égard de l'autre? Peut-on établir une comparaison qui supporte la réflexion entre le charme que répand dans une famille la présence d'un jeune garçon ou de sa sœur? La durée du charme, tout

au moins, n'est-elle pas entièrement à l'avantage des femmes?

— Je vaux mieux que je ne pensais, s'écriait tout joyeux le digne curé, en regardant Zoé lui broder les plus beaux rabats. Il est évident que Dieu me tient compte de mon bon vouloir, et me donne ici-bas un avant-goût du paradis. Je scrute mes souvenirs, et, bien certainement, dans ma jeunesse, on ne voyait pas de ces petites créatures-là. Les hommes deviennent meilleurs sans doute, et la Providence les en récompense; ma vieille cuisinière elle-même est moins acariâtre et ne crie plus à tout propos; madame Guébin toutefois me vient voir moins souvent. Je la devine : *Comment faire?*

Madame Guébin aimait Zoé, autant que qui que ce fût de l'entourage de l'aimable fille; mais elle la craignait, par cet intime

sentiment maternel qui prévoit le mal, le danger, longtemps à l'avance, et s'ingénie à s'efforcer de l'éviter, de le détourner. Aimer peut être un mal, un malheur; qui le croirait? C'est une vérité, quoi qu'il en soit.

La tranquillité de madame Guébin était troublée; ses habitudes, ses goûts n'étaient plus les mêmes. Elle pensait de nouveau à quitter Lucy et, au printemps, elle alla passer deux mois à Metz, près de son fils.

Victor n'avait d'autre passion que l'étude, et ne voyait que par les yeux de sa mère. Maintes fois il s'informa de Zoé, de sa compagne d'enfance, et madame Guébin lui répondit à peine, ou fit de l'adorable enfant tout ce qu'il y a de plus insignifiant au monde.

— C'est singulier, disait Victor avec une expression pénible, j'aurais juré qu'elle serait jolie, aimable surtout.

— Bon ! reprenait madame Guébin, c'est une fillette comme tant d'autres, *cela* ressemble à sa mère et est appelé à épouser quelque petit bourgeois de Lucy. Sa tante, *la cuisinière*, ménage, je crois, le mariage de la petite avec le jeune Bonard, qui va succéder à la charge de greffier de son père; c'est un établissement fort avantageux pour Zoé.

— Se peut-il ! dit Victor avec un soupir, un greffier !... Je me rappelle ce Bonard: c'est un jeune homme sans délicatesse. Pauvre Zoé !

Madame Guébin changeait, rompait la conversation.

Elle disait vrai à son fils pour les projets de Brigitte, mais sans ajouter que la fille du jardinier était recherchée par les jeunes gens les plus considérables des environs, depuis l'honnête artisan vivant de son

travail, jusqu'au bourgeois oisif qui végète à l'abri de ses douze à quinze cents francs de revenu.

La cuisinière de M. Levieux donnait la préférence au futur greffier Bonard, parce qu'il était appelé à soixante mille francs de fortune, sans compter le produit de sa charge.

C'était le meilleur parti du canton.

Zoé ne sortait presque que pour aller à l'église, et, dans les rares occasions où les beaux garçons du pays pouvaient lui adresser quelques mots flatteurs ou obligeants, elle souriait sans lever les yeux, sans y attacher aucune importance.

Deux fois les plus hardis avaient trouvé moyen d'arriver jusqu'à elle, de présenter leur hommage et de lui offrir bien positivement leur fortune et leur main.

— Combien je suis touchée, reconnaissante, avait répondu Zoé. Je ne suis pas digne de l'honneur que vous me faites... Je ne me crois pas appelée à me marier.

Sa voix était si douce, l'espèce de regret exprimé semblait si sincère, que le plus susceptible ne pouvait se fâcher.

Maintes fois l'intervention de M. Levieux avait été sollicitée et promise le plus sincèrement du monde.

L'honorable ecclésiastique se trouvait seul avec Zoé et voulait remplir sa mission.

— Comment faire? se disait-il.

Il regardait Zoé, la voyait paisible, heureuse, occupée de petits travaux d'aiguille.....

— Je n'ose, se disait-il en s'éloignant, et il allait s'excuser auprès de son commettant.

Il s'efforçait d'oublier ce qui était confié à son ministère sacré, et malgré lui, il s'en rappelait assez, pour ne pas prendre l'initiative en matière si sérieuse.

Il s'inquiétait ensuite de sa pusillanimité.

— Y aurait-il de l'égoïsme dans mon fait ? se disait-il. Voudrais-je conserver Zoé au presbytère ? O mon Dieu ! pardonnez, je serai plus hardi demain.

Le lendemain arrivait sans rendre le bon prêtre plus courageux, et il allait s'en confesser à dame Brigitte.

Celle-ci rassurait pleinement son maître.

— C'est bien, c'est bien, lui disait-elle ; ne vous mêlez pas de cela, monsieur, c'est affaire trop délicate. J'ai mes projets.

Zoé vivait étrangère à ces petits débats, son cœur était aussi calme et pur que son existence. Elle aimait et appréciait le ca-

ractère froid et réfléchi de madame Guébin, et l'entendait avec plaisir vanter le bonheur de la retraite et de la campagne.

Elle était loin de se douter de l'appréhension qu'elle causait à la mère de Victor, et la discrétion ne lui permettait pas de rechercher sa société, encore moins sa familiarité.

Elle avait un goût très vif pour la musique. Sans prendre précisément des leçons des maîtres qui professaient au *Sacré-Cœur*, elle y était devenue pianiste et organiste habile; elle chantait les romances et les couplets de mademoiselle Pujet avec un talent très gracieux.

Elle n'en aurait rien dit à madame Guébin, si celle-ci ne l'avait pressée de questions sur tous les sujets.

Madame Guébin, tout en laissant entendre à Zoé que sa position ne lui permettait pas

de cultiver ses dispositions pour le piano, avait autorisé la jeune fille à venir deux fois par semaine s'exercer au sien, et la mère de Victor n'était pas sans regretter cette concession faite dans un moment d'abandon.

Zoé n'osait pas demander davantage, quel que fût son désir extrême; mais, à la moindre absence de madame Guébin, elle faisait une petite capitulation de conscience, et, au prix de quelques pièces de broderie pour la femme de chambre, elle allait passer de longues heures à l'instrument chéri.

M. Levieux comprenait le mieux du monde la passion bien pardonnable de sa filleule.

— Oh! se dit-il, les concerts des anges réjouissent les pauvres humains. Je veux doter mon église d'un joli orgue d'une di-

mension raisonnable, et, tel qui trouverait mauvais que la fille de *Pierre l'Impérial* eût un piano au presbytère, n'osera médire de l'entendre organiste à la paroisse.

Dame Brigitte, qui n'avait pas le même intérêt que madame Guébin à enfouir le diamant, approuva fort l'idée de son maître, et Zoé mouilla une fois de plus des larmes de la reconnaissance les beaux cheveux blancs du vieillard.

Ce fut une touchante et sainte solennité que celle où l'orgue résonna pour la première fois dans la petite cathédrale de Lucy, ainsi que M. Levieux nommait gaîment son église.

Zoé avait bien travaillé, et elle était suffisamment habile. Jamais aussi le digne prêtre n'avait eu plus de voix pour glorifier l'éternel auteur de tout bien.

— J'ai retrouvé ma force de trente ans,

disait-il. Allons, j'ai bien fait d'employer mes économies à acheter ce petit orgue que tu touches merveilleusement, mon enfant. Ce n'est que pour l'article argent que je n'ai jamais été embarrassé : il est clair, évident, incontestable, qu'il faut le dépenser ; mais le *comment faire* revient encore pour l'emploi.

XXVI

« So com' amor soprà la mente rugge
» E com' ogni ragione indi discaccia,
» E so in quante maniere il cor si strugge. »
(Pétrarque.)

C'était un beau jour de la fin d'août.

Zoé jouait du piano dans le salon de madame Guébin, occupée dans la chambre d'entrée à faire ses préparatifs de départ pour Metz en raison de l'approche des vacances.

Victor s'était trouvé libre quelques jours plus tôt qu'il n'espérait, et arrivait joyeux chez sa mère.

— Maman ! maman ! s'écria-t-il, me voilà. J'ai voulu t'apporter moi-même la nouvelle de ma nomination à une lieutenance au premier régiment de l'arme du génie. Voilà

ma carrière ouverte, assurée, j'ai un bel état. Jouis de ton ouvrage, de la bonne direction que tu as donnée à mes études.

Madame Guébin serrait son fils sur son cœur, heureuse et fière de lui.

Zoé jouait avec délices un grand morceau de Bethowen et n'avait rien entendu de l'arrivée de Victor.

Ce fut celui-ci qui fut frappé le premier du son du piano.

— C'est Zoé! dit-il en s'élançant dans le salon.

Sa mère l'y suivit.

— Ah!.... dit-il en restant en extase à l'aspect de la jeune fille, ma petite sœur chérie!.... Je savais bien que tu ne pouvais pas manquer d'être toute charmante.

Zoé devint rouge comme une belle cerise.

— Tout est perdu, dit en elle-même madame Guébin.

Puis reprenant tout haut et s'efforçant de faire bonne contenance :

— Zoé, dit-elle à la petite, voilà l'heure du dîner de mon oncle, ne *vous* faites pas attendre.

— Il faut qu'elle reste avec nous, dit Victor.

— Non, répondit sa mère, M. Levieux s'en offenserait.

— Eh bien! allons tous dîner au presbytère. Je gage que mon grand oncle en sera enchanté.

— C'est impossible, reprit madame Guébin visiblement contrariée. Nous avons mille choses à nous dire, *à nous deux* après une si longue séparation. Nous irons voir mon oncle après dîner, et nous re-

viendrons faire nos préparatifs de départ.

— Quel départ ?

— N'allons-nous pas à Montpellier, chez M. Guébin, le frère de ton père ?

— Je ne pars plus, je ne saurais, j'en mourrais, reprit Victor, en regardant de plus en plus Zoé... N'est-ce pas, ma bonne sœur ?...

— Je ne... sais pas répondit l'enfant, immobile et magnétisée sous le regard de Victor.

— Mais, allez donc, ma petite, reprit madame Guébin avec un geste impératif.

Zoé sortit confuse, les yeux pleins de larmes.

— Maman ! *vous* l'avez fait pleurer, *vous* la chassez !

Victor, pour la première fois, ne tutoyait plus sa mère, et il se jetait, éperdu, désolé, sur un fauteuil. Vingt-deux ans

d'une tendresse exclusive étaient oubliés dans un instant et succombaient à l'aspect d'une jeune fille !

Le nouvel officier était, à la vérité une exception à notre époque... Sa majesté, le Hasard, comme dit Montaigne, ou sa bonne étoile, ou son bon esprit, l'avaient préservé des erreurs, des fautes souvent regrettables de son âge. Victor n'avait compris l'amour que chaste et pur, et son cœur était resté tel. Par cette raison même, la vue seule de Zoé avait excité en lui une passion irrésistible, délirante.

Le besoin d'aimer est général, il se fait sentir chez l'homme dès son enfance. A seize ans, sa pensée à cet égard erre d'abord dans le vague. Elle se fixe enfin, et, le plus souvent, sans danger aucun pour l'objet aimé. L'adolescent regarde, admire, adore l'idole de son culte, sans oser lui dire un

mot de ses sentiments. Il en serait même fort embarrassé; il ne sait ce qu'il éprouve, ce qu'il désire.

« Un vague enchantement, un torrent d'espérance
» Éblouissent les yeux au seuil de l'existence. »

Victor avait subi toutes les phases de l'histoire du cœur du jeune homme. Il avait rêvé, rêvé au point d'en éprouver une fatigue morale inquiétante. Sa pensée, son cœur s'étaient enfin fixés ; il s'était rappelé Zoé, celle que, dans son enfance, il nommait sa poupée mignonne. Il avait regardé autour de lui, dans ses sorties, dans ses voyages avec sa mère, et en voyant de jolies personnes et scrutant bien ses souvenirs de Lucy, il s'était dit que Zoé, toute jolie à l'âge de dix ans, devait l'être encore bien davantage à seize. Il avait interrogé sa mère, et

avait aperçu son embarras, ses réticences, son inquiétude. « Maman me trompe, s'était-il dit. Pourquoi donc ? quel intérêt a-t-elle ? Je dois m'en assurer. Elle semble vouloir m'éloigner de Zoé : quel motif peut-elle avoir ? »

Il écrivit à son grand-oncle, lorsque madame Guébin était absente de Lucy, et ne pouvait s'inquiéter de ses lettres ou en dicter les réponses.

M. Levieux ne se douta de rien, et épancha avec Victor son enthousiasme pour la jolie enfant, dont il exagéra peut-être encore l'esprit et la gentillesse.

— Je l'avais deviné, s'écria Victor, heureux de sa ruse.

Une petite guerre occulte existait ainsi entre madame Guébin et son fils, et les sentiments de celui-ci acquéraient une force in-

finie du mystère et de l'opposition qu'ils rencontraient.

Pauvre mère !

Victor et madame Guébin se revoyaient à dîner tête à tête, après plusieurs mois de séparation, et ne trouvaient pas un mot à se dire. L'image, le souvenir, la pensée de Zoé étaient entre eux. C'était un grief tout au moins pour Victor à l'égard de sa mère, et pour celle-ci une prévision tristement justifiée.

— Mon règne est fini, se disait madame Guébin, le cœur brisé. Mon Dieu ! tu m'es témoin que mes intentions sont excellentes. L'amour de cette enfant est le plus dangereux de tous, il doit être irrésistible. Je ne saurais tolérer que Victor la trompe : tout ce qui touche à mon oncle doit être sacré. Un mariage n'est pas moins impossible. On ne se lie pas à jamais à

vingt-deux ans ; il faut que mon fils fasse sa position, son état, qu'il vive en homme.

Victor séchait d'impatience, dévorait les instants, l'espace qui le séparaient de Zoé. Il maudissait, non pas encore sa mère sans doute, mais le respect humain, les procédés qui le retenaient éloigné de celle qui était son unique pensée.

Il ne put se posséder longtemps.

— Je ne puis différer davantage d'aller voir mon oncle, dit-il enfin en quittant la table, il en serait justement mécontent.

— Allons, répondit madame Guébin, tristement résignée.

— Mon enfant! dit le vieillard en serrant son petit-neveu dans ses bras ; sois le bien arrivé. Eh! te voilà tout à fait grand garçon. Que tu portes donc bien l'épée et l'uniforme!... Tu regardes de toutes parts : tu

cherches ma bonne petite Zoé... Elle est rentrée tout émue, et m'a fait mauvaise compagnie pour la première fois à dîner. Elle n'a pas mangé et vient de me quitter pour me devancer à l'église. Nous avons *salut*, bénédiction, ce soir, et ma jeune organiste est à son poste... Viens l'entendre : je gage que tu en seras enchanté, ravi ; c'est une musique céleste. Je ne saurais être suspect de blasphême, et je ne puis croire qu'on entende mieux que cela tout là haut. Je suis un être privilégié, la fille de Pierre l'Impérial me paie au centuple ce que j'ai fait pour elle et ses parents. C'est un vrai trésor de gentillesse et de bonté. Ah ! donne, fais du bien, secoure les malheureux, mon ami, et tes jours seront bénis par le souvenir du bienfait; et, sans doute, comme les miens, par la reconnaissance d'une petite créature tout angélique. Tu ne

saurais croire à quel point cette jeune fille est méritante.

— On vient vous chercher, vous êtes en retard, mon cher oncle, lui dit madame Guébin, en coupant court à la prolixité du vieillard ou à l'éloge de Zoé. Nous allons rentrer, mon fils et moi. Victor doit être fatigué de son voyage.

Victor avait écouté M. Levieux avec délices et n'entendit pas même l'interruption de sa mère.

— Oui, oui, partons pour l'église, mon grand-oncle, dit-il au curé. Je vais vous donner le bras pour hâter votre marche. Aujourd'hui, plus qu'à aucune époque de ma vie, je dois des actions de grâces au ciel, et je vais le bien remercier, le prier. Je goûte parfaitement votre morale : oui, l'on est toujours récompensé du bien que l'on a fait, il y a sur terre de véritables anges

et par la forme et par le cœur. Il faut tomber à genoux devant eux pour leur rendre hommage et les adorer à jamais... Où donc est ma bonne Brigitte ? Je veux, je dois l'embrasser aussi.

— Il n'y a personne au logis, dans tout Lucy, quand Zoé est à l'église. Plus d'indévots dans la paroisse : ma filleule a plus opéré de conversions depuis un an que moi dans toute ma vie.

Madame Guébin suivit tristement son oncle et son fils.

Victor ne pouvait voir Zoé ; il l'écouta du cœur.

La jeune fille, encore sous l'émotion de leur rencontre, joua des airs solennels, mélancoliques, qui arrachèrent des larmes à Victor. Nul ne se prostèrna plus humblement que lui au moment de la bénédiction. Il remerciait Dieu d'avoir donné une âme

un corps à la pensée qu'il avait caressée si longtemps et avec tant d'amour ; il jurait de vivre pour Zoé.

Celle-ci avait conservé un souvenir bien doux de son jeune compagnon d'enfance, mais sans cette continuité qui produit la passion. Toutefois, depuis son retour à Lucy, elle n'avait pu manquer d'être touchée des discours de M. Levieux, qui revenait incessamment sur les qualités et le bon cœur de son neveu.

Elle avait remarqué qu'au contraire madame Guébin ne l'entretenait jamais de son fils.

L'exclamation, l'espèce d'extase de Victor en l'apercevant l'avaient fortement impressionnée. Et puis il était beau, sensible et distingué !....

Zoé dormit à peine un instant cette nuit.

Victor et sa mère dormirent moins encore.

Au point du jour, madame Guébin entendit son fils se lever et sortir.

— Où va-t-il? se dit-elle. Sans doute courir, rôder dans le jardin de mon oncle, s'efforcer d'apercevoir Zoé, de lui parler. Heureusement M. Levieux et Brigitte sont toujours éveillés au soleil levant. Me faut-il appeler Victor? Non, il me maudirait...

Madame Guébin était hors d'état de rester en place. Elle aussi, elle éprouvait le besoin de sortir, de s'occuper.

Elle avait eu vaguement bruit de quelques difficultés qu'éprouvait Brigitte dans son désir de marier Zoé au jeune Bonard. La famille de celui-ci exigeait une petite dot de six mille francs tout au moins. La vieille cuisinière en avait à peine la moitié,

et l'acquisition de l'orgue avait mis à sèc la bourse du bon curé.

Il était à craindre que Brigitte, instruite de l'amour de Victor, ne portât son ambition jusqu'à une alliance avec le petit-neveu de son maître, et l'empire de la vieille fille sur M. Levieux pouvait la rendre un adversaire redoutable.

Madame Guébin marcha droit à l'obstacle. Maître Bonard était un homme d'argent : la mère de Victor lui parla le seul langage qu'il pût comprendre.

On lui avait dit vrai : l'honnête greffier n'appréciait Zoé, qu'autant qu'elle apportait à son fils une dot de six mille francs. Il ne manqua pas même de faire valoir la position sociale et pécuniaire de sa famille.

Madame Guébin n'y contredit pas et se porta forte de la somme exigée.

Les démarches avaient été faites pour la

transmission de la charge du père au fils, le résultat en était prochain et non douteux. Le mariage pouvait se faire dans le mois.

Madame Guébin se retira enchantée de M. Bonard, de sa facilité en affaires, et du secret inviolable qu'il lui promit.

Mais comment éloigner Victor ?

Zoé s'était levée bien matin, elle aussi, et, le jardin lui semblant trop étroit pour la vivacité de ses pensées, elle en ouvrait la porte sur la prairie, lorsque Victor s'y présenta.

— Ah ! dit Zoé, plus émue qu'effrayée.

Victor saisit ses mains, les couvrit de baisers et se jeta à ses pieds sans prononcer un mot.

— Ma sœur, mon idole, mon amour !... dit-il enfin. Tu sais déjà que je t'aime, que

je t'adore, n'est-ce pas ? C'est une destinée, vois-tu !

« Tu peux te rappeler que, lorsque tu étais tout enfant, je te prenais dans mes bras. Un jour, je te laissai tomber. Mon cœur se brisa, je crus mourir. On ne me laissa plus jouer avec toi, et je ne saurais dire ce que j'en souffris ; mais tu étais devenue mon idée fixe. C'est pour toi que je travaillais, que je me hâtais de me faire un état, une existence indépendante. Tu étais le but de toutes mes pensées ; je m'occupais de toi sans que tu pusses t'en douter ; j'avais cru deviner qu'on me trompait à ton égard, et, quoique toute ruse me soit odieuse, je m'y condamnai pour m'assurer que tu étais ce que je te vois... Toute peine est oubliée près de toi : tu es mon trésor, ma vie, je ne veux plus te quitter. Aime-moi aussi, et nous serons doublement heureux de notre amour

réciproque. Il faut qu'on nous marie : je vais le demander dès aujourd'hui à maman, à mon grand-oncle, à Brigitte. Tu le veux bien, n'est-ce pas? Aucun obstacle à mon bonheur ne saurait venir de toi, de personne. A qui ai-je fait du mal? Qui pourrait vouloir m'en faire? J'ai beaucoup pensé à cela, et notre mariage est la conclusion naturelle de mon établissement dans la vie ; heureux et fort de ton amour, de tes bonnes inspirations, tout me réussira dans ma carrière publique. Je ne puis manquer de vivre honorablement, car je t'aime, et tout mauvais sentiment t'est étranger. Dis donc aussi que tu vois l'existence comme moi : une seule pensée, un seul cœur à deux.

— Oui, oui, dit Zoé hors d'elle-même, je conçois, je... t'aime, je t'aime bien.

— Merci, oh ! merci. Je te paierai cela en

bonheur. Quelles douces paroles! Je n'avais pas encore vécu jusqu'à ce moment. Que l'existence va m'être belle et chère! Viens avec moi voir maman. Qu'elle va être heureuse d'avoir ainsi deux enfants!

Ils furent interrompus par M. Levieux. Il ne trouva rien d'extraordinaire à les rencontrer ensemble.

— Vous voilà, enfants, leur dit-il. Je vous sais gré de vous lever matin. Dites-vous déjà, comme moi, avec le poète :

« Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours. »

Non, vous ne comptez pas encore avec la vie. Eh bien, le vieillard ne jalouse rien de votre jeunesse; mon plus beau jour est encore celui-ci. Je regarde autour de

moi, et tout me rit; mes yeux se reposent avec un plaisir toujours nouveau sur mon entourage d'affection. Ton arrivée, mon Victor, répand une certaine animation de plus au presbytère. Déjà dame Brigitte est en campagne pour te procurer un bon dîner, et je gage que ta mère aussi est en mouvement dans l'intérêt commun... Puis, regarde mon jardin, frais et riant, ce ciel si pur, ma petite Zoé, belle et fraîche elle-même comme mes fleurs; mon neveu, mon lot vaut le tien.

» Gloire à Dieu!.. Venez, chers enfants, avec moi, à la prière de six heures. On en vaut mieux tout le jour, quand on l'a commencé par rendre hommage au Créateur. J'ai cru hier, mon ami, reconnaître en toi des sentiments religieux, et mon vieux cœur s'en est réjoui. Il faut toujours en venir ou revenir là, et le plus tôt est le mieux, car le

mauvais passé ne peut laisser que des regrets ou de la tristesse. C'est un sujet sur lequel il n'y a pas deux opinions, pour peu que l'on y pense, surtout dans ta position, Victor. Tu es trop heureux pour ne pas louer et remercier Dieu.

— Sans doute, mon cher oncle, et je vous suis au temple, d'autant plus qu'avec votre aide, et sous vos auspices, je puis être bien plus heureux encore. J'aime Zoé, et mon bonheur serait de l'épouser, de ne jamais m'en séparer. Notre union, bénie de votre main, assurerait mon sort. Ma mère...

— Comment faire? reprit M. Levieux, en l'interrompant. Chers enfants, c'est le cas plus que jamais d'invoquer l'Esprit saint.

Et le bon prêtre entra le premier dans son église.

Madame Guébin y avait devancé son oncle.

Elle priait Dieu de lui inspirer les moyens de sauver son fils d'un mariage qui lui semblait absurde jusqu'à l'impossible. « Comment faire ? disait-elle aussi. Comment obtenir sans colère, sans violence, que Victor renonce à une passion, que chaque instant rend plus puissante, plus dangereuse ? Je vais essayer le langage de la raison et de ma tendresse; s'il ne suffit pas, j'aurai recours à la ruse. A tout prix, je ne dois pas souffrir une union prématurée, une mésalliance sans exemple. »

Victor, au contraire, priait Dieu pour que sa mère ne mît point obstacle à ce qui lui semblait le bonheur de sa vie.

Zoé se disait aussi qu'elle aimait bien Victor,

Madame Guébin céda à son impatience; elle alla à son fils, et, sans lui dire un mot, elle lui prit le bras et l'emmena.

Victor était tellement plein de son sujet, de ses pensées, que ce fut lui qui rompit un silence embarrassant. Il développa longuement le texte qu'il avait déjà traité avec Zoé et M. Levieux.

Ignorant de la vie et des exigences sociales, il puisait toutes ses raisons dans son cœur, et en présentait mille sans réplique, selon lui.

Madame Guébin souffrait affreusement en l'écoutant.

— Cet enfant est tout moi, se disait-elle; il a les illusions qui m'ont perdue. Que cette petite vaille mieux que M. Guébin, elle ne saurait encore donner à mon fils

que quelques mois de cette félicité parfaite, à laquelle on prétend, qu'on peut rêver toute la vie et qu'on ne saurait posséder longtemps.

Je dois songer avant tout au bonheur de mon fils, assurer son avenir, et ne pas lui créer des chagrins qui sont la suite de l'illusion dont le temps détruit les charmes.

Non, mon fils ne doit pas épouser la petite-nièce d'une servante, la fille du jardinier de mon oncle. A l'âge de Victor, un mariage avec la plus riche héritière serait à peine pardonnable.

La logique du jeune lieutenant, ses prières, ses larmes même ne faisaient donc aucune impression sur madame Guébin, et lorsque celle-ci put parler à son tour, elle fit valoir fortement des raisons qui lui semblaient aussi sans réplique, sans qu'elles

touchassent ou convainquissent Victor le moins du monde.

Après quatre heures de l'entretien le plus vif, madame Guébin et son fils se séparaient s'éloignaient, *de guerre las*, la pauvre mère désolée, le jeune homme aigri, aimant moins sa mère, l'accusant de despotisme, d'injustice, d'insensibilité.

Telle est la vie : chacun est accusé à son tour de manquer de cœur, et il n'y a probablement qu'une affaire d'âge, de temps, de position, une différence d'aspect.

M. Levieux voulait le bien, le bonheur de tous, et répondait à sa nièce, comme à Victor, son éternel : *Comment faire?* Il aurait volontiers quitté la partie, tant il était entraîné du côté des jeunes gens par l'éloquence chaleureuse de Victor, et détourné cependant d'accorder son approbation absolue aux désirs de son petit neveu par les

mille et une raisons de convenances sociales et de triste expérience du monde, que madame Guébin faisait valoir avec une force extrême.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

—

		Pages
Chap.	XV.	1
—	XVI.	47
—	XVII.	70
—	XVIII.	96
—	XIX.	106
—	XX.	126
—	XXI.	153
—	XXII.	190
—	XXIII.	214
—	XXIV.	255
—	XXV.	265
—	XXVI.	284

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.

DOURTEWEAL CFVBIIIEE

ПЛІТЕ В. ОТЛАЕ ЗПЬЕВЕІИЕ